



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

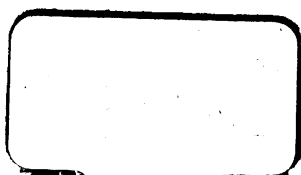
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

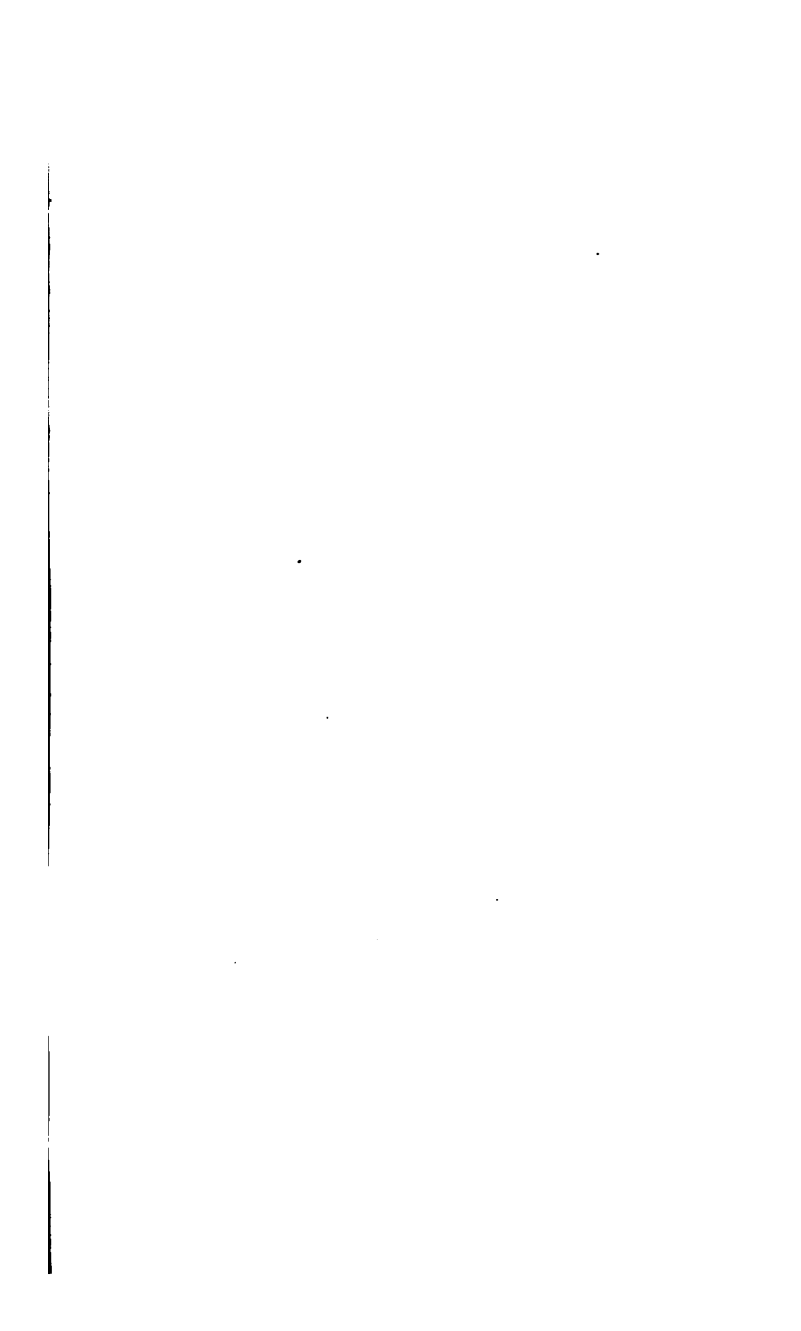
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

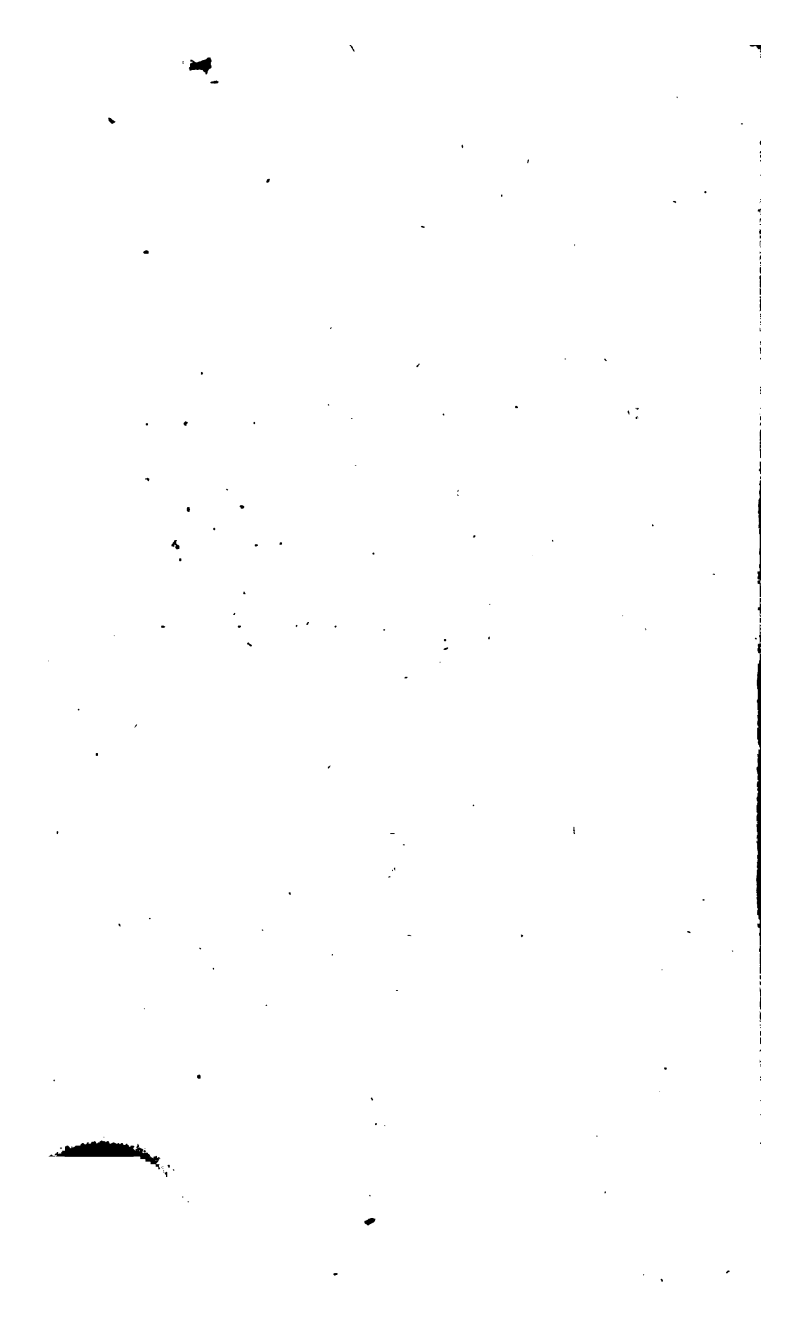




HISTOIRE

MODERNE.

TOME VINGTIÈME



HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS,
ET DES AMÉRICAINS;

*Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne de
M. ROLLIN,*

*Continuée par M. RICHER, depuis le douzième
Volume.*

TOME VINGTIÈME.

Trois livres, relié.



A PARIS,

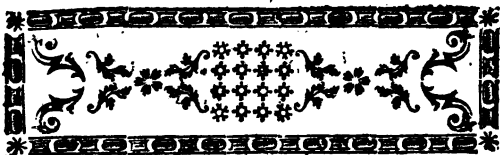
Chez { SAILLANT & NYON, Libraires, rue
S. Jean de Beauvais.
Et la V^e. DE SAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi,

H 67.35

1979
44-68
2-25



HISTOIRE DES AMÉRICAINS.

CHAPITRE IV.

Nouvelle Espagne.

CETTE vaste contrée de l'Amérique septentrionale s'étend depuis le septième degré de latitude septentrionale, jusques vers le quarante-cinquième, & du Couchant au Levant, depuis le deux cens cinquantième, jusqu'au deux cens quatre-vingt-seizième. Nous la diviserons en *Nouveau & Ancien Mexique* : nous donnerons la description géographique de chacune de ses parties. Nous présenterons ensuite

Tome XX.

A

une idée des mœurs , des usages , du Gouvernement , de la Religion , &c. de ses anciens habitans : nous donnerons un précis de l'Histoire Naturelle , & nous finirons par l'histoire de la conquête.

ARTICLE I.

Le Nouveau Mexique.

CE pays est situé entre les trentième & quarante-cinquième degrés de latitude septentrionale , & depuis le soixante - quinzième , jusques vers le cent dixième de longitude occidentale. Il est borné à l'Orient par la Louisiane ; au Midi, par l'ancien Mexique ; au Couchant , par la mer du Sud : ses limites au Nord sont inconnues.

Les Espagnols qui sont en possession de ce pays , l'ont partagé en dix huit Districts ou Provinces : mais il leur en reste encore beaucoup à soumettre. Nous le diviserons en quatre principales parties , qui sont le *Nouveau Mexique* , proprement dit , le *Nouveau Léon* , la *Nouvelle Navarre* , & la *Californie*.

*Le Nouveau Mexique ,
proprement dit.*

CETTE partie de la Nouvelle Espagne , est , en général , peu connue (elle est entre le trentieme & le quarante-cinquieme degrés de latitude septentrionale , & entre les quatre-vingt-cinquieme & quatre-vingt-dixieme de longitude occidentale.

Le fleuve *del Norte* ou du Nord , la traverse du Nord au Midi. Les Espagnols y ont plusieurs bourgades , dont la principale est *Santa Fé* , qui est au Nord de ce pays. C'est la Capitale du Nouveau Mexique. Sa situation est dans les montagnes , sur une riviere qui se jette à dix lieues , vers le Sud-Ouest , dans le fleuve Norte. Plusieurs Géographes prétendent qu'il y a un Evêché : mais Dom Vaissette, *Géographie Historique , Ecclésiastique & Civile* , dit qu'on n'a pas de preuve qu'il existe. Le Gouverneur y fait sa résidence. Hubener & l'Abbé Lan;

4. **HISTOIRE**
glet assurent que cette ville est assez belle & assez bien bâtie : le premier ajoute qu'il y a environ six cens Espagnols qui ont cinquante mille Indiens sous leur dépendance. Ces détails étant contraires aux descriptions des autres Géographes & de presque tous les Voyageurs , nous ne faisons pas difficulté de les révoquer en doute.

Sauvages
du Nouveau
Mexique.

On trouve dans cette vaste étendue de pays plusieurs Nations Indiennes. La plus considérable est celle des *Apaches*. Ils sont partagés en quatre tribus établies des deux côtés du fleuve del Norte, du côté du Nord. Ils n'ont point d'habitation fixe , campent sous des tentes , sont assez braves , adorent le Soleil & la Lune , ont une langue particulière , épousent plusieurs femmes ; mais ils punissent très-sévèrement les adulteres , leur coupent le nez & les oreilles.

Au Couchant de ceux-ci sont les *Cibalas*. Ils ont des demeures fixes. On compte dans le pays qu'ils habitent jusqu'à sept bourgades : la plus grande contient cinq cens cabanes. Ces bourgades sont éloignées les unes des autres de quatre lieues au plus ;

DES AMÉRICAINS.

de maniere qu'elles peuvent , en peu de tems , se secourir mutuellement. Les cabanes ont trois ou quatre étages , & des caves ou souterrains que les Indiens habitent pendant l'hiver.

Ces Sauvages sont presque tout nus , & laissent pendre leurs cheveux sur le dos. Ils ont la taille assez avantageuse , & sont assez agiles.

On trouve dans cette contrée une troisieme espece de Sauvages , qui habitent les bords du fleuve del Norte. Ils different beaucoup des autres pour le langage & les mœurs. Leur teint est plombé ; ils sont petits , & la plupart idolâtres. Les uns sont errans avec leurs troupeaux , les autres habitent des bourgs & des villages , & sont soumis à leurs Caciques.

Ce pays , quoique situé dans la Zone tempérée, est si froid, qu'on n'y recueille pas beaucoup de fruits ; mais le maïs y vient fort bien , & les pâturages y sont excellens. Comme il y a peu de forêts, les bêtes féroces y sont fort rares ; on en trouve cependant quelques-unes sur les montagnes.

HISTOIRE

§. II.

Le Nouveau Léon.

Ce pays, suivant la Carte de l'Amérique septentrionale, par M. d'Anville, est borné au Levant par le Golfe du Mexique; au Midi, par une portion de l'ancien Mexique; au Couchant, par la Nouvelle Biscaye; au Nord, par le Nouveau Mexique. Il s'étend depuis le vingt-cinquième degré de latitude, jusqu'au trentième, & depuis le quatre-vingtième, jusqu'au vingt-cinquième de longitude occidentale. Il est fort peu connu: les Espagnols n'y ont point de Colonie considérable. Le fleuve del Norte le traverse du Nord au Sud-Est, & s'y jette dans le Golfe du Mexique.

On assure qu'il est rempli de montagnes, & qu'il y a des mines fort riches.

§. III.

La Nouvelle Navarre.

Le même Géographe place la Nouvelle Navarre entre le vingt-cinquième

me degré trente minutes de latitude , & le trente - cinquieme , & entre le quatre - vingt - dixieme & le centieme de longitude. Elle est bornée à l'Orient , partie par le Nouveau Mexique , partie par la Biscaye , au Midi par la Province de Culiacan ; & la mer Verteille , ou Golfe de Californie , la borne à l'Occident.

Les Indiens qui habitent ce pays sont grands , robustes & courageux : ils se servent de fleches empoisonnées. Ils habitent des bourgades qui sont situées sur les rivières qui arrosent le pays. Ils s'habillent à peu près comme les Mexiquains. La principale Nation porte le nom de *Pimas* , & donne son nom à une grande étendue de pays nommée *Pimaria*.

Les Espagnols soumirent ce pays en 1552. Ils trouverent beaucoup de résistance de la part des Indiens. Depuis qu'ils en sont les maîtres , ils l'ont divisé en plusieurs Districts ou petites Provinces qui sont le long de la côte orientale du golfe de Californie. La plus septentrionale est celle de *Sanora* , où l'on assure qu'il y a des mines fort riches. *Pitquin* en est le principal lieu.

HISTOIRE

Pistra est la résidence des Missionnaires. *San Juan de Cinaloa* est la capitale de tout le pays : sa situation est sur le bord d'une rivière de même nom. Le District de cette Ville est un très-beau pays.

§. IV.

La Californie.

PLUSIEURS Géographes ont assuré que ce pays étoit une Isle. Mais feu M. de l'Isle prouva par les Cartes qu'il donna en 1750 & 1752, que la Californie faisoit partie du Continent de l'Amérique septentrionale. La Californie s'étend depuis le tropique du Cancer, jusques vers le quarante-cinquième degré de latitude septentrionale, & entre le deux cens soixantième & le deux cens soixante-fixième de longitude. Elle est bornée à l'Ouest par la rivière de *Colorado*, qui se jette dans le golfe de Californie, au Nord par de hautes montagnes, au Couchant & au Midi par la mer du Sud. La partie méridionale de ce pays forme une grande presqu'Isle, qui a presque la forme

DES AMÉRICAINS. 9

d'un cône dont la base se prend depuis l'embouchure de la rivière Colorado dans la mer Vermeille , & qui finit au Cap Saint Lucas.

La Californie est fort peuplée , principalement du côté du Nord. On y voit un grand nombre de bourgades composées de vingt , trente , quarante , quelquefois de cinquante familles. Ces peuples sont naturellement paresseux , passent les jours sous les arbres , où ils se mettent à l'abri du soleil , & la nuit sous des especes de toits , composés de branches & de feuillages , & soutenus en l'air par de longues perches , sans aucune espece de muraille. En hiver , ils creusent des lieux souterrains , & y demeurent plusieurs ensemble comme des bêtes. Les hommes sont tout nus : les femmes se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux , avec une espece de tablier tissu de réseaux très-fins. Elles se couvrent la tête avec les mêmes réseaux , ont des colliers & des bracelets.

Ces peuples sont assez vifs , mais dociles. Chaque famille se gouverne à son gré : les bourgades se font la guerre les unes aux autres. Les armes

sont l'arc, la fleche & le javelot.

Les Californiens adorent la Lune : ils ont des prêtres : mais on ignore quel est leur culte.

La côte orientale de cette presqu'île est hérissée de montagnes, & exposée à de grandes chaleurs : mais l'air est beaucoup plus tempéré dans l'intérieur du pays. Il est assez sain. Dans certains mois de l'année, les pluies sont très-abondantes ; pendant les autres il y tombe une rosée si forte, qu'elle rend la côte très-fertile. On y recueille beaucoup de grains, de fruits & de légumes. Les rivières & la mer fournissent du poisson en abondance. Il y a des quadrupèdes & des oiseaux de différentes espèces. On pêche beaucoup de perles sur les côtes.

M. de l'Isle,
Dissertation
au sujet de la
Californie.

Après que Fernand Cortez eut fait la conquête de l'ancien Mexique, il tenta de nouvelles découvertes dans les pays voisins, découvrit en 1534, le bout de la presqu'île de la Californie. En 1539 il envoya François d'Ulloa avec deux bâtimens, pour continuer la découverte. Il visita la côte orientale de la Californie, entra dans

le golfe, & avança jusqu'au fond. Depuis ce tems les Espagnols y ont fait des expéditions, ont donné des noms aux Caps & aux Ports. En 1683, le Vice-Roi du Mexique fit construire un Fort & une Eglise dans ce pays. Les Jésuites pénétrèrent dans la Californie, y construisirent une habitation. Selon eux, c'est un des beaux pays du monde : le terrain y produit abondamment sans culture. On en tireroit un grand parti, si on y apportoit toute l'attention qu'il mérite. Les Espagnols y ont bâti, vers le commencement de ce siècle, un Fort à quatre bastions. On ignore par qui la maison des Jésuites est occupée.

ARTICLE II.

L'ancien Mexique.

CETTE partie de l'Amérique septentrionale est située entre les sept & trente degrés de latitude Nord, & les deux cens soixante-trois & deux cens quatre-vingt-quatorze de longi-

tude. Dans sa plus grande étendue ; qui est du Nord-Ouest au Sud-Ouest , elle contient plus de six cens lieues ; & sa largeur , qui est fort irréguliere , n'en a pas plus de deux cens cinquante. Elle est bornée à l'Orient par le golfe du Mexique ; au Nord , par le Nouveau Mexique & la Louisiane ; à l'Ouest , par la mer *Vermeille* , ou le golfe de Californie ; au Midi , par la mer du Sud.

Nous suivrons la division des Espagnols. Selon eux , l'ancien Mexique a trois Gouverniemens , qu'ils appellent *Audiences* , ou *Governacions* , & qui contiennent vingt-deux Provinces , lesquelles sont toutes sous l'autorité d'un Vice-Roi. 1. L'Audience de *Mexico* est la premiere. Elle est située au milieu des deux autres , & a sept Provinces : la Province de *Mexico* , *Mechoacan* , *Panuco* , *Tlascala* , *Guaxaca* , *Tabasco* , *Yucatan*. 2. L'Audience de *Guadalajara* , située au Couchant d'été de Mexico. Elle contient aussi sept Provinces : *Guadalajara* , les *Zacatecas* , *Nueva Biscia* , ou *Nouvelle Biscia* , *Cinaola* , *Culiacan* , *Chiametlan* , *Xalisco* , ou *Nouvelle Galice*.

3. L'Audience de *Guatimala* est située à l'Orient d'hiver de Mexico : elle renferme huit Provinces , qui sont *Soconusco* , *Chiapa* , *Vera-Paz* , *Guatimala* , *Honduras* ou *Hibueras* , *Nicaragua* , *Costa-ricca* & *Veragua*.

§. I.

Audience de Mexico.

AVANT de faire la description de cette Province , qui donne le nom à cette Audience , nous croyons devoir donner le tableau du fameux lac Mexico. Il est situé dans une vallée très-peu rapide , qui peut avoir quatorze lieues de longueur du Nord au Sud , sept de largeur , & environ quarante de circuit. Ce lac est composé de deux parties égales , qui ne sont séparées que par un espace fort étroit ; l'une , est d'eau douce , remplie de poisson , & plus élevée que l'autre , dans laquelle les eaux se déchargent. La seconde partie est d'eau salée , ne nourrit aucun poisson , & est sujette à des agitations fort violentes. On prétend que ces eaux viennent d'une montagne

qui est située au Sud-Ouest de Mexico, & que ce qui rend les eaux d'une partie salée, est le fond de la terre qui est plein de sel. On en fait assez de son eau pour toute la Province : on en transporte même tous les ans aux Philippines, une quantité très-considérable. Aux environs du lac Mexico, on en trouve quatre autres plus petits, qui ne sont séparés les uns des autres que par de larges chaussées, pavées & revêtues de grandes pierres de taille. Les bords de ce lac faisoient, avant la conquête, un spectacle charmant : on y trouvoit plus de cinquante villes.

L'Audience ou la Province de Mexico, est située au milieu du vieux Mexique, ou la Nouvelle Espagne. Elle est bornée au Levant par celle de Tlascala; au Midi, par la mer du Sud; au Couchant, par la Province de Mechoacan; & au Nord, par celle de Guasteca.

Description
de la ville de
Mexico ou
Mexique.

La ville de Mexique ou Mexico, est la capitale de cette Province, même de toute la Nouvelle Espagne. Les sentimens sont variés sur l'origine de son nom. Quelques-uns pré-

tendent qu'une partie portoit celui de *Tlateluco*, qui veut dire Isle ; & que l'autre avoit celui de *Mixitli*, ancien Prince ou ancienne Idole des Mexiquains. Tout l'Empire même portoit ce dernier nom, que les Espagnols ont changé en celui de Mexico, duquel les François ont tiré celui de Mexique.

Cette fameuse ville est située sur le bord septentrional du lac salé. Par sa forme & par la multitude de ses canaux, elle paroît être entièrement bâtie dans le lac, comme Venise l'est dans la mer.

L'ancienne Ville contenoit environ vingt mille maisons, & l'on y distinguoit trois sortes de rues, toutes fort larges & fort belles. Les unes étoient des canaux traversés par des ponts ; d'autres étoient sur la terre ; d'autres enfin étoient moitié sur la terre, moitié sur l'eau ; c'est-à-dire, que ces dernières formoient comme des especes de parapets. La plupart des maisons avoient deux portes, l'une vers la chaussée, l'autre vers l'eau. Elles étoient étroites, basses & sans fenêtres, par une Ordonnance de Police, qui ne permettoit pas aux

Ancien Mexico.

simples particuliers de s'élever autant que les Seigneurs ; mais elles étoient propres , commodés , & capables de servir de logement à plusieurs ménages. Les premières relations des Espagnols font Mexico deux fois plus grand que Milan , & assurent qu'il l'emportoit beaucoup sur Venise ; ce qui venoit de la multitude des Palais Impériaux , de ceux des Seigneurs , lesquels étoient environnés de beaux jardins , & de l'élévation des Temples.

Quoique cette Ville fût environnée d'eau , les habitans en manquoient pour leur usage , parce qu'ils ne pouvoient se servir de celle du lac , pas même de la partie d'eau douce. Celle qu'ils buvoient , venoit par des aqueducs de terre cuite , d'une petite montagne située à trois milles de la Ville. Les Espagnols la tirent encore du même endroit , par deux tuyaux soutenus par des arcades de pierres & de briques qui forment un très - beau pont. Mexico n'avoit que trois entrées. Celle de *Tacuba* , qui étoit du côté de l'Occident , & à laquelle on arrivoit par une chaussée d'une demi lieue ; celle d'*Ixtacpalapa* , dont la chaussée ,

longue d'une lieue, venoit du Sud Est, & de la digue de pierre qui séparoit l'eau douce de l'eau salée. Celle de *Cuyoacan*, par laquelle Cortez fit son entrée, venoit du Sud-Ouest par une chaussée de deux lieues. Les Espagnols en ont ajouté deux. Ces cinq chaussées qui servent aujourd'hui d'entrée à Mexico, portent les noms de *Piedad*, de *Saint-Antoine*, de *Guadeloupe*, de *Saint-Côme*, & de *Chapulteque*. Celle par où Cortez a pris la Ville n'existe plus : on lui en a substitué une autre.

Le principal des Palais Impériaux se nommoit *Tepac* : il étoit d'une grandeur & d'une magnificence dont la description cause de l'étonnement. On y comptoit vingt belles grandes portes qui donnoient sur autant de rues ; sur la principale étoient les armes de l'Empire. C'étoit un grand écusson sur lequel on voyoit la figure d'une espèce de Griffon, dont la moitié du corps représentoit un Aigle, l'autre un Lion : il avoit les ailes étendues comme prêt à voler, & tenoit avec ses griffes un Tigre qui sembloit se débattre avec fureur. La partie de l'édif-

Palais de
l'Empereur.

Armes de
l'Empire.

fice qui étoit destinée pour l'Empereur , renfermoit trois cours , dont chacune étoit ornée d'une belle fontaine ; cent chambres de ving - cinq ou trente pieds de long , & cent bains. Quoiqu'il n'y eût pas un clou dans la construction de ce bâtiment , tout y étoit d'une solidité que les Espagnols ne se lassèrent point d'admirer. Les murs étoient un mélange de marbre , de jaspe , de porphyre & de différentes pierres , dont les unes étoient noires , rayées de rouge , les autres toutes blanches , & jettoient un éclat surprenant. Les toits étoient de planches jointes avec beaucoup d'art & très-solides , quoique minces. Toutes les chambres étoient admirablement parquetées avec du bois de cedre & de cyprès , & nattées à hauteur d'appui. Les unes étoient enrichies de tableaux & de sculpture , qui représentoient différentes sortes d'animaux ; les autres étoient revêtues de belles tapisseries de coton , de poil de lapin & de différentes sortes de plumes. Les lits ne répondoient cependant pas à cet air d'opulence & de grandeur. Ils ne consistoient qu'en simples couvertures éten-

dues sur des nattes. Peu d'hommes couchoient dans ce Palais : les femmes de l'Empereur y restoient seules le soir. On faisoit monter leur nombre à trois mille , en y comprenant les suivantes & les esclaves. Il n'étoit pas rare d'en voir cent cinquante grosses à la fois : mais l'héritage du Trône n'appartenant qu'aux enfans des trois premières , qui avoient seules le titre d'Impératrices , les autres étoient dans l'usage de se faire avorter. La plupart étoient filles des principaux Seigneurs , entre lesquelles l'Empereur choisissoit celles qui lui plaisoient. Elles étoient entretenues avec autant de somptuosité que d'abondance : mais les moindres fautes qu'elles commettoient étoient sévèrement punies. Montezume en donna quelques-unes aux Officiers de Correz.

Nombre des
femmes de
l'Empereur.

Outre ce superbe Palais , l'Empereur en avoit encore plusieurs autres dans la Ville , & chacun en particulier offroit des spectacles fort singuliers. L'un contenoit de grandes galeries sur des colonnes de jaspe , dans lesquelles on voyoit toutes les especes d'oiseaux qui viennent au Mexique ,

& qui sont estimés pour le plumage ou pour le chant. Les oiseaux marins étoient nourris dans un étang d'eau salée, & ceux des rivières dans de grandes pieces d'eau douce. Chaque galerie étoit peuplée des oiseaux des bois & des champs. Il s'en trouvoit, dont l'espece étoit tout-à-fait inconnue aux Espagnols. On les plumoit dans certaines saisons, & on tiroit un grand profit de leurs plumes. On en faisoit des étoffes, des tableaux & différens ornemens. Plus de trois cens hommes étoient employés au service de ces animaux. Dans un autre Palais étoit l'équipage de chasse de l'Empereur. Il étoit composé d'un grand nombre d'oiseaux de proie : les uns étoient dans des cages nattées; d'autres étoient sur des perches & dressés à tous les exercices de la fauconnerie. Dans une seconde cour du même Palais, on voyoit une multitude incroyable de bêtes féroces, telles que des Lions, des Tigres, des Ours, & diverses autres especes inconnues en Europe : elles étoient routes rangées par ordre dans de belles cages de bois. Quelques Voyageurs mettent

dans ce nombre une espece de Taureau , qu'ils nomment le *Taureau du Mexique* , & qui réunit les propriétés de plusieurs autres animaux. Il a , comme le Chameau , une bosse sur les épaules ; comme le Lion , le flanc sec & retiré , la queue touffue & le cou garni d'une longue criniere ; comme le Taureau , des cornes , le pied fendu , & sur-tout la vigueur & la féroceité. Les mêmes Ecrivains assurent qu'une troisieme cour renfermoit , dans des vases , dans des caves & d'autres lieux , un horrible assemblage de Viperes , de Scorpions , de Serpens à sonnettes & de Crocodilles , qu'on nourrissoit du sang des hommes qui avoient été sacrifiés. Les Espagnols en entrant dans ce Palais , furent effrayés lorsqu'ils entendirent le sifflement des Serpens , le rugissement des Lions , le mugissement des Taureaux , & les cris des autres animaux féroces que la faim ou la contrainte de la captivité leur faisoit pousser.

Herrera ;

Tome 1.

Thomas Gar

ge , l. 1.

Dans les chambres hautes de ce Palais , on nourrissoit des Bouffons , des Bateleurs , des Nains , des Bossus , des Aveugles & toutes personnes

qui avoient apporté en naissant quelque singularité monstrueuse. Ils avoient des maîtres qui leur apprennent divers tours de souplesse convenables à leurs défauts naturels. Le soin qu'on prenoit d'eux rendoit leur état si agréable, qu'il se trouvoit des pères qui estropioient leurs enfans, pour leur procurer une vie paisible, & l'honneur de servir à l'amusement du Souverain.

L'Empereur avoit choisi ce Palais pour y exercer les pratiques de sa Religion. On y voyoit une chapelle dont la voûte étoit revêtue de lames d'or & d'argent, enrichies d'un grand nombre de pierres précieuses. Il s'y rendoit toutes les nuits pour consulter ses Dieux au milieu de ces cris & de ces hurlemens dont on vient de parler.

Dans un autre de ces Palais on fabriquoit les armes : les plus habiles ouvriers y étoient entretenus, chacun à la tête de son atelier, avec la distinction qui convenoit à ses talens. L'art le plus commun étoit celui de faire des fleches, & d'aiguiser des cailloux pour les lancer. On en distri-

buoit une prodigieuse quantité dans les armées & dans les Villes frontieres : mais il en restoit toujours beaucoup dans les magasins. Les autres armes étoient des arcs , des carquois , des massues , des épées garnies de pierres qui en faisoient le tranchant , des dards , des zagaies , des frondes , & les pierres qu'on lançoit , des cuirasses , des casques de coton piqué , qui résistoient aux fleches ; de petits boucliers , & de grandes rondaches de peau qui couvroient tout le corps , & qu'on portoit roulées sur l'épaule pour s'en servir dans l'occasion. Toutes ces armes étoient portées dans un Palais qui servoit de magasin. Celles qui étoient destinées à l'usage de l'Empereur , étoient dans un appartement particulier , rangées par ordre , ornées de feuilles d'or & d'argent , de plumes rares & de pierres précieuses , ce qui formoit un spectacle très-éclatant. Les Espagnols ne se laisserent point d'admirer ce dépôt militaire : ils le trouverent digne du plus grand Monarque.

Le Palais qui leur causa le plus d'étonnement , fut un grand édifice que les Mexiquains nommoient la

qui est située au Sud-Ouest de Mexico, & que ce qui rend les eaux d'une partie salée, est le fond de la terre qui est plein de sel. On en fait assez de son eau pour toute la Province : on en transporte même tous les ans aux Philippines, une quantité très-considérable. Aux environs du lac Mexico, on en trouve quatre autres plus petits, qui ne sont séparés les uns des autres que par de larges chaussées, pavées & revêtues de grandes pierres de taille. Les bords de ce lac faisoient, avant la conquête, un spectacle charmant : on y trouvoit plus de cinquante villes.

L'Audience ou la Province de Mexico, est située au milieu du vieux Mexique, ou la Nouvelle Espagne. Elle est bornée au Levant par celle de Tlascala; au Midi, par la mer du Sud; au Couchant, par la Province de Mechoacan; & au Nord, par celle de Guasteca.

Description
de la ville de
Mexico ou
Mexique.

La ville de Mexique ou Mexico, est la capitale de cette Province, même de toute la Nouvelle Espagne. Les sentimens sont variés sur l'origine de son nom. Quelques-uns pré-

tendent qu'une partie portoit celui de *Tlateluco*, qui veut dire Isle; & que l'autre avoit celui de *Mixitli*, ancien Prince ou ancienne Idole des Mexiquains. Tout l'Empire même portoit ce dernier nom, que les Espagnols ont changé en celui de Mexico, duquel les François ont tiré celui de Mexique.

Cette fameuse ville est située sur le bord septentrional du lac salé. Par sa forme & par la multitude de ses canaux, elle paroît être entièrement bâtie dans le lac, comme Venise l'est dans la mer.

L'ancienne Ville contenoit environ vingt mille maisons, & l'on y distinguoit trois sortes de rues, toutes fort larges & fort belles. Les unes étoient des canaux traversés par des ponts; d'autres étoient sur la terre; d'autres enfin étoient moitié sur la terre, moitié sur l'eau; c'est-à-dire, que ces dernières formoient comme des especes de parapets. La plupart des maisons avoient deux portes, l'une vers la chaussée, l'autre vers l'eau. Elles étoient étroites, basses & sans fenêtres, par une Ordonnance de Police, qui ne permettoit pas aux

Ancien Mexico.

verte de tentes si serrées dans leur alignement, qu'à peine y avoit-on la liberté du passage. Chaque Marchand connoissoit son poste : les boutiques étoient couvertes de toile de coton à l'épreuve du soleil & de la pluie. Les marchandises les plus communes étoient diverses sortes de nattes ; des vases de terre peints ou vernis ; des peaux de divers animaux, principalement de cerfs, apprêtées sans poil & avec le poil & diversement colorées ; des oiseaux en plumes de toutes les espèces & de toutes les couleurs ; des amas de plumes, dont on dépouilloit les oiseaux en certaines saisons ; du sel, des toiles & des draps de coton ; des toiles composées de feuilles & d'écorces d'arbres, de poil de lapin & de plumes ; du fil de poil de lapin & d'autre fil de toutes les couleurs. Il y avoit des lieux destinés pour les marchandises qui tenoient beaucoup d'espace, comme la pierre, la chaux, la brique & les autres matériaux de construction.

Le plus riche canton du marché, étoit celui où l'on vendoit les ouvrages d'or & de plumes. On y trouvoit tout

ce qui pouvoit être représenté au naturel en plumés de toutes sortes de couleurs. Les Mexiquains avoient poussé cet art si loin , que les animaux , les arbres , les plantes , les fleurs , &c. qu'ils avoient représentés de cette manière , firent l'admiration des Espagnols. Leur habileté étoit le fruit de leur patience & de leur application. On assure qu'un ouvrier dans ce genre , passoit souvent un jour entier sans manger , pour mettre une plume à sa place. Leur orfèvrerie étoit aussi très-belle. Ils faisoient de très-beaux ouvrages au moule , & les gravoient ensuite avec des poinçons de cailloux. Ils fabriquoient des plats à huit faces , chacune d'un métal différent. Ils jettoient aussi en moule des poissons , dont les écailles étoient d'or & d'argent ; des perroquets auxquels ils avoient l'art de faire remuer la tête , la langue & les ailes : des singes qui faisoient divers exercices , tels que de filer au fuseau , de manger des pommes , &c. On trouvoit encore dans ce marché des ouvrages émaillés , & toutes sortes de pierres précieuses mises en œuvre. Les Espagnols trou-

Orfèvrerie

verent enfin les arts établis dans cette partie du monde. On trouvoit dans le même lieu des couleurs de diverses especes ; de belles teintures composées avec le suc des fleurs, des fruits, avec des écorces d'arbres & des végétaux.

Il y avoit dans ce marché un quartier pour les herbes, les racines & les grains. Dans un autre quartier on vendoit toutes sortes de fruits, tant verts que mûrs. Il y avoit un autre endroit destiné pour les viandes. On y vendoit des pieces toutes entieres ou des morceaux séparés, comme des chevreuils, des lievres, des lapins, des chiens sauvages, & d'autres animaux qu'on prenoit à la chasse. On y trouvoit des couleuvres auxquelles on avoit coupé la tête, des petits chiens, des souris, des rats & de longs vers.

On vendoit une prodigieuse quantité d'une sorte de terre ou de limon poudreux, qui s'amassoit dans une certaine saison de l'année sur l'eau du lac, & qui ressembloit à l'écume de la mer ; mais qui, étant enlevé avec des réaux & mis en tas, servoit à

Faire des gâteaux plats en forme de brique. Cette marchandise étoit recherchée de tous les habitans de Mexico, & s'envoyoit fort au loin dans les Provinces, où elle étoit aussi estimée que les meilleurs fromages le sont en Europe. On croyoit même que c'étoit la bonté de cette écume qui attiroit tant d'oiseaux sur le lac. On y en voyoit en tout tems une très-grande quantité; mais le nombre en étoit infini pendant l'hiver.

Tous les Marchands payoient à l'Empereur un droit pour leur boutique; ils étoient, par ce moyen, garantis des voleurs: des Officiers étoient préposés pour veiller à la sûreté de leur commerce. Il y avoit au milieu de ce marché un édifice d'où l'on pouvoit appercevoir tout ce qui s'y passoit: douze vieillards y tenoient leur siege, & jugeoient toutes sortes de procès & de différends. Le principal commerce se faisoit par échanges. On donnoit une poule pour un faisceau de maïs; de la toile pour du sel. Les amandes de cacao servoient de monnoie courante pour remplir les monnoies. Il y avoit des vases de bois

pour mesurer le bled , des mesures de corde pour les herbes , & des vases de terre pour mesurer l'huile , le miel & les liqueurs. Toutes les infractions de la justice naturelle étoient punies avec la dernière sévérité. Le Ministère marquoit beaucoup d'égards à ceux qui apportoit de nouvelles marchandises des pays étrangers.

Pour achever la description de Mexico , il faut ajouter à ce qu'on vient de voir , deux cens mille canots de différentes grandeurs , qui voltigeoient sans cesse sur le lac pour les communications d'un bord à l'autre , & plus de cinquante mille qui étoient continuellement occupés dans les seuls canaux. Nous parlerons des changemens que les Espagnols ont faits dans cette Ville célèbre , après que nous aurons donné l'histoire de la conquête du Mexique par Fernand Cortez.

*Autres Villes
de la Provin-
ce de Mexico.*

La Province de Mexico contient , outre cette Capitale , plusieurs autres Villes , dont la plupart ont conservé les noms qu'elles portoient avant la conquête , principalement celles qui environnent le lac : mais elles sont

aujourd'hui presque toutes désertes : la plupart ne peuvent même passer que pour des bourgades , dont les habitans suffisent à peine pour cultiver les terres des environs.

Texcuco étoit une très-grande Ville & très-florissante : mais à peine y compte-t-on cent Espagnols & trois cens Indiens , qui n'ont pour vivre que le produit des fruits & des légumes qu'ils envoient tous les jours au marché de Mexico.

Tacuba est un bourg assez agréable. La *Piedad* en est un autre. Il fut bâti par les Espagnols au bout d'une nouvelle chaussée qui porte ce nom. Il est assez peuplé , parce qu'il y a une image de la Vierge , pour laquelle les Mexiquains ont beaucoup de dévotion , & à laquelle ils portent des offrandes considérables.

Toluco est un bourg situé vers le Midi : il s'y fait un commerce considérable de jambons & de porc salé. *Escapuzalco* est célèbre par le Palais de son ancien Cacique : mais il est par lui-même peu considérable. Il ne se soutient que par un Couvent de Dominiquains. Enfin toutes les Villes ,

bourgs ou villages qui sont aux environs de Mexico , dépérissent tous les jours par les travaux continuels qu'on exige des Indiens. Gage assure que le travail qu'on leur fit faire pour établir un nouveau chemin au travers des montagnes , en fit périr un million.

Acapulco. Quoique le fameux port d'*Acapulco* appartienne naturellement à la Province de Guaxaca , ou à celle de *Mechoacan* , entre lesquelles il est situé , tous les Voyageurs le donnent à celle de Mexico. On n'en trouve point d'autre raison que sa dépendance immédiate du Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne , comme la plus importante place de son Gouvernement , par l'avantage qu'elle a de servir d'entrée aux richesses des Indes orientales , & des parties méridionales de l'Amérique , qui arrivent tous les ans à Mexico par les vaisseaux des Philippines & du Pérou.

Cartes. Acapulco est situé au dix-septième degré de latitude , moins quelques minutes , & au deux cens soixante-quatorzième de longitude , au pied de plusieurs montagnes fort hautes qui le

ouvrent du côté de l'Est, mais qui le rendent fort mal-sain. Il y fait une chaleur si excessive, & le terrain des environs est si stérile, qu'on est obligé de tirer de fort loin les denrées qui sont nécessaires pour les habitans ; ce qui les rend fort cheres.

Il est étonnant qu'un lieu où se tient la premiere foire de la mer du Sud & de l'échelle de la Chine, ne soit qu'un pauvre village. Il n'a pour habitans que des Noirs & des Mulâtres. Tous les Marchands se retirent plus loin lorsque leur commerce est fait. Les Officiers du Roi, le Gouvernement même en font autant, pour ne pas être exposés au mauvais air. Aca-pulco n'a de remarquable que son Port. Le fond en est égal : les vaisseaux y sont renfermés comme dans une cour. On y entre par deux embouchures : l'une est au Nord - Ouest, l'autre au Sud - Est. Il est défendu par un château qui a quarante-deux canons de fonte, & soixante hommes de garnison.

Malgré la stérilité du pays, on y trouve une grande quantité de Cerfs, de Lapins, des Perroquets, des Merles,

des Canards , des Tourterelles qui sont plus petites que les nôtres.

Mechoacan,
2^e. Province
de Mexico.

La Province de *Mechoacan* est au Nord - Ouest de Mexico : elle a quatre - vingt lieues de tour. Elle s'étend jusqu'à la mer du Sud , & a plusieurs Villes sur les bords , telles que *Sacatula* & *Colima*. Sa Capitale qui portoit autrefois le nom de *Mechoacan* , a pris celui de *Valladolid* : c'est un Evêché assez riche. *Pascuar* , *Saint-Miguel* & *Saint-Philippe* , sont trois autres Villes situées assez avantageusement dans les terres , & routes trois assez bien peuplées. Ce pays est fécond en soie , en coton , en laine , en cacao , en vanille , en miel , en fruits. Il y a des mines d'argent & de cuivre.

Panuco, 3^e.
Province.

Panuco tire son nom d'une ancienne ville Indienne qui le conserve encore , quoique les Espagnols aient voulu lui faire prendre celui de *San-Stilvara del Puerto* , & lui donner le titre de Capitale de la Province. Elle est située à trente degrés vingt-quatre minutes de latitude septentrionale , & à deux cents soixante - dix - sept de longitude. Outre la capitale , dont nous avons

parlé, il y a plusieurs bourgades qui méritent à peine le nom de villes. Cette Province est arrosée par une belle rivière qui va se jeter dans le golfe du Mexique, & qui se nomme aussi *Panuco*.

Tlascala s'étend fort loin dans les terres. Elle est bordée au Nord-Est par le golfe du Mexique, va jusqu'à Mechoacan & aux montagnes qui environnent le lac de Mexico. Ses principales places sont la *Puebla de los Angeles*, qui est aujourd'hui la capitale de la Province, *Cholula* : *Tlascala* étoit autrefois la capitale. *Vera-Cruz* est le principal port de la Nouvelle-Espagne sur le golfe. *Angeles* est un Evêché assez considérable. Sa situation est à vingt-cinq lieues de Mexico, & à trois de *Tlascala*, dans une vallée fort agréable. Les édifices en sont assez beaux : les rues sont droites & se croisent vers les quatre vents principaux. La grande place est fermée de trois côtés par des portiques uniformes, sous lesquels il y a de riches boutiques. L'Eglise Cathédrale forme la quatrième face, présente un portail magnifique & de très-belles

Tlascala,
4^e. Province.

tours. Il y a dans cette Ville plusieurs Paroisses , une très-grande quantité de Couvents.

Angeles est très-peuplée , parce que l'air y est très-sain. On y fabrique des draps qui sont aussi estimés que ceux de Ségovie ; d'excellens chapeaux & des verres , dont le commerce est d'autant plus considérable , que c'est la seule Verrerie de cette contrée. On y fabrique la moitié de l'argent qui sort des mines de Zacatecas. Le terroir est fertile en toutes sortes de grains , en légumes , en cannes de sucre ; & la campagne est remplie de belles Fermes , où l'on entretient une prodigieuse quantité de Negres de l'un & de l'autre sexe.

Tlascala est située sur le bord d'une rivière qui sort d'une montagne nommée *Atlantepeque* , & qui , après avoir arrosé la plus grande partie de la Province , va se jeter dans le golfe par Zacatulan. Les Indiens qui habitoient cette Ville , obtinrent de Charles-Quint une exemption de tous impôts. Cette faveur sembloit devoir contribuer à sa population : mais sa situation y a toujours fait obstacle.

On y fabrique des vases de terre qui sont admirés en Europe. Les Orfèvres & les Plumassiers y sont aussi en grand nombre. Presque tous ces Artisans sont Indiens. On parle trois langues dans cette Ville. L'une qu'on appelle la *langue des Courtisans*, & qui est celle des principaux Indiens; l'autre est la langue du peuple : la troisième est celle des Artisans, & qui n'est connue que dans un seul canton de la Ville.

Cette Ville formoit autrefois une République célèbre parmi les Indiens. Elle ne comprenoit, à la vérité, que vingt-huit bourgades : mais on y comptoit cent cinquante Chefs de famille. Elle résista toujours aux armes des Empereurs du Mexique, & aida beaucoup Cortez dans ses conquêtes, comme on le verra par la suite.

La cinquième Province de l'Audience de Mexico, porte le nom de *Guaxaca* ; Guaxaca ; se. Province. qui lui vient de sa capitale. Elle contient plusieurs autres Villes, dont les principales sont *Antequera*, *Nixapa*, *San-Jago*, *Aguatulco*, ou *Guatulco*, *Tucutula*, *Capalita* & *Te-*

coantopeque. Elle a en outre plusieurs Ports sur la mer du Sud, qui lui facilitent le commerce avec le Pérou. On y trouve des mines d'or, d'argent & de crystal.

Guaxaca, sans être grande, peut passer pour une belle Ville. Sa situation est à soixante lieues de Mexico, dans une belle vallée, dont Charles Quint fit présent à Cortez, avec le titre de *Marquis del Valle*. Cette vallée a quinze milles de long & dix de large; elle est arrosée par une rivière fort poissonneuse, dont les bords sont toujours couverts d'un grand nombre de bestiaux. Le sucre y est si bon, qu'on regarde les confitures de Guaxaca, comme les meilleures de toute l'Amérique.

Il n'y a pas plus de deux mille habitants dans la Ville: on n'y trouve ni fortifications ni artillerie. Il y a un Evêque, six Couvens des deux sexes, qui sont tous fort riches. Celni de Saint-Dominique tient le premier rang pour la beauté de son Eglise & la richesse de son trésor, qu'on dit valoir plus de trois millions.

Anrequera est une grande bourgade

habitée par des Indiens. Nixapa est bâtie sur le bras d'une rivière nommée *Alvarado*, & fait un assez bon commerce. Le nombre de ses habitants est d'environ mille, tant Indiens qu'Espagnols. On recueille dans son territoire beaucoup d'indigo, de cochenille, de sucre, de cacao & d'achiote, dont on fait le chocolat.

Tecoantepeque est une place maritime, dont le port sert de retraite aux petits bâtimens. La pêche y est fort abondante. Ce port est situé à quinze degrés trente minutes de latitude septentrionale. A la distance d'un mille de l'entrée du havre, on trouve, du côté de l'Est, une petite Ile qui est fort proche de la terre, & du côté de l'Ouest un gros rocher creux, où la mer entre & ressort continuellement, en faisant un bruit si terrible, qu'on l'entend de fort loin. Chaque vague qui entre dans cette roche, fait sortir l'eau par un petit trou qui est au sommet, comme par un tuyau, & lui fait faire, à peu près, la même figure que fait l'eau que jettent les Baleines. Pendant le calme la mer fait même sortir l'eau par ce trou, de maniere

qu'il sert, en tout tems, d'indice pour le havre, qui a trois milles de long & un de large. Les environs sont ornés de grands & beaux arbres qui sont presque toujours fleuris, & font, de loin, l'effet le plus agréable. A ces agrémens, se joint celui de voir les plus beaux pâturages du monde couverts de bœufs, de moutons, de volaille de toute espece & de gibier. Ce pays est en outre rempli de ruisseaux qui arrosent continuellement les terres, & produisent une prodigieuse quantité de beau & de bon poisson. Les oranges, les limons, les figues & quantité d'autres fruits s'y présentent de toutes parts; & les arbres fournissent assez d'ombre pour garantir de l'ardent du soleil.

Il semble que la nature s'est fait un jeu de border un pays si agréable, des affreuses montagnes de Quelenes. Ceux qui entreprennent de les traverser, sont très-souvent en danger de leur vie. Il s'y trouve des passages fort étroits & d'une élévation si considérable, que les Voyageurs sont exposés à des coups de vent furieux : les hommes & les chevaux sont quel-

DES AMÉRICAINS. 40

quelquefois renversés de cette hauteur dans des précipices affreux, où ils périssent soit par la chute, soit faute de secours. Le seul aspect de ces montagnes est capable de causer de l'épouvante.

La sixième Province de cette Audience porte le nom de *Tabasco* : elle occupe une grande côte sur le golfe de Mexique : on lui donne quarante lieues de long sur autant de large. Elle est bornée au Nord par la baie de Campêche, à l'Est par l'Yucatan, au Sud par la Province de Chiapa, & à l'Ouest par celle de Guaxaca. Il n'y a dans le pays qu'une seule Ville, de laquelle la Province tire son nom. Il y a un Evêché, deux Paroisses, un Couvent & une Chapelle. Elle contient environ cinq cens familles, tant Espagnols, Mulâtres qu'Indiens. Ses maisons sont assez grandes, bâties de pierres, couvertes de feuilles. On trouve en outre plusieurs bourgades d'Indiens civilisés. Le terrain est plat, humide, & cependant fort fertile.

Tabasco ;
6^e. Province,

L'Yucatan est la septième Province de Mexico, & est une grande presqu'île située entre les golfes de Cam-

Yucatan ;
7^e. Province,

pêche & de Honduras. Elle confine au Sud-Ouest, avec la Province de Tabasco, & s'étend au Nord de l'Audience de Guatimala, depuis le seizieme degré vingt minutes de latitude septentrionale, jusqu'au vingtieme dix minutes, & depuis le soixante-dixieme jusqu'au soixante-seizieme de longitude occidentale. Elle a cent quarante lieues d'étendue du Sud-Ouest au Nord-Est, & quatre-vingt-cinq du Levant au Couchant.

Sa Capitale, nommée *Mérida*, est la résidence du Gouverneur & de l'Evêque de toute la Province. Elle est située à vingt degrés dix minutes de latitude septentrionale, & à douze lieues de la mer. Elle est peuplée d'Espagnols & d'Indiens.

Campêche ou *S. Francisco*, *Valladolid* & *Simancas*, sont des Villes de la même Province. La première est célèbre par le commerce du bois de teinture. Elle est située sur la côte orientale de la baie de Campêche, à dix-neuf degrés vingt minutes de latitude septentrionale. Les Aventuriers l'ont surprise plusieurs fois, principalement en 1683 : ils la brûlèrent après

en avoir fait sauter la citadelle. Elle s'est tellement relevée de ces accidens , qu'on peut aujourd'hui la mettre au nombre des belles Villes. C'est la seule qu'on trouve sur toute la côte depuis le Cap Cotoche jusqu'à la Vera-Cruz. Ses maisons ne sont pas hautes ; mais elles sont toutes de pierres & couvertes de tuiles. Elle est défendue par une citadelle où le Gouverneur fait sa résidence avec une petite garnison. On y fabrique des toiles de coton qui servent aux Espagnols & aux Indiens pour se vêtir, & qui se vendent au dehors pour faire des voiles de navire. Campêche a dans son territoire des salines qui ^{seld de Cox} fournissent du sel à une grande partie ^{pêche.} du Mexique. On le tire d'un grand étang. Pour le fabriquer , les Indiens s'assemblent sur le bord de cet étang aux mois de Mai & de Juin , parce que le soleil , par son ardeur , fait grener le sel. Ils en enlèvent autant qu'ils peuvent , le ramassent en gros monceaux de forme pyramidale ; le couvrent d'herbes seches & de roseaux , y mettent le feu. La superficie étant brûlée , forme une croûte

noire qui est si dure , qu'elle garantit le sel des pluies , & qu'elle le tient toujours sec , même dans les saisons les plus humides. Ce sel fait une grande partie du commerce de la ville de Campêche. Elle est encore l'entrepôt du bois de teinture , d'où lui vient son nom : ce bois ne se trouve cependant qu'à plus de douze ou quatorze lieues de la ville.

Valladolid est sur les confins de Nicaragua , à treize degrés trente minutes , & à dix lieues de la côte orientale du golfe Honduras. Il y a un très-beau Couvent de Cordeliers. On y compte environ cinquante mille Indiens tributaires.

Simancas est une petite Ville , ou plutôt une bourgade située auprès du même golfe.

Le terrain de cette Province est humide & chargé de mangles , sur-tout près de la mer & des lacs : mais en avançant dans les terres , il est plus sec & plus ferme , parce qu'il ne se trouve inondé que dans la saison des pluies. Il y croît quantité d'arbres de différentes especes , qui ne sont ni hauts ni fort gros. Ceux qui servent

la teinture , & qu'on appelle *bois de Campêche* , y profitent le mieux , & l'on n'en trouve pas même dans les lieux où la terre est grasse. Cet arbre ressemble assez à notre aube-épine ; mais il est beaucoup plus gros. L'écorce des jeunes branches est blanche & polie : il y a cependant des pointes qui sortent de côté & d'autre. Le corps & les vieilles branches sont noirâtres : l'écorce en est un peu raboteuse , & on y trouve peu de pointes. Les feuilles sont petites & ressemblent à celles de l'aube-épine. Leur couleur est d'un verd pâle. On choisit les vieux arbres qui ont l'écorce noire , parce qu'ils ont moins de sève & qu'on les coupe plus aisément. La sève de cet arbre est toujours blanche & le cœur rouge. C'est le cœur qu'on emploie pour la teinture. Pour le transporter en Europe , on abat toute la sève blanche. Quelque tems après qu'il est coupé , il devient d'un noir foncé. Si on le met dans l'eau , il la rend noire au point qu'on peut s'en servir pour écrire. Il se trouve des arbres de cette espèce qui ont cinq ou six pieds de circonférence. Ce bois est en général

fort dur : mais il brûle très-bien ; fait un feu clair, ardent & de longue durée. Les Flibustiers se servent de ce feu pour endurcir le canon de leurs fusils, lorsqu'il est trop tendre.

Dampier dit que les pluies commencent dans cette contrée au mois de Juin, & sont continuelles jusques vers la fin d'Août. Pendant ce tems des rivières débordent : toutes les savanes sont couvertes d'eau ; vers le mois d'Octobre il vient un vent du Nord si violent, qu'il trouble le cours des marées, arrête celui des rivières, & fait augmenter les débordemens. Il diminue vers la mi-Janvier ; les eaux s'écoulent dans les lieux bas, & tout est sec à la mi-Février. Au mois de Mars on a peine à trouver de l'eau pour boire, même dans les savanes, qui, six semaines auparavant, sembloient être une mer. Vers le mois d'Avril tous les étangs sont à sec ; & les Etrangers, qui ne connoissent point les ressources du pays, sont tourmentés par la soif. Les Naturels du pays, ou ceux qui y demeurent depuis long-tems, vont dans les bois chercher de l'eau qu'on trouve dans les feuilles

d'un arbre que Dampier nomme *Pin sauvage*, parce qu'il a quelque ressemblance avec le véritable Pin. Son fruit croît sur les bosses, les nœuds & les excrescences de l'arbre, est environné de feuilles épaisses & longues de dix ou douze pouces, si serrées, qu'elles retiennent l'eau de la pluie, & que chacune en contient une pinte & demie. On enfonce un couteau dans le bas pour la faire sortir. La Nature a des ressources infinies pour satisfaire les besoins des hommes.

§. II.

Audience de Guadalajara.

ON connoît peu de Provinces de cette Audience, parce que les Voyageurs n'en ont donné que des relations vagues. Ne devant pas présenter des conjectures pour des vérités, nous n'entrerons point dans de grands détails sur ce pays. Il est borné au Levant & au Nord par le Nouveau-Mexique, & au Couchant par la côte de la mer du Sud & de la mer Verte.

Guadalajara,
3^{re} Province.

La première Province de cette Audiencia donne son nom à l'Audience, & le tire de sa Capitale. On assure que le pays est sain & fertile. On y trouve quelques mines d'argent. La ville de Guadalajara est située sur la rivière de Barania, qui va se perdre soixante lieues au dessous, dans la mer du Sud. C'est le siège du Gouverneur de la Province, & d'un Evêque suffragant de l'Archevêque de Mexico. On place cette Ville à vingt degrés vingt minutes de latitude, & à deux cens soixante-onze degrés quarante minutes de longitude. Elle est éloignée de Mexico d'environ quatre-vingt-dix lieues.

San Zacatecas, 2^e Province.

Cette Province tire son nom de ses anciens habitans. Sa Capitale est la résidence du Gouverneur & le siège d'un Evêque. Les autres Villes de cette Province sont *Xerès de la Frontera*, *Erena* ou *Ellerena*, *Nombre de Dios* & *Avino*. Cette dernière est célèbre par les mines qui se trouvent dans son territoire. Ce pays est sec & montagneux, mais fertile dans les vallées & rempli de mines d'argent. Il s'étend du Nord au Sud, depuis le

le golfe de Mexique , jusqu'à la Province de Guaxaca.

Cette Province est bornée au Levant par le Nouveau Léon , au Nord par le Nouveau Mexique , au Midi par les Provinces de Mechoacan & de Gualaxara , au Couchant par celles de la Nouvelle Galice & de Culiacan. Elle s'étend depuis le ving-cinquieme degré vingt-huit minutes de latitude , jusqu'au delà du trentieme. Sa Capitale est *Durango* , nommée autrement *Nuestra Señora de los Zacatecas*. Elle est située au pied des montagnes. On y compte cinq cens Espagnols & autant d'esclaves. Elle fut érigée en Ville Episcopale , vers l'an 1620. Son Diocèse s'étend sur toute la Province. Les Jésuites y avoient autrefois un College, & les Cordeliers un Couvent.

L'air y est fort sain , & le terrain étant arrosé par diverses rivières , y est très-fertile. On trouve des salines aux environs : les mines de Saint - Lucas n'en sont pas éloignées.

La Province de *Chinaola* est la plus septentrionale de toute la Nouvelle Espagne. Elle est située sur la mer de

Nueva Biscaya, ou Nouvelle Biscaye, 3^e. Province;

Chinaola ; 4^e. Province;

90. HISTOIRE.

Californie , & touche au Nouveau Mexique. Quoique l'air y soit fort sain , qu'elle soit très-fertile en fruits , légumes & coton , il y a cependant peu d'habitans. On y compte deux Villes , *Saint Jacques & Saint Philippe* : mais on n'en connoît que les noms.

Culiacan , 1^{re}. Province. Cette Province n'est pas mieux connue que la précédente. On lui donne cependant deux Villes , *Culiacan* , sa Capitale , & *Saint Miguel*. Comme les Voyageurs n'en ont parlé que d'une manière vague , il y a peu d'utilité à en tirer pour la Géographie. On fait seulement qu'elle est bornée à l'Ouest par le Golfe de Californie , ou mer Verte.

Chiametlan , 2^{de}. Province. La Province de *Chiametlan* est située sur le bord de la mer. Les Espagnols y ont deux Villes. *Saint Sébastien* , qui en est la Capitale , & *Aguacera* : les autres habitans sont tous Indiens. On vante la fertilité de son terroir ; son miel , sa cire & ses mines d'argent , qui furent cause que deux Colonies Espagnoles s'y établirent en 1554. Il y a sur la côte des Isles qui tirent leur nom de cette Province , & qui lui appartiennent.

La septieme & derniere Province ^{Xalisco , 7^e Province,} de cette Audience s'appelle *Xalisco* , & ^{& derniere} qui est l'ancien nom qu'elle a conservé. Elle est située en partie sur la mer du Sud. Sa Capitale se nomme *Compostella-Nueva*. Elle fut bâtie en 1531 par Nugnez Gusman , qui conquiert une partie de cette région. La ville de Compostella est à vingt-un degrés de latitude Nord , & à deux cens soixante-dix quinze minutes de longitude. C'étoit autrefois un siège Episcopal : mais le mauvais air du pays l'a fait transférer à Guadalajara , qui en est à trente lieues. *Xalisco* & la *Purification* sont deux autres villes de la même Province ; mais elles sont peu considérables.

C'est dans cette Province qu'on place le *Cap Corientes* , à vingt degrés vingt-une minutes. Les Aventuriers y ont marqué le point de leur départ , pour passer de la mer du Sud aux Indes orientales. En approchant de ce Cap , les terres sont assez élevées & bordées de rochers blancs. L'intérieur du pays est rempli de montagnes stériles & désagréables à la vue. Une chaîne d'autres monta-

gnes paralleles à la côte, finit à l'Ouest par une belle pente : mais à l'Est elles conservent leur élévation, & se terminent par une hauteur escarpée qui se divise en trois petits sommets pointus, auxquels les Espagnols ont donné le nom de *Coronada*. La hauteur du Cap est médiocre, le sommet plat & uni : mais il est remarquable par quantité de rochers escarpés qui s'avancent jusqu'à la mer. Entre ce Cap & la *pointe de Pentique*, on trouve une profonde baie sablonneuse & commode pour une descente. Au fond de cette baie, est une vallée de trois lieues de long ; qui se nomme *Valderas*, ou *Val d'Iris*. Il en sort une rivière qui reçoit facilement les chaloupes ; mais vers la fin de la saison elle seche, c'est-à-dire, en Février, Mars & une partie d'Avril, l'eau est un peu salée.

On trouve dans cette vallée de beaux pâturages, des bois où l'on voit des Guaves, des Oranges, des Limons : il semble que la Nature en a voulu faire un jardin. Les pâturages sont remplis de bestiaux.

On ignore si c'est dans cette Province ou dans celle de Xalisco qu'il

faut placer la rivière & la ville Indienne de *Rosario*, dont on fixe la hauteur à vingt-deux degrés cinquante minutes, & le village maritime de *Masfatlan*. On voit dans l'intérieur des terres, une montagne en forme de pain de sucre.

A quatre lieues de la côte, les Espagnols ont une Ville nommée *Sainte-Pécaque*, laquelle est située dans une plaine, proche d'un bois. Sans être grande, elle est fort régulière, & les habitans font leur principale occupation de l'agriculture, à la réserve de quelques voituriers, que les Marchands de *Compostelle* emploient au service des mines. On compte vingt-une lieues de *Sainte-Pécaque* à *Compostelle*, & cinq ou six jusqu'aux mines. L'argent de toute la Nouvelle-Espagne est regardé comme plus fin que celui du Pérou. Les voituriers de *Sainte-Pécaque* le transportent à *Compostelle* pour y être raffiné, & fournissent aux esclaves qu'on fait travailler aux mines, leur provision de maïs dont le pays abonde. On y trouve aussi du sel, du sucre & du poisson salé. C'est à l'autre extrémité

§4 HISTOIRE

Dampier, can de Colima. La montagne est fort élevée ; elle est située vers le dix-huitième degré trente-six minutes de latitude septentrionale , à cinq ou six lieues de la mer , au milieu d'un agréable vallon. On y voit deux petites pointes , desquelles sortent continuellement des flammes & de la fumée. La Ville du même nom est dans une vallée voisine qui passe pour la plus agréable & la plus fertile du Mexique. Elle est près de la mer , & n'a pas moins de dix lieues de large. On assure que la Ville est grande & riche. Il y en a deux ou trois autres aux environs , entre lesquelles on distingue *Salagua*.

§. I I I.

Audience de Guatimala.

CETTE Audience est la dernière contrée de l'Amérique septentrionale. Elle est située entre le dix-septième degré de latitude septentrionale , & le cinquième. Le golfe de Mexique la borne au Nord & au Levant , la

DES AMÉRICAINS. 55

mer du Sud au Midi, la Province de Guaxaca au Couchant. Sa plus grande étendue est du Sud-Est au Nord-Ouest, entre les mers du Nord & du Sud, & peut avoir deux cens cinquante lieues; sa largeur est de dix-huit.

Les Géographes & les Voyageurs ^{Soconusco ; 1^{re} Province.} donnent le premier rang dans cette Audience, à la Province de *Soconusco*. Elle est bornée au Nord par celle de *Chiapa*, à l'Est par celle de *Guatimald*, au Midi par la mer du Sud, & à l'Ouest par la Province de *Guaxa*. Sa longueur est d'environ trente-cinq lieues, & sa largeur à peu près égale. Ce pays est plat & ouvert : les Espagnols n'y ont cependant qu'une Ville nommée *Sonusco*. Il y a dans l'intérieur des terres une grosse bourgade Indienne, qu'on nomme *Schutepeque*. On trouve sur la côte un petit Port, que les Géographes placent à dix-huit degrés de latitude.

La Province de *Chiapa* est plus connue. Elle est divisée en trois parties, qui se nomment *Chiapa*, les *Zoques* & les *Zeldales*. La première contient deux Villes qui ont le nom

de Chiapa , beaucoup de bourgs & de villages.

Chiapa des Espagnols , ou *Ciudad Real* , est une ville peu considérable. Elle ne contient pas plus de quatre cens familles Espagnoles , & cent maisons Indiennes qui sont jointes à la ville , & composent le fauxbourg. Il n'y a qu'une Cathédrale qui sert de Paroisse ; mais on y trouve deux Couvens d'hommes , l'un de Saint Dominique , l'autre de Saint François , & un de Religieuses , qui est fort pauvre. Le principal commerce de cette ville est en cacao , en coton & en cochenille , que les habitans de la ville vont acheter dans les campagnes voisines , & qu'ils payent en mercerie. Leurs boutiques sont dans une seule petite place , qui est devant la Paroisse. Les Indiens y vendent diverses sortes de drogues & de liqueurs. Quelques - uns de ces marchands vont à Tabasco , d'où ils rapportent des vins d'Espagne , des toiles , des figues , du raisin , des olives & du fer ; mais ils n'en prennent pas beaucoup , craignant de ne pouvoir

s'en défaire. La plus grande partie est même pour les deux Couvens d'hommes , qui sont les seuls endroits de la ville où l'abondance & la joie regnent. Le Gouverneur fait presque seul le commerce du cacao & de la cochenille , ce qui lui procure un profit considérable. On fait monter les revenus de l'Evêque à huit mille ducats , dont la plus grande partie consiste en offrandes qu'il reçoit dans les gros bourgs Indiens , où il va donner la Confirmation aux enfans.

Il y a dans cette Ville un nombre assez considérable de Gentilshommes : ils passent en proverbe pour présenter à l'esprit des fanfarons. Ils affectent un air important , quoiqu'ils soient fort pauvres & fort ignorans. Ils prétendent tous descendre de quelques Ducs Espagnols ou des premiers Conquistérans. Ils portent des noms pompeux , tels que Cortez de Velasco , de Toledo , de Zerna , de Mendoza : l'unique occupation de ces grands personages est d'élever ou de garder des bestiaux.

Chiapa dos Indos est une des plus grandes Villes que les Indiens aient

dans l'Amérique. On y compte au moins quatre mille familles , & les Rois d'Espagne lui ont accordé divers privilèges. Quoiqu'elle soit gouvernée par des Indiens , elle dépend toujours du Gouverneur de Chiapa el Real , qui nomme les Officiers de cette nation , & veille sur leur conduite. Le Chef des Indiens de ce canton , que l'on appelle aussi Gouverneur , a le droit de porter l'épée & le poignard. Celui qui occupoit cette place , lorsque Gage étoit dans le pays , possédoit des richesses immenses. Ayant gagné un procès pour les privilèges de la Ville , il fit faire des réjouissances aussi brillantes que pourroit faire le Roi d'Espagne. Les Indiens qui habitent cette Ville , sont presque tous riches : ils font faire des bateaux sur la rivière qui la borde , forment des flottes , & exercent leur adresse à attaquer & à se défendre. Ils s'exercent encore à la course des taureaux , au jeu des cannes , à former un camp , à la musique , à la danse & à tous les exercices du corps. Ils bâtissent des villes & des châteaux de bois , les couvrent de toiles

peintes, & en font le siege. Il pourroit arriver que les Espagnols se repentissent un jour de leur avoir inspiré ce goût pour l'art militaire. Ces Indiens ont aussi des Théâtres & des Comédies ; dont ils font leur amusement ordinaire. Pour attirer les habitans des bourgs & des villages voisins, & augmenter le nombre des spectateurs, ils donnent des repas publics, où tous ceux qui se présentent sont régalez. Cette Ville est très-riche : tous les habitans cultivent les Arts à l'envi. On n'y manque d'ailleurs d'aucune commodité nécessaire à la vie. Entre un grand nombre de Religieux qui y ont formé des établissemens, ceux de Saint Dominique y tiennent le premier rang, par l'opulence & par la beauté de leur maison. Ils ont à quelque distance de la ville des fermes à sucre, dans lesquelles ils emploient deux cens Nègres & quantité d'Indiens. Cette Ville, pour être une des plus agréables de la Nouvelle Espagne, n'a besoin que d'un air plus tempéré : mais la chaleur y est excessive pendant le jour. C'est pendant la fraîcheur des soirées, que les habitans

s'occupent aux exercices qu'ils aiment, ou à se promener dans les jardins qu'ils ont au bord de la rivière.

Pays des
Zoques.

Le pays des Zoques est le plus riche canton de la Province de Chiapa. Il s'étend d'un côté jusqu'à celle de Tabasco. Les bourgades n'y sont pas grandes; mais tous les habitans sont riches, parce qu'ils recueillent une quantité prodigieuse de soie, & la meilleure cochenille de l'Amérique. Tous les vergers des Indiens sont remplis des arbres qui fournissent ces deux précieuses marchandises. Ils font des tapis de toutes sortes de couleurs: les Espagnols les achètent pour les envoyer en Espagne. On assure qu'ils sont si beaux, que les ouvriers d'Europe pourroient les prendre pour modèle. L'air est fort chaud sur la côte: mais il est assez tempéré dans l'intérieur des terres. Le maïs y vient en abondance, & le froment n'y réussit pas: aussi les bestiaux y sont plus rares que dans le pays de Chiapa. La volaille & le gibier y sont aussi communs que dans aucun autre canton de la Nouvelle Espagne.

Pays des
Zeldales.

Le pays des Zeldales est situé der-

DES AMÉRICAINS. 31

rière celui des Zoques. Il s'étend depuis la mer du Nord jusqu'à Chiapa, & touche dans quelques endroits, vers le Nord-Ouest, le canton de Comitlan. Vers l'Ouest, il est borné par les terres des Indiens qui n'ont pas encore reçu le joug des Espagnols. La principale ville de ce canton se nomme *Ococingo*, & sert de frontière contre les Barbares. Ce pays produit beaucoup de cacao, de maïs, de miel : la volaille & le gibier y sont fort communs. Les Espagnols y ont semé du froment qui y vient très-bien. En général ce pays est très-riche. Il peut y avoir treize bourgades.

La Province de *Vera-Paz* est bornée à l'Est par le golfe Honduras & la Province de Guatemala, au Nord par l'Yucatan, au Sud par la Province de Soconusco, & à l'Est par celle de Chiapa. Elle peut avoir trente-cinq lieues de long, sur autant de large. C'est un pays montagneux & rempli de bois. On y trouve cependant du maïs, & tout ce qui est nécessaire à la vie. Son nom lui vient de la facilité avec laquelle il se soumit aux Espagnols, après la conquête de Gua-

Vera-Paz ;
3^e. Province.

timala. Il y a cependant entre cette Province & celle d'Yutatan, un grand nombre de Barbares qui ne sont point encore soumis. Le pays qu'ils occupent est beaucoup plus fertile que celui qui est soumis. Il y'a des Villes qui contiennent jusqu'à douze mille habitans.

La Capitale de cette Province se nomme *Vera-Paz* : quelques Voyageurs lui donnent le nom de *Coban*. Il y avoit autrefois un Evêché : mais il fut réuni en 1607 à celui de Guatimala. L'Alcade Major de la Province y fait sa résidence : mais il dépend de l'Audience Royale de Guatimala. Il y a un Couvent de Dominicains. On trouve dans cette Province plusieurs bourgs assez considérables : ils sont presque tous situés dans des montagnes. On en distingue quatre, dont le premier qui se nomme *Saint-Jacques*, contient plus de cinq cens familles ; le second, nommé *Saint-Pierre*, en a six cens ; *Saint-Jean*, qui est le troisieme, en contient autant ; le quatrieme, qui s'appelle *Saint-Dominique de Senaco*, peut en avoir trois cens. Ces quatre villages sont

très-riches. Quoique ce pays soit montagneux, il produit du froment & du maïs en assez grande quantité pour nourrir les habitans. Il y a beaucoup de volaille & de gibier. Les rivières dont il est arrosé, produisent une quantité prodigieuse de poisson. Les Indiens de ce canton sont d'un caractère fort gai.

La Province de *Guatimala* est une Guatimala ;
4^e. Province.
des plus grandes & des plus riches de la Nouvelle Espagne. Sa Capitale porte le même nom ; c'est le siége de l'Audience, & sa juridiction s'étend l'espace de trois cens. lieues au Sud, & dix ou douze à l'Ouest. Cette contrée est fort riche par la culture de l'Indigo, & par la multitude des bestiaux qu'on y nourrit. Les principales Villes après la Capitale ; sont *San-Salvador*, *San-Miguël*, *la Trinité*, *Acacutla*, *Amatitlan*, *Mixco*, *Pinola*, &c. Il y a en outre une assez grande quantité de bourgades.

La ville de Guatimala est située dans une vallée qui n'a pas tout-à fait une lieue de largeur : elle est bordée des deux côtés par de hautes montagnes ; mais elle s'élargit dans l'endroit où la

Id. ibid.
Chap. 4.

ville est située ; les montagnes s'écartent insensiblement , & laissent un pays découvert jusqu'à la mer du Sud. Les deux montagnes qui sont le plus près de Guatimala , portent le nom de *Volcans* ; mais Gage , qui est notre guide , dit qu'on pourroit appeller une de ces montagnes , *Volcan d'eau* , parce qu'il en sort une quantité prodigieuse de ruisseaux qui forment un grand lac d'eau douce proche Amatitlan. Elle est fort agréable à la vue par la verdure dont elle est presque toujours couverte. On y trouve des champs semés de bled d'Inde ; & dans une multitude de petits villages qui occupent les pentes & les sommets , on y voit quantité de roses , de lys , &c. & des fruits délicieux. Autant cette montagne est agréable à la vue , autant l'aspect de l'autre est horrible. On n'y voit que des cendres & des pierres calcinées. Jamais il n'y paroît de verdure. On y entend continuellement un bruit semblable à celui du tonnerre : on en voit sortir des flammes avec des torrens de soufre enflammé , qui répand une odeur insupportable. Guatimala , suivant le proverbe du

pays , est situé entre le Paradis & l'Enfer.

Ceux qui demeurent quelque tems à Guatimala , s'accoutument insensiblement à l'horreur de ce volcan , & trouvent que la ville fait un séjour délicieux. Le climat y est tempéré ; les vivres y sont abondans & à très-bon compte. Il s'y tient tous les jours un marché dans lequel on trouve tout ce qui est nécessaire aux besoins , même aux agrémens de la vie. On compte dans la ville environ sept mille familles , entre lesquelles il s'en trouve dont le bien monte à plus de cinq cens ducats. Elle tire par terre toutes les meilleures marchandises de la Nouvelle Espagne ; & par mer elle communique avec le Pérou. Le Gouvernement de toutes les Provinces qui l'environnent , dépend de la Chancellerie ou de son Audience. Cette Cour est composée du Gouverneur , de deux Présidens , de six Conseillers & d'un Procureur du Roi. Quoique le Gouverneur n'ait pas le titre de Vice-Roi , son pouvoir n'est pas moins absolu. Ses appointemens ne montent qu'à douze mille ducats : mais il peut

gagner le triple par le commerce. Les autres Officiers du Tribunal ne reçoivent annuellement que quatre mille ducats par le Domaine ; mais les présents qu'on leur fait , montent à des sommes considérables.

Il n'y a dans cette Ville qu'une Eglise paroissiale , qui fait le principal ornement de la grande place : mais on y compte un grand nombre de Couvens. Ceux des Jacobins , des Cordeliers & des Peres de la Merci , sont d'une magnificence extraordinaire , & contiennent chacun cent Religieux. Le revenu annuel des Jacobins est de trente mille ducats : les richesses de leur Eglise en or & en argent , montent à cent mille. Les autres Couvens sont aussi très-riches : mais celui des Dames de la Conception les surpasse tous en opulence. On y compte mille personnes , soit Religieuses , jeunes filles qu'elles instruisent , ou domestiques , employées à les servir. On dit que les richesses & le luxe font régner le vice dans cette Ville , principalement parmi les femmes , soit Espagnoles , soit Indiennes.

A quelque distance de cette Ville , on trouve deux rivières qui charrient de la poudre d'or. A six lieues delà on trouve une vallée charmante , qui peut avoir cinq lieues de longueur sur quatre de largeur. On y recueille le meilleur froment de la Nouvelle Espagne. C'est de ce canton que l'on tire tous les biscuits nécessaires pour les vaisseaux qui vont dans le golfe du Mexique. Il y a dans cette vallée deux bourgades assez considérables , qui sont *Mexico & Pinola*. Les habitans sont très-riches. A quelque distance on trouve une autre bourgade nommée *Petapa* : elle est située sur un lac qui lui fournit une quantité prodigieuse de poisson. On y compte environ cinq cens familles Espagnoles & Indiennes. Elle est gouvernée de pere en fils par une famille qu'on croit descendre des anciens Rois du pays : les Espagnols l'ont honorée du nom de *Gusman*. Le Gouverneur de cette bourgade n'a cependant pas le même privilege que celui de *Chiapa dos Indos* , qui est de porter l'épée : mais il peut nommer chaque jour un certain nombre d'habitans pour le ser-

vir à table , & pour lui apporter du poisson , du bois & d'autres commodités. Son pouvoir n'est limité que par un Religieux Espagnol , qui tient le premier rang après lui , & duquel il est obligé de prendre l'avis & le consentement dans tout ce qui regarde l'administration. Cet Officier Ecclésiastique vit avec la magnificence d'un Evêque.

Amatitlan , seconde bourgade à l'Ouest de la vallée , n'est éloignée de Petapa que d'une lieue. Ses rues sont larges , droites & assez régulières. Les Dominicains y ont une Eglise qui passe pour un très-beau morceau. Leur Couvent est si riche , qu'ils l'ont érigé en Prieuré , dont l'autorité s'étend sur tous les villages de la vallée. Pour aller de cette bourgade à Guatemala , il faut passer par un grand bourg nommé *San-Lucar*. L'air y est toujours froid , sans qu'on en connoisse d'autre cause que sa situation , qui est un coteau exposé au Nord. Elle en tire l'avantage d'être le magasin du pays en bled , parce qu'il s'y conserve mieux qu'ailleurs. Dans le reste de la route jusqu'à la Capitale ,

on trouve plusieurs petits villages , dont chacun ne contient pas plus de vingt maisons.

Cette Province présente , du côté du Midi , un pays fort inégal : vers le milieu , on trouve une montagne célèbre pour ses pâturages & pour les hôtelleries que les Voyageurs y rencontrent. Elle est à cinq lieues de Petapa. A quatre lieues on trouve un grand village d'Indiens , qui se nomme *les Esclaves*. Ce nom s'est conservé d'un ancien usage qui les assujettissoit à porter le fardeau , & principalement les lettres de ceux d'Amatitlan. Gage observe qu'Amatitlan est formé de deux mots Indiens , *Amat* , qui signifie lettre , & *Itlan* , qui signifie ville. Il dit , qu'avant la conquête , elle méritoit effectivement le nom de *Ville des Lettres* , parce qu'on y excelloit dans l'art d'écrire sur des écorces d'arbres , c'est-à-dire , d'y graver les caractères hiéroglyphiques qui composoient l'écriture de cette contrée.

Sur la mer du Sud on trouve un Port qui s'appelle *de la Trinité*. Il est moins célèbre par les avantages maritimes , que par une espèce de vol-

can qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue. Ce n'est point une montagne comme les volcans ordinaires ; c'est un terrain bas , d'où il sort continuellement une fumée noire & épaisse qui jette une odeur de soufre , & dans laquelle il se mêle souvent des flammes. Les Indiens n'en approchent jamais. Quelques Voyageurs ont été assez hardis pour le faire : mais ils sont morts sur le champ , ou ont été atteints de maladies qui leur ont fait traîner une vie languissante. Gage dit qu'un de ses amis ayant tenté l'aventure , fut arrêté à la distance de deux cens cinquante pas , par l'épaisseur d'une fumée si puante & si épaisse , qu'elle le fit tomber sans connoissance. Il se releva quelque tems après ; mais il eut une fièvre si violente , que sa vie fut en danger. Le port de la Trinité est encore célèbre par sa poterie , qui passe pour être meilleure que celle de Mexico même.

A vingt-quatre lieues de Guatimala , toujours du côté du Midi de la Province , on trouve *San - Salvador* ou *Cuzcatlan* , Ville Espagnole , dans laquelle il y a une assez grande quan-

tité d'Indiens qui sont fort pauvres. On cultive des cannes de sucre dans son territoire. Il y a de grandes Fermes, où l'on nourrit une prodigieuse quantité de bestiaux. Dix lieues plus loin, on trouve une grande rivière, nommée *Rio de Lampa*. Gage dit qu'elle a le privilege singulier d'exempter de toute poursuite, soit pour crime ou pour dette, ceux qui l'ont traversée ; c'est-à-dire, qu'elle forme des limites pour les deux côtés ; au delà desquelles on ne peut poursuivre ni les criminels ni les créanciers.

La cinquieme Province de cette Audience, se nomme *Hondurás* ou *Hibueras*. Elle est située sur le golfe de même nom, qu'elle a presque au Nord, à peu près au Sud-Est de Guatimala, à l'Est de Vera-Paz, & au Nord-Est de Nicaragua. On lui donne cent cinquante lieues de long sur quatre-vingt de large. Elle est presque déserte, quoique fertile en maïs & remplie de bestiaux. C'étoit autrefois un pays très-peuplé. La diminution de ses habitans ne doit être attribuée qu'à la cruauté des Espagnols. On y

Hondurás
ou Hibueras,
5^e. Province.

trouve cependant plusieurs villes, dont les principales sont *Truxillo*, *Valladolid* ou *Comayaga*, siege Episcopal, dont l'Evêque porte le titre d'Evêque de Honduras, *San-Pedro*, *Puerto de Cavallos*, *Naco* & *Triomfo de la Cruz*.

Truxillo est situé sur une colline, à peu de distance de la mer. On compte qu'elle est à cent lieues de Guatimala. Cette place est sans fortifications. Le territoire de cette Ville est rempli de bois & de montagnes. On n'y trouve pour marchandises que des cuirs, de la casse & de la salsepareille. On n'y mange que de la cassave, encore est-elle si sèche, qu'on est obligé de la tremper dans l'eau, du bouillon ou du vin.

Valladolid, Capitale de la Province, est située sur les frontieres de Nicaragua, au quatorzieme degré vingt minutes de latitude, & au soixantedixieme trente minutes de longitude occidentale. L'Evêché de *Truxillo* y fut transféré en 1550 : ce Diocèse comprend toute la Province. Quoique *Valladolid* soit situé dans une agréable vallée, où l'air est tempéré & sain, il n'a pas plus de cinq cens habitans. Les
pâturages

pâturages des environs sont fort gras : il y a des mines d'argent. Les Religieux de la Merci ont un beau Couvent dans cette Ville. Le Gouverneur de la Province & les autres Officiers du Roi y font leur résidence. Les autres Villes sont peu considérables.

Ce canton est en général un des plus pauvres de l'Amérique. Il est cependant arrosé par plusieurs rivières considérables , & étoit autrefois très-peuplé d'Indiens : mais les guerres qu'ils ont eues à soutenir contre les Espagnols , & les intestines , en ont détruit une grande partie. Christophe Colomb & son frere Barthélemi découvrirent les côtes de cette Province en 1502.

La Province de *Nicaragua* est bornée l'espace de plus de quarante lieues au Levant par la mer du Nord , & par celle du Sud au Sud-Ouest pendant plus de soixante lieues. La Province de *Costa-Ricca* la borne au Midi , & celle de *Honduras* , au Nord. Sa plus grande étendue du Midi au Nord est de soixante lieues , & de cent-vingt du Levant au Couchant. Cette Province passe pour une des plus

Nicaragua 5
6^e. Province.

Voyages de
François Car-
real.

belles de la Nouvelle-Espagne : mais la chaleur y est si grande , qu'on n'y peut voyager de jour en été. Il y pleut consécutivement pendant six mois , & cette saison , qu'on nomme l'*hiver* , commence en Mai. Le reste de l'année se passe dans une continuelle sécheresse ; ce qui n'empêche pas qu'on n'y trouve de la cire , du miel & des fruits en abondance. Il s'y trouve de si gros arbres , que douze hommes peuvent à peine les embrasser. Le gros bétail y est rare : mais les porcs qui y ont été apportés par les Espagnols , y ont extrêmement multiplié. Enfin l'abondance & la tranquillité qui y regnent , lui ont fait donner le nom de *Paradis terrestre* : aussi les habitans y sont-ils très-voluptueux. La Capitale de cette Province se nomme *Léon de Nicaragua* : ses autres Villes sur la mer du Sud , sont *Grenade* , *Segovia Nueva* , *Nicaragua* , *Réalejo* ou *Rialexa* , *Nicoya* , *Masoya* ou *Masava* , *Jean* & *Porto-San-Jouan*.

Léon est à douze degrés vingt-cinq minutes de latitude Nord , entre Réalejo & Grenade , à la distance

d'une journée de ces deux places , sur le bord d'un grand lac , qui traverse la Province dans sa plus grande longueur , & va se jeter dans l'Océan septentrional. Les maisons sont assez bien bâties , mais basses , parce qu'on est dans la crainte continuelle des tremblemens de terre. On y en compte plus de douze cens , presque toutes ornées de jardins & de beaux vergers. Le commerce des deux mers y fait régner l'abondance : la beauté du climat se joint à la fertilité du pays pour rendre les habitans heureux. Ils s'abandonnent presque tous à la mollesse , passent la plus grande partie du jour dans leurs jardins , où ils dorment , nourrissent des oiseaux , & font des repas somptueux.

Comme il n'y a jamais de plaisir sans amertume , celui que goûtent les habitans de Léon de Nicaragua , est troublé par la crainte continuelle que leur occasionne un volcan voisin qui leur a souvent causé beaucoup de dégât. Plusieurs Espagnols se sont imaginé que la matière du feu de ce volcan étoit de l'or , & ont fait de grands efforts pour en tirer. Un Religieux

de la Merci fit faire un chaudron fort épais , le fit attacher à une chaîne de fer : on le descendit dans l'ouverture du volcan , croyant en retirer de l'or fondu ; mais la force du feu fit fondre le chaudron.

Grenade est à vingt lieues de Léon : elle est plus grande , mieux bâtie , plus peuplée & plus riche. Les Couvens y jouissent d'un revenu considérable. Il n'y en a qu'un de filles ; mais son opulence est extraordinaire. Les Eglises en général sont fort belles : La Paroisse l'emporte sur la Cathédrale de Léon , parce que l'Evêque préfère le séjour de Grenade à celui de Léon.

Le principal commerce de cette Ville est à Carthagene , à Guatimala , à San-Salvador & à Comayagua.

Les autres Villes n'ont rien de remarquable , à l'exception de Nicaragua , qui est située sur le bord d'un lac , & vis-à-vis d'elle est une fort belle Isle dont on vante la fertilité en ouate , en cacao , en teinture d'écarlate & en fruits d'un excellent goût. A quelques lieues de Léon , près de la côte , on trouve un grand bourg d'In-

diens, dans lequel on compte plus de vingt mille personnes. Il y a dans cette Province plusieurs Ports assez considérables.

La Province de *Costa-Ricca* est bornée au Levant par la mer du Nord, au Nord par la Province de Nicaragua, à l'Ouest par la mer du Sud, & au Midi par la Province de Veragua. Il paroît que son nom lui a été donné par ironie, parce qu'elle est très-peu fertile, quoiqu'il y ait d'assez bons pâturages & une assez grande quantité de bestiaux. Elle dépend, pour le spirituel, de l'Evêché de Léon. Costa-Ricca ;
7^e. Province.

La Capitale de Costa-Ricca se nomme *Carthago*. Elle contient quatre cens familles qui s'occupent du commerce. Les autres Villes sont *Esperza*, *Aranjuez* & *Castro d'Austria*. Ce pays est arrosé par trois rivières, qui forment à leur embouchure des anses assez commodes, pour servir de retraite aux petits vaisseaux. Il y a des Ports sur la mer du Sud & sur celle du Nord. On connoît peu l'intérieur des terres. Les Indiens qui y sont établis, passent pour être extrêmement barbares, & pour haïr beaucoup les Espagnols.

Veragua, 8^e.
Province.

Veragua est la huitieme & derniere Province de Guatimala. Elle touche à l'Isthme de Panama , & est située , comme celle de Costa-Ricca , entre les mers du Nord & du Sud. On lui donne cinquante lieues de l'Est à l'Ouest , & vingt-quatre du Nord au Sud. Ses principales Villes sont la *Conception* , qui porte le titre de Capitale , & un Port assez considérable sur la mer du Nord ; la *Trinidad* , *Santa-Fé* , qui sont dans les terres ; *Carlos* , petit Port de la mer du Sud , & *Parita* , autre Port de la même mer , & qui donne son nom au golfe dans lequel il est situé.

Cette Province fut découverte en 1502 , par Christophe Colomb , pour lequel on l'érigea en Duché , & de toutes les faveurs qui lui furent accordées par la Cour d'Espagne , ce fut la seule qu'il transmit à sa postérité. L'intérieur de ce pays est très-peu connu. Les Ecrivains Espagnols n'en donnent point la description , par la crainte , sans doute , d'ouvrir un passage de la mer du Nord à celle du Sud , & de nuire à leur commerce. D'ailleurs , tous les Indiens de ce pays ne sont pas

encore soumis. La côte occidentale est bordée de petites Isles habitées par des barbares qui n'ont jamais voulu faire alliance avec les Européens. Les Flibustiers n'osent même y aller faire de l'eau. Ceux qui l'ont tenté, ont été forcés de se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde qu'on tuoit avec des fleches, sans qu'on pût découvrir d'où elles parloient. Ces Sauvages courent dans les bois avec une agilité incroyable. Ils menent une vie errante depuis que les Espagnols ont voulu les subjuguier ; en passent une partie sur la terre ferme à chasser, & l'autre dans les isles à pêcher. Ils sont toujours en guerre avec les Indiens soumis, parce qu'ils les croient autant ennemis de leur liberté que les Espagnols.

Sur la côte orientale, en remontant vers le Cap de *Gracias a Dios*, on trouve la Nation des *Mosquites* ou *Mesquitos*. Ils ont toujours résisté aux armes des Espagnols, & leur ont voué une haine éternelle : mais ils reçoivent avec amitié les François & les Anglois. Cette espece d'alliance vient d'un Aventurier François, qui, étant entré dans leur pays,

Nation des
Mosquites.

offrit des présens à ces Sauvages , & reçut des fruits & d'autres provisions en échange. En partant , il enleva deux hommes de leur nation , qu'il traita très-bien , & qui apprirent en peu de tems la langue Françoisse. Il les reconduisit lui-même au bout de quelque tems dans leur pays , où ils rendirent un si bon témoignage de sa nation , que les Indiens de ce canton faisoient toutes sortes de caresses aux François qui abordoient sur leur côte : on parvint à s'entendre par le secours des deux langues : les François demanderent & obtinrent des femmes Indiennes : ils ne partoient jamais sans avoir quelques Indiens avec eux. Les Anglois qui parcouroient ces côtes , trouverent moyen de commercer avec les Mosquites ; & on assure qu'ils ont lié aussi étroitement avec eux , qu'avoient fait les François. Pendant qu'ils sont avec les Européens , ils portent des habits & se font même honneur de leur propreté : mais aussi-tôt qu'ils sont retournés dans leur pays , ils reprennent leurs usages , quittent leurs habits , ne prennent pour toute pa-

ture qu'une simple toile attachée au milieu du corps , & qui leur pend jusqu'aux genoux.

Le gouvernement de cette Nation est absolument Républicain : elle ne reconnoît aucune espece d'autorité. Dans les guerres qu'elle a à soutenir contre ses voisins , elle choisit pour Commandant le plus brave & le plus expérimenté de ses guerriers : mais tout son pouvoir cesse après le combat. Cette Nation n'est composée que d'environ quinze cens hommes : mais il y a parmi eux beaucoup de Negres libres ou esclaves , qui sont originaires de Guinée. Un Capitaine Portugais transportoit des Negres de Guinée au Brésil : il prit si peu de précaution pour les garder , qu'ils se rendirent maîtres du vaisseau , jetterent leurs conducteurs dans les flots : mais ignorant totalement la navigation , ils se laisserent conduire au gré du vent , qui les poussa au Cap de Gracias à Dios , où ils tomberent entre les mains des Mosquites. Ils ne purent éviter l'esclavage : mais ils le trouverent plus doux que le sort qu'ils venoient d'éviter. On prétend qu'il

y en a plus de deux cens qui parlent la langue du pays & qui menent une vie fort douce , sans autre contrainte que d'aider leurs Maîtres à la pêche & aux travaux de la Nation.

Religion
Bizarre des
Mosquites.

Les anciens Mosquites avoient des Dieux & leur faisoient des sacrifices. Tous les ans ils donnoient à leurs Prêtres un esclave qui représentoit leur principale Divinité. Après l'avoir lavé avec beaucoup de soin , on lui donnoit des habits de l'Idole : il portoit pendant toute l'année le même nom & recevoit les mêmes honneurs. Une garde de douze hommes veilloit sans - cesse autour de lui , autant pour l'empêcher de fuir , que pour lui fournir les choses nécessaires & lui rendre un hommage continuel. Il occupoit le plus bel appartement du Temple. S'il lui prenoit envie d'en sortir , il étoit accompagné d'un grand nombre de courtisans & d'adorateurs. On lui mettoit entre les mains une petite flûte dont il jouoit par intervalle , pour avertir le peuple de son passage. A ce son les femmes sortoient , tenant leurs enfans dans les bras , & les lui présen-

Dampier ,
Orinilien.

toient pour les bénir. Tous les habitans marchaient à sa suite. Pendant la nuit on le mettoit dans une étroite prison , à laquelle on donnoit le nom de *Sanctuaire* , & dont la situation répondoit autant de sa personne , que la vigilance de ses gardes. Ces soins & ces adorations durent jusqu'au jour de la fête. On le sacrifioit alors dans une assemblée de la Nation.

Une autre bizarrerie de la Religion de ces peuples , étoit d'enterrer avec chaque pere de famille , les Esclaves , le Prêtre & tous ceux qu'il avoit entretenus dans sa maison en qualité de Domestiques. Un Portugais étant devenu esclave de ces barbares , après avoir perdu un œil dans le combat , survécut à son maître , & fut nommé pour l'accompagner au tombeau. Il alloit être égorgé , lorsqu'il s'avisa de représenter que le mort seroit peu considéré dans l'autre monde , s'il y paroissoit avec un borgne à sa suite. Les barbares goûterent cette raison & chercherent une autre victime.

Cette Nation a encore un usage singulier ; les veuves , après avoir en-

terré leur mari , & avoir porté à boire & à manger sur sa fosse pendant quinze lunes , sont obligées d'exhumer leurs os , de les laver soigneusement , de les lier ensemble & de les porter sur leur dos aussi long-tems qu'ils ont été en terre. Elles les placent ensuite au sommet de leur cabanne , ou sur celle de leur plus proche parent , & n'ont la liberté de prendre un autre mari , qu'après s'être acquittées de ce devoir. Tous ces Indiens ont peu de goût pour ce que nous appellons richesses : ceux qui accompagnèrent les Aventuriers au pillage de Panama , leur apportoit l'or & l'argent qu'ils pouvoient découvrir , ne prenoient ni habits ni étoffes , par la seule raison qu'ils n'en avoient pas besoin dans leur pays , où l'air ne les incommodoit pas. Ils ne recherchent que ce qui est absolument nécessaire à la vie. On assure que depuis qu'ils ont fait alliance avec les Anglois & les François , ils ont beaucoup perdu de leur barbarie.

Dans la partie méridionale de la Province de Veragua , on trouve des montagnes fort élevées , dans lesquelles

les il y a des mines d'or assez abondantes. Les environs sont remplis de veaux, de porcs, de volaille, de maïs & de fruits.

ARTICLE II.

Origine & Monarchie des Mexiquains.

LES anciennes Histoires des Mexiquains annoncent un déluge qui fit périr tous les hommes & les animaux, à l'exception d'un homme & d'une femme qui se sauverent dans une barque. L'homme s'appelloit *Coxcox*, & la femme *Chichequetzal*. Ils arriverent au pied de la montagne de *Chulhuacan*, une de celles qui environnent la vallée du lac. Ils donnerent la naissance à une quantité prodigieuse d'enfans qui étoient tous muets en venant au monde. Une colombe qui vint se percher sur un arbre fort haut, leur donna la faculté de parler. Il s'en trouva plusieurs qui n'entendoient point le langage des autres, ce qui

Déluge

les obligea de se séparer. Quinze chefs de famille qui eurent le bonheur de parler la même langue , s'unirent & allèrent chercher de nouvelles habitations. Après avoir voyagé pendant cent quatre ans , ils arriverent dans un lieu qu'ils nommerent *Aztlan* , continuerent leur voyage , passerent par *Chiapultepeque* , ensuite par *Chulhuacan* , arriverent au bord du lac , où ils fondèrent la ville de *Mexico*. On trouve dans Carreri (a) la copie d'un ancien manuscrit , dans lequel on voit un tableau du pays qui contient leur route , avec des hiéroglyphes pour marquer le nom des lieux & d'autres singularités dont l'explication se trouve marquée. Il paroît que l'objet de l'Auteur Mexiquain étoit de faire voir que l'antiquité de sa Nation remontoit jusqu'au Déluge , & que la ville de Mexico avoit été fondée l'an que les Mexiquains nommoient *Omeccagli* , qui répond à 1325 de la création du Monde : mais on peut douter de l'exactitude de cette chronologie : elle met trop peu

(a) Carreri étant à Mexico , obtint cette copie de Dom Charles de Siguenza , qui conservoit très-précieusement ce Tableau.

d'intervalle entre le Déluge & la fondation de la Ville.

Les Historiens Espagnols prétendent que les premiers habitans du Mexique étoient des Sauvages répandus sur des montagnes, sans Religion, sans Gouvernement, qui ne cultivoient point la terre, ne se nourissoient que de leur chasse & de racines, d'où leur sont venus les noms d'*Otomies* & de *Chichimeques*, dormans dans des cavernes ou des buissons. Les femmes s'occupoient des mêmes exercices, & laissoient leurs enfans attachés à des arbres. On trouve encore aujourd'hui dans ce pays des hommes de cette race, qui se prétendent descendus de *Coxcox* & de *Chichiquetzal*. Ils sont restés dans un pays stérile & montueux, sans chercher des habitations plus commodes. Ils ne vivent que de la chasse & s'assemblent pour tuer les voyageurs. Les Espagnols n'ont pu les subjuguier, à cause de l'épaisseur des bois qui leur sert de retraite.

On donne le nom de *Navatlaques* à une autre race d'hommes plus polis & plus sociables, qui se préten-

dent descendus de sept des quinze Chefs qui se déterminèrent à chercher de meilleures terres. Ils vinrent , suivant les mêmes Historiens , d'un pays éloigné vers le Nord , qu'on croit être celui qui porte aujourd'hui le nom d'*Aztlan* ou *Teukul* , dans le Nouveau Mexique. Quelques-uns les font sortir de cette contrée en 820 , & les font errer l'espace de quatre-vingts ans avant que d'arriver à Mexico , où ils s'arrêtèrent en 900.

Ces détails historiques sont contredits par le tableau & par les Histoires Mexiquaines. La soumission qu'ils avoient pour une de leurs Idoles , étoit le seul motif qui les faisoit s'arrêter par intervalles : elle leur ordonnoit , prétendent-ils , de peupler certains lieux , & fixoit le tems de leur départ. Ils n'arriverent pas tous ensemble sur les bords du lac Mexico. Les *Suchimilques* , ce qui signifie *Jardiniers de fleurs* , furent les premiers qui s'établirent sur la rive méridionale , où ils fondèrent une Ville de leur nom. Les seconds furent les *Chalques* , c'est-à-dire , *Peuples de Bouche* : ils arriverent long-tems après , & fou-

derent une Ville de leur nom assez près de la précédente. Les *Tepeanques*, ou *Peuples du Pont*, parurent ensuite, & peuplerent si considérablement, que leur Ville fut nommée *Azcapuzalco*, c'est-à-dire, *Fourmilliere*. Les fondateurs de *Texcuco*, nommés *Culhuas*, ou *Peuple Bossu*, parce qu'il y avoit une montagne bossue dans leur canton, s'établirent vers l'Orient. Ainsi le lac fut environné par ces quatre Nations. Une cinquieme, qui portoit le nom de *Tatluques*, se retira au delà des montagnes, dans un canton très-fertile, elle fonda la ville de *Quahuac*, qui veut dire *Aigle*, & qu'on appelle aujourd'hui par corruption *Guernavacca*. La sixieme Nation fut celle des *Tlascalans*, ou *Peuples du pain*, qui passa les montagnes vers l'Orient, & alla fonder plusieurs Villes, dont la Capitale fut nommée *Tlascala*. Les autres Sauvages voyant que ces six nations vivoient dans l'abondance & la tranquillité, changerent de maniere de vivre, construisirent des cabanes, élurent des supérieurs : mais ils ne voulurent jamais lier de commerce avec leurs voisins. On croit

que les habitans de différentes Provinces du Mexique tirent leur origine de ces Sauvages.

Acoſta, Livre VII, prétend que les fix Nations reſterent dans le pays qu'elles avoient choiſi, pendant l'eſpace de trois cens deux ans, au bout deſquels celle des Mexiquains, qui tiroit ſon nom de *Mexi*, ſon Chef, le quitta, ſur un oracle de l'Idole *Vitziliputzli*, qui lui promit qu'elle établiroit un puiſſant Empire. Lorsque cette Nation ſe mit en route pour aller chercher cet Empire, quatre Prêtres ſe mirent à la tête & la faiſoient arrêter en divers lieux pour cultiver les terres. Ce fut dans ce tems que l'on commença à immoler des victimes humaines. En partant, elle laiſſoit les vieillards & les infirmes, qui n'en peuplerent pas moins différens cantons.

Après avoir parcouru beaucoup de pays & ſoumis beaucoup de Nations, ces peuples conſulterent leur oracle, qui répondit par la bouche des Prêtres, qu'il falloit qu'ils établirent le ſiege de leur Empire dans un endroit du lac où ils trouveroient une Aigle perchée ſur un figuier qui avoit pris racine ſur un

rocher. Les Prêtres leur en montrèrent effectivement une dans l'endroit désigné. En la voyant, ils s'inclinèrent tous. Ils fondèrent dans cet endroit une Ville à laquelle ils donnerent le nom de *Tetnuchitlan*, c'est-à-dire, dans leur langue, *le Figuier sur un rocher*. C'est delà que la Capitale du Mexique a toujours conservé pour armes une Aigle regardant le soleil, les ailes déployées, tenant un serpent dans une de ses griffes, & l'autre patte appuyée sur une branche de figuier des Indes. On éleva un Temple pour l'Idole, & la Ville fut divisée en quatre quartiers, dont les deux principaux prirent les noms de *Mexico* & de *Tlateluco*; le premier venant de celui de leur premier Chef: l'autre veut dire *isle*, qui est tiré de sa situation.

Les Mexiquains ayant perdu leur Chef, & sentant qu'ils avoient besoin d'un sage Gouvernement pour s'affermir dans leurs possessions, élurent Acamapitchli, qui étoit issu d'un de leurs Princes & d'une fille du Roi de Cuchuacan. Ils augmentèrent bientôt leur puissance, au point qu'ils éveillèrent la jalousie de leurs voisins. Le

Roi des Tepaneques d'*Azcapuzalco* ; qui étoit le plus redoutable de cette contrée , chercha un prétexte pour rompre la paix avec eux , & leur fit dire qu'il les attaqueroit avec toutes ses forces , s'ils ne lui fournissoient pas des matériaux pour bâtir une Ville , avec une certaine quantité de plantes nées dans l'eau même du lac. La première demande étoit facile à remplir : mais il paroissoit impossible de satisfaire à la seconde. Les Mexiquains craignoient celui qui la leur faisoit , & ne vouloient pas entrer en guerre avec lui. Leur industrie les tira d'embarras. Ils firent dans le lac un tissu de joncs & de roseaux , le couvrirent de terre , y semerent des légumes & des grains ; lorsqu'ils furent mûrs , ils portèrent ce jardin flottant au Roi , qui ne put s'empêcher d'admirer leur adresse , & dit , dans son étonnement , que leur Empire s'étendrait un jour sur toutes les Nations. Il les laissa tranquilles , fit même alliance avec eux.

Carteri, ubi
Supra.

Acamapichtli , que les Mexiquains avoient choisi pour leur Roi , mourut après un regne de quarante ans,

Le peuple , en reconnoissance de sa sagesse , élut *Vitzipolutzî* , un de ses fils. Celui - ci épousa la fille du Roi d'Azcapuzalco , ce qui cimentait l'alliance des deux Nations. Ce second Roi des Mexiquains ne régna que quatorze ans. Le peuple élut encore un de ses fils , nommé *Chima poporea*. Sous son regne , les Mexiquains voulurent exiger de leurs voisins des pierres & de la chaux pour construire des aqueducs. Cette injuste prétention leur attira une guerre si terrible , qu'ils perdirent une multitude incroyable de monde dans les différens combats qu'ils eurent à soutenir. Attribuant la cause de ces malheurs à l'incapacité de leur Roi , ils l'assassinerent dans son propre Palais , & lui donnerent pour successeur *Ytz-coatl* , fils d'Acamapichtli , leur premier Roi , & d'une simple esclave. Ils ne se tromperent pas dans leur choix. A peine fut-il monté sur le Trône , qu'il se mit à la tête de ses troupes , battit les ennemis , les poursuivit jusques dans leur Ville , la prit d'assaut & les força de le reconnoître pour leur souverain. Enhardi par ses succès , il

fit de nouvelles entreprises, emporta cinq Villes voisines, & se vit, dès le commencement de son regne, maître de tous les établissemens qui s'étoient formés autour du lac Mexico. Il mourut après un regne de dix ans. Son Lieutenant nommé *Tlacaettel*, proposa de remettre l'élection d'un nouveau Roi à six Caciques. Le choix des Electeurs tomba sur un des neveux de *Tlacaettel*, qui prit le nom de *Montezuma*, c'est-à-dire, *Prince couronné*, & qui établit le barbare usage de ne pas couronner les Rois sans avoir sacrifié quelques prisonniers qu'ils étoient obligés de faire eux-mêmes après leur élection. On assure qu'il suivit en cela le conseil de son oncle, qui espéroit entretenir par-là le goût de la guerre dans la Nation.

Usages cruels. Montezuma trouva des prétextes pour attaquer ses voisins : il les vainquit, & fit sur eux quantité de prisonniers qui furent immolés au pied des Idoles le jour de son couronnement. La forme de ce sacrifice consistoit à fendre l'estomach du prisonnier avec un couteau de pierre, pour en tirer le cœur & pour en frotter la

Face de l'Idole. Tlacaellé, par une autre politique, empêcha son neveu de soumettre la Province de Tlascala. Il lui fit entendre qu'un nouvel Empire ne pouvoit se conserver que par les armes, & qu'il lui étoit important d'avoir toujours des ennemis bel-liqueux, pour entretenir le courage des Mexiquains; qu'il avoit d'ailleurs imposé à ses successeurs la nécessité d'avoir des victimes pour les sacrifices. Ce fut le même motif qui lui fit encore instituer l'usage de se tirer du sang de quelque partie du corps, dans les bassins qui servoient au culte des Idoles. Il falloit, suivant ce guerrier, que les offrandes fussent toujours sanglantes. Lorsque le sang ennemi manquoit, il n'y avoit point de Mexiquain qui ne fût tout prêt à répandre une partie du sien.

C'est au regne de Montezuma I, Montezuma, premier Empereur du Mexique, que les Historiens commencent à donner le titre d'Empereur au Souverain du Mexique. Il exigea des tributs de toutes les Provinces qu'il avoit soumises, fit bâtir de superbes Palais, éleva un Temple pour sa principale Idole, & établit plusieurs Tribunaux

de Justice , qui reçurent leur perfection sous ses successeurs. Après sa mort les Electeurs défererent la couronne à Tlacaellel : mais il dit que l'intérêt de l'Erat demandoit qu'elle fût sur la tête d'un autre , auquel il continueroit de donner ses conseils. Les Electeurs , pour récompenser sa générosité , lui abandonnerent à lui-même le choix du Monarque. Il élut *Tico-Cic*, fils d'Itzcoatl : mais les Mexiquains ne connoissant point de vertus militaires à ce Prince , l'empoisonnerent , & mirent sur le Trône *Axayacac*, son frere , même de l'avis de Tlacaellel , qui mourut peu de tems après dans une extrême vieillesse , mais respecté de toute la Nation. Le nouveau Roi déclara la guerre avant son couronnement , à la Province de Teacoantepeque , dans la seule intention d'avoir des victimes pour les sacrifier à ses Idoles. Il ne régna que douze ans.

Ahuitzotl , son successeur , répandit aux pieds des Idoles le sang d'une quantité prodigieuse de victimes qu'il enleva dans différentes Provinces , étendit les bornes de son Empire jusqu'au

qu'au pays de Guatimala , & ne perdit point de vue le bonheur de ses peuples : il environna d'eau sa Capitale , en y faisant amener le bras d'une riviere assez considerable. Il fit élever un nouveau Temple à la principale Idole du pays , & fit sacrifier , pour sa consécration , soixante-quatre mille quatre-vingts hommes. Ce Roi barbare , célèbre d'ailleurs par ses conquêtes & par les embellissemens qu'il fit faire dans sa Capitale , mourut après un regne d'onze ans.

Il eut pour successeur *Montezuma II* , qui étoit sur le trône lorsque les Espagnols parurent dans le pays. Nous parlerons de lui dans la suite de cet Ouvrage.

Quanthimoc prit sa place , & vécut si peu de tems , qu'à peine son nom est échappé à l'oubli.

Guatimaxin ne fut couronné après la mort de son prédécesseur , que pour offrir aux Espagnols une victime plus illustre. C'est le dernier Empereur des Mexiquains.

Voilà la succession des Empereurs du Mexique , telle que les Espagnols

nous l'ont donnée d'après les fastes Mexiquains.

§. I.

*Maniere d'écrire ; Chronologie
des Mexiquains.*

LES Mexiquains n'ayant point de lettres , employoient les figures hiéroglyphiques pour exprimer les choses corporelles qui ont une forme , & se servoient de divers caractères pour l'expression des idées. Leur maniere d'écrire étoit de bas en haut. Ils avoient une sorte de roues peintes , qui contenoient l'espace d'un siecle. Les années étoient désignées par des marques distinctives : on y dessinoit , avec des figures particulieres , le tems où chaque chose arrivoit. Ce siecle étoit composé de cinquante-deux années solaires , chacune de trois cens soixante-cinq jours. La roue étoit divisée en quatre parties , dont chacune contenoit treize ans , ou une indication , & répondoit , de la maniere suivante , à une des quatre parties du monde.

Cette roue étoit environnée d'un serpent , dont le corps contenoit quatre divisions. La premiere marquoit le Midi , qui s'exprimoit en langue Mexiquaine par *Uxlampan* : elle avoit pour hiéroglyphe un lapin sur un fond bleu , & s'appelloit *Tochtli*. La seconde , qui désignoit l'Orient , nommé *Tlacopa* , ou *Tlahuilmopan* , étoit marquée par une canne sur un fond rouge , & s'appelloit *Acall*. Le hiéroglyphe du Nord , nommé *Micolampa* , étoit une épée à la pointe de pierre , sur un fond jaune , & se nommoit *Tecpatl*. Celui de l'Occident , ou *Sihvatlampa* , étoit une maison sur du verd , & portoit le nom de *Cagli*.

Ces quatre divisions étoient le commencement des quatre indictions qui composoient un siecle. Il y avoit entre chaque , douze petites divisions , dans lesquelles les quatre premiers noms étoient successivement arrangés , chacun avec sa valeur numérale , jusqu'à treize , qui étoit le nombre dont une indiction étoit composée. Cette maniere de compter par treize étoit non-seulement en usage pour les années , mais encore pour les mois ; & comme

les mois des Mexiquains n'étoient que de vingt jours , ils recommençoient lorsqu'ils arrivoient à treize.

Cet usage leur venoit , sans doute , de la maniere dont ils calculoient la Lune. Ils divisoient le mouvement de cette planete en deux tems ; le premier du réveil , depuis le lever solaire jusqu'à l'opposition , qui étoit treize jours , & l'autre du sommeil qui emportoit le même nombre de jours , jusqu'à son coucher du matin. Ils avoient , peut-être , en cela l'idée de donner à chacun de leurs Dieux du premier ordre , qui étoient au nombre de treize , le gouvernement des années & des jours. Ce qu'il y a de certain , c'est que cet usage étoit si ancien parmi eux , qu'ils en ignoroient l'origine , lorsque les Espagnols arriverent dans leur pays.

Ils étoient persuadés que le soleil se renouvelloit au bout de chaque siècle. Leurs mois n'étoient que de vingt jours ; mais ils en comptoient dix-huit par année , ce qui revenoit aux douze mois Egyptiens. Ce mois ne se divisoit pas en semaines. Ils donnoient à chaque mois & à chaque

jour un nom particulier , avec la distribution de treize en treize , & ne se trompoient jamais.

Aux dix-huit mois qui étoient composés de 360 jours , les Mexiquains ajoutaient , à la fin de chaque année , cinq jours , qu'ils appelloient *Nenotemi*. Leurs années biffextriles avoient aussi leurs regles. La premiere , la seconde & la troisieme années du siecle commençoient au 10 Avril ; la quatrieme , qui étoit la biffextrile , commençoit au neuf , la huitieme au huit , la douzieme au sept , la seizieme au six , & toujours de même jusqu'à la fin du siecle , qui finissoit le 28 de Mars , jour auquel on commençoit la célébration des fêtes , qui duroient les treize jours biffextriles , jusqu'au 10 Avril.

Avant de commencer un nouveau siecle , on rompoit tous les vases , & l'on éteignoit le feu , dans la persuasion que le monde devoit finir avec le siecle : mais aussi-tôt que le soleil paroissoit , on entendoit retentir les rambours & les autres instrumens , pour remercier les Dieux d'avoir accordé au monde un autre siecle. On

achetoit de nouveaux vaisseaux , & on alloit en procession chercher du feu aux Temples.

Tous ces détails nous ont été transmis par Carreri , qui les tenoit de D. Charles de Siguenca , Professeur de Mathématiques dans l'Université de Mexico , qui s'étoit fait un devoir de recueillir toutes les traditions Indiennes , les peintures & les hiéroglyphes , qui lui avoient été presque tous communiqués par Dom Juan d'Alva , Seigneur de Catzicazgo , & de Saint Juan de Theotihuacan , descendant en droite ligne des anciens Rois de Tezcucuo. Ils lui étoient venus par succession : Ce sont les seuls écrits concernant l'Histoire , qu'on ait trouvés dans la Nouvelle - Espagne. Lorsque les Espa-

Tout que
les Conqué-
rants du Me-
xique ont fait
aux Sciences
& aux Let-
tres.

gnols y arriverent , ils sacrifierent l'intérêt des Sciences & des Lettres à leur zele pour la Religion , & détruisirent toutes les peintures qu'ils trouverent , les prenant pour des objets de superstition , parce qu'ils n'y voyoient que des figures bisarres. Le premier Evêque de Mexico , nommé *Sumarica* , se fit un point de conscience d'achever de les détruire.

§. II.

Cour Impériale.

Le faste avec lequel les Empereurs Mexiquains se faisoient servir , répondoit à celui de leur logement. Montezuma , qui avoit eu plus de soin que ses prédécesseurs de relever la majesté de l'Empire , avoit inventé de nouvelles cérémonies , & les Ecrivains Espagnols attribuent cette magnificence à son regne. En montant sur le trône , non-seulement il augmenta le nombre des Officiers de la maison , mais encore il ne voulut recevoir parmi eux que des gens d'une naissance distinguée. Il ne vouloit même avoir autour de lui que des Seigneurs du premier ordre. En vain on lui avoit représenté qu'un pareil changement pourroit lui faire perdre l'affection de ses peuples. Il répondoit que la confiance des Souverains n'est pas faite pour le vulgaire , & qu'ils ne doivent favoriser que dans l'éloignement ceux dont la misère ôte le sentiment , ou le pouvoir de reconnoître le bien qu'on leur fait.

S'il remarquoit cependant quelque trouble dans la voix, ou sur le visage de celui qui lui parloit, il l'exhortoit à se rassurer ; & , lorsque cette exhortation ne suffisoit pas , il nommoit un des Ministres pour l'écouter dans un autre lieu. Montezuma fit beaucoup valoir aux Espagnols la patience avec laquelle il écoutoit les plus ridicules demandes de son peuple.

Repas de
l'Empereur.

Ce Prince mangeoit ordinairement seul , quelquefois en public , mais toujours avec le même appareil. On lui servoit environ deux cens plats , dont les mets étoient si bien assaisonnés , qu'ils plurent aux Espagnols , au point qu'on en prit l'usage en Espagne. Sa table n'étoit qu'un couffin, ou une couple de peaux rouges. Son siége étoit un petit banc tout d'une piece ; creusé à l'endroit où il s'asseyoit , façonné & richement peint. Les nappes étoient de coton , fort délicées , plus blanches que la neige , & ne lui servoient qu'une seule fois : elles étoient destinées pour les premiers Officiers. Quatre cens Pages , tous Gentilshommes , portoient les plats , & les déposoient dans une salle , où l'Empereur

alloit les examiner. Avec une baguette qu'il tenoit à la main , il désignoit ceux qu'il vouloit qu'on lui présentât. On les faisoit ensuite réchauffer. Les autres étoient distribués entre les Nobles de sa garde. Avant qu'il se mit à table , vingt femmes , de la plus belle figure , se présentoient avec des bassins pour lui donner à laver.

Lorsqu'il étoit assis , un Officier tiroit une balustrade de bois autour de sa table , pour empêcher que ceux qui venoient le voir dîner , ne lui causassent de l'embarras. Tout le monde gardoit un profond silence. Il prenoit cependant quelquefois plaisir à faire parler ses bouffons. Ses Ecuyers le servoient à genoux , nuds pieds , & tenant les yeux baissés. Il n'entroit personne dans le lieu où il étoit , qui ne fût nuds pieds , sous peine de la vie. Six Seigneurs , qui étoient toujours obligés d'assister à ses repas , mais à une certaine distance de lui , recevoient quelques plats qu'il marquoit pour eux , & mangeoient respectueusement les mets qui étoient dessus. Pendant ses repas , il y avoit

toujours une musique de flûtes, de cornemuses, de hautbois d'os, & de petits tambours de cuivre, dont le son avoit peu d'agrément pour les Espagnols. Il y avoit aussi des nains, des bossus & d'autres gens contrefaits pour exciter à rire. Ils mangeoient quelques restes avec les bouffons.

Les plats n'étoient que de terre, quoique bien travaillés : ils ne paroissent qu'une fois devant l'Empereur. Les vases, les coupes & les soucoupes étoient d'or. Quelques-uns étoient des coquilles richement garnies.

Herrera
Chap. 7.

Les boissons étoient fort variées. Quelques-unes étoient relevées par des odeurs fort agréables. L'Empereur désignoit celles qu'il vouloit. On assure qu'il mangeoit de la chair humaine ; mais il falloit qu'elle eût été sacrifiée. Lorsqu'on avoit levé le couvert, les Dames qui lui avoient donné à laver, & qui étoient demeurées debout pendant tout le repas, sortoient avec tous les autres spectateurs. Les Officiers de la garde restoient seuls dans la salle. Si l'Empereur avoit envie de dormir, il s'appuyoit contre la muraille, restant toujours assis sur

DES AMÉRICAINS. 109

le banc qui lui avoit servi à dîner.

Lorsqu'il se réveillait, on faisoit entrer les Musiciens qui chantoient au son des instrumens diverses poésies, dont les vers avoient leur nombre & leur cadence. Le sujet de ces poésies étoit ordinairement quelque trait de l'ancienne histoire du Mexique : quelquefois il rappelloit les conquêtes du Monarque ou de ses prédécesseurs.

Les revenus de l'Empire devoient être immenses, puisqu'outre la dépense de l'Empereur, qui coûtoit des sommes considérables, on entretenoit trois grosses armées en campagne, & des garnisons considérables dans toutes les principales Villes. On augmentoit encore tous les ans le trésor de la Couronne. Revenus de l'Empire.

Les mines d'or & d'argent apportoient un profit immense : les salines & tous les droits de l'Empire n'en produisoient pas un moins considérable. Les principales richesses venoient des nouveaux tributs que Montezuma avoit portés à l'excès. Tous les paysans payoient le tiers du revenu des terres qu'ils faisoient valoir, & les ouvriers lui payoient le même

prix du revenu qu'ils tiroient de leur travail. Les pauvres même étoient taxés à des contributions fixes, qu'ils payoient en mendiant, ou en s'occupant aux travaux les plus rudes.

Il y avoit divers Tribunaux répandus dans toutes les parties de l'Empire, pour recueillir les impôts, & les envoyer à la Cour. Ces Ministres dépendoient du Tribunal de l'épargne, & rendoient un compte très-exact du revenu des Provinces : leurs moindres négligences auroient été sévèrement punies. D'après cela ils exerçoient les plus grandes violences dans la levée des deniers Impériaux, & rendoient Montezuma odieux à tous les peuples. Cet odieux Monarque n'ignoroit pas la misère dans laquelle les exactions mettoient les Mexiquains, & les plaintes qu'ils faisoient tous les jours ; mais il mettoit l'oppression entre les plus fines maximes de sa politique. Les places voisines de la Capitale lui fournissoient des matériaux & des ouvriers pour les édifices qu'il multiplioit sans cesse.

Le tribut des Nobles, outre l'obligation de garder sa personne dans

l'intérieur du Palais , & de servir dans ses armées avec un certain nombre de vassaux , consistoit à lui faire quantité de présens , qu'il recevoit comme volontaires , mais en leur faisant sentir qu'ils y étoient obligés. Ses Trésoriers , après avoir délivré tout ce qui étoit nécessaire pour la dépense de sa maison & pour l'entretien de ses troupes , portoit le reste au trésor , & le réduisoient en especes , principalement en pieces d'or , que les Mexiquains estimoient assez , sans en faire cependant beaucoup d'usage , soit qu'ils n'en connussent que la beauté , ou qu'il ne fût destiné que pour les gens véritablement riches.

§. III.

Gouvernement.

Le Gouvernement de l'Empire du Mexique étoit admirable , par le rapport que toutes ses parties avoient les unes aux autres. Il y avoit un Conseil des finances , duquel dépendoient toutes les Cours subalternes ; un Conseil suprême de justice ; un

Conseil de guerre ; un de commerce, & un d'Etat , où les grandes affaires pouvoient être portées directement , sinon les sentences des Tribunaux inférieurs pouvoient y être relevées par des appels. Chaque Ville avoit des Magistrats particuliers pour toutes les causes qui demandoient un prompt jugement. Ces Magistrats ressembloient assez aux Prévôts de l'Europe. Ils faisoient régulièrement leurs rondes armés d'un bâton qui étoit la marque de leur dignité : plusieurs sergens les suivoient. Quoique leur pouvoir ne regardât que la Police, ils avoient une Cour, dont les jugemens étoient sommaires & sans écritures. Les parties s'y présentoient avec leurs témoins, & la contestation étoit décidée sur le champ : mais il restoit la voie d'appel au Tribunal supérieur, & la suite de cette procédure étoit une augmentation de peine ou d'amende pour ceux qui étoient condamnés au dernier Tribunal.

Il n'y avoit point de Loix écrites dans l'Empire : l'usage en tenoit lieu, & ne pouvoit être altéré que par la volonté du Prince. Tous les Conseils

Étoient composés de Citoyens riches , qu'on croyoit à l'épreuve de la corruption , & qui avoient toujours eu une conduite irréprochable dans les tems de paix ou de guerre. Leurs fonctions s'étendoient à récompenser le mérite & à punir le crime. Ils étoient obligés de rechercher ceux qui avoient des talens extraordinaires , & les faisoient connoître à la Cour. Leur principale occupation étoit de punir le vol , l'homicide , l'adultère , les impiétés , & les crimes de lèse - majesté. Les vices se pardonnoient facilement , parce que la Religion les autorisoit. Le moindre défaut d'intégrité dans les Ministres étoit puni de mort : il n'y avoit point de faute légère pour ceux qui occupoient des Offices publics. Montezuma faisoit lui-même des recherches secretes sur la conduite des Juges. Il alloit jusqu'à leur faire offrir secrètement des sommes considérables ; & s'ils se laissoient séduire , ils étoient sur le champ punis.

Le Conseil d'Etat étoit composé des Electeurs de l'Empire. Ils étoient nourris & logés dans le Palais , pour

être toujours prêts à paroître devant l'Empereur , qui n'ordonnoit jamais rien sans les avoir consultés. Ces grandes dignités étoient ordinairement remplies par des Princes du Sang Impérial. Tous les autres Conseils relevoient d'eux ; & il ne se passoit rien dans l'Empire dont on ne leur rendit compte. Leur principale attention regardoit les sentences de mort , qui ne s'exécutoient que par un ordre formel de leur main.

Devoirs
qu'on im-
pôsoit aux Em-
pereurs à leur
couronne-
ment.

On a remarqué ci-dessus que les Empereurs , après leur élection , étoient obligés de faire la guerre aux voisins , & de se mettre à la tête des armées , pour faire eux-mêmes des prisonniers. Après le sacrifice des victimes , on le revêtoit du manteau Impérial ; on lui mettoit dans la main droite une épée d'or , garnie d'une pierre à fusil , qui étoit le symbole de la Justice ; dans la main gauche un arc & des fleches qui désignoient le commandement suprême. Ensuite le Cacique de Tezcucó lui mettoit la couronne sur la tête. Un des Seigneurs , que son éloquence avoit fait choisir pour cette fonction , lui adressoit un long dis-

cours , par lequel il le félicitoit de son avènement au Trône , & lui représentoit en même-tems les devoirs qui s'y trouvoient attachés. Le Chef des Sacrificateurs s'approchoit ensuite pour recevoir le serment du nouvel Empereur. C'est la première fois qu'on trouve dans l'Histoire un serment si bizarre. Outre la promesse de maintenir la Religion de ses Ancêtres, d'observer les loix de l'Empire , & de rendre la justice à ses sujets , on lui faisoit jurer que , pendant le cours de son règne , les pluies tomberoient à propos , les rivières ne causeroient point de ravages par leurs débordemens , les campagnes ne seroient point affligées par la stérilité , ni les hommes par les malignes influences de l'air & du soleil.

Solis prétend que l'intention des Mexiquains , en exigeant de leur Empereur un serment si singulier , n'avoit d'autre but que de lui faire comprendre que les malheurs d'un Etat , venoient presque toujours du désordre de l'administration ; qu'il devoit régner avec tant de modération & de sagesse , qu'on ne pût jamais re-

garder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence , ou comme une juste punition de ses dérèglements.

Ordre de
Chevalerie.

Les Mexiquains ne connoissoient point de bonheur au dessus de celui de plaire à leur Souverain , & d'obtenir son estime par la voie des armes. C'étoit l'unique chemin qui fût ouvert au peuple pour s'élever au rang des Nobles , & aux Nobles pour arriver aux premières dignités. Montezuma II , persuadé qu'il étoit important pour sa grandeur , d'entretenir cette idée parmi ses sujets , inventa des prix d'honneur pour ceux qui se distingueroient à la guerre. Il institua , pour cet effet , une espece de Chevalerie ou d'Ordre Militaire , dont les Chevaliers étoient distingués par un habillement particulier & par d'autres marques. On connoît trois de ces Ordres , sous le titre de Chevaliers de l'Aigle , du Tigre & du Lion. Les Chevaliers portoient la figure de l'animal de leur Ordre , pendue au cou , & peinte sur leurs habits. Il en établit un autre pour les Princes & les Nobles ; & , pour lui donner plus de considération , il s'y enrôla lui-même ,

Les Chevaliers de ce dernier Ordre avoient une partie de leurs cheveux attachés avec un ruban rouge. Ils avoient , en outre , des cordons de même couleur , qui sortoient d'entre les plumes dont leur tête étoit ornée , & qui pendoient sur leurs épaules. Le nombre en étoit plus ou moins considérable , suivant le mérite de celui qui les portoit. On augmentoit ce nombre avec beaucoup d'appareil , suivant que le Chevalier se distinguoit par de nouveaux exploits. Cette politique ne laissoit jamais refroidir le courage , en excitant continuellement l'émulation.

Les Chevaliers de cet Ordre , qu'on appelloit le *Grand Ordre* , avoient la presséance dans toutes les assemblées de guerre & de paix , & jouissoient du privilege de se faire porter un siege à leur suite , pour s'asseoir lorsqu'ils le desiroient. Les Chevaliers de tous les Ordres pouvoient porter de l'or & de l'argent , se vêtir de riches étoffes de coton , se servir de vases peints & dorés , & porter des souliers , ce qui n'étoit pas permis aux simples particuliers. Chaque Ordre de Che-

valiers avoit son logement au Palais ;
distingué par sa marque.

ARTICLE IV.

Religion , Divinités , Temples , Prêtres & Fêtes des Mexiquains.

IL est difficile de donner une idée juste de la Religion des Mexiquains. Tous les Voyageurs varient sur cet objet. Il est cependant certain qu'ils reconnoissoient un Dieu suprême , auquel ils attribuoient la création du Ciel & de la Terre ; mais ils imaginoient que ce premier Etre étoit oisif dans le Ciel , & qu'il abandonnoit le soin des humains à des Dieux subalternes. Lorsqu'ils avoient quelque besoin , leur imagination créoit un Dieu qui pouvoit les satisfaire , & ils l'invoquoient sur le champ : leurs besoins se multipliant à l'infini , leurs Divinités se multiplièrent de même. Les premières relations font monter les Dieux du Mexique jusqu'à deux mille. Les Grecs & les Romains divinisoient les pas-

Solis , liv.
3. Chap. 7.
Herrera ,
Chap 5.

lions & les vertus , & ces premières divisions avoient des subdivisions à l'infini. Les Mexiquains adoroient en outre le Soleil , la Lune , l'Etoile du matin , la Mer & la Terre.

Ils croyoient l'immortalité des ames , & pensoient qu'elles étoient destinées à des peines ou à des récompenses. Toute leur Religion étoit fondée sur ce principe : mais ils expliquoient mal en quoi consistoit le mal ou le bien qui devoit décider de leur sort. Ils distinguoient plusieurs lieux par où l'ame devoit passer en sortant du corps. Ils en plaçoient un près du Soleil , qu'ils nommoient *la Maison du Soleil même* , & qui étoit destinée pour les gens de bien , pour ceux qui étoient morts au combat , ou qui avoient été sacrifiés par leurs ennemis. L'ame des méchans étoit reléguée dans des lieux souterrains. Les enfans & ceux qui mouroient dans le ventre de leur mere , alloient dans un lieu particulier. Ceux qui mouroient de vieillesse ou de maladie , alloient dans un autre. Ceux qui mouroient subitement , qui s'étoient noyés , ceux qui étoient punis de mort pour quelque crime , alloient

encore dans un autre lieu , qui , par son horreur , répondoit à leur genre de mort , ou à la vie qu'ils avoient menée.

Les Mexiquains avoient des Idoles particulieres pour représenter chaque espece de Divinité. Leur principale , qu'ils traitoient de Tout-puissant Seigneur du Monde , étoit adorée sous le nom de *Virzilipuztli*. C'étoit une statue de bois , qui avoit la forme humaine. Elle étoit assise sur une boule couleur d'azur , posée sur un brancard , des quatre coins duquel sortoit un serpent de bois. Elle avoit le front peint en bleu , & une bande de la même couleur par-dessus le nez : elle s'étendoit d'une oreille à l'autre. Sa tête étoit couverte d'une couronne de plumes , dont la pointe étoit dorée. Elle portoit dans sa main une rondache blanche , avec cinq figures de pomme de pin , disposées en croix ; au haut du front une sorte de cimier d'or , accompagné de quatre fleches que les Mexiquains croyoient avoir été envoyées du Ciel. Dans la main droite elle rethoit un serpent azuré. Cette Divinité présidoit particulièrement à

la guerre. Celle qui tenoit le second rang se nommoit *Tescatilputza*. C'étoit le Dieu de la pénitence ; c'est à-dire que les Mexiquains s'adressoient à lui pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cette Idole étoit de pierre noire , aussi luisante qu'un marbre poli , & toute couverte de rubans. Elle avoit à la levre inférieure des anneaux d'or & d'argent , avec un petit tuyau de crystal , d'où sortoit une plume , tantôt verte , tantôt bleue , suivant le caprice du Prêtre qui en avoit soin. La tresse de ses cheveux qui lui servoit de bande , étoit d'or bruni. Du bout de cette tresse pendoit une oreille d'or , un peu ternie par une espèce de fumée qui représentoit les prières des pécheurs. Entre cette oreille & l'autre , on voyoit sortir des aigrettes , & la statue avoit au cou un lingot d'or , qui descendoit sur son sein & le couvroit. Ses bras étoient ornés de chaînes d'or. Une pierre verte , fort précieuse , lui tenoit lieu de nombril. Elle portoit dans la main gauche un chasse-mouche de plumes vertes , bleues & jaunes qui sortoient d'une plaque si bien brunie , qu'elle faisoit

l'effet d'un miroir , pour marquer que , d'un seul coup d'œil , l'Idole voyoit tout ce qui se faisoit dans l'Univers. Elle tenoit dans la main droite quatre dards , qui marquoient les châtimens dont les pécheurs étoient menacés. C'étoit le Dieu le plus redouté des Mexiquains , parce qu'ils appréhendoient qu'il ne révélât leurs crimes ; & sa fête , qu'on célébroit de quatre ans en quatre-ans , étoit une espece de jubilé , qui apportoit un pardon général. Tescatilputza étoit aussi regardé comme le Dieu de la stérilité & du denil. Dans les Temples où il étoit honoré à ce titre , il étoit assis dans un fauteuil entouré d'un rideau rouge , sur lequel étoient peints des cadavres & des os de morts. On le représentoit aussi tenant de la main gauche un bouclier avec cinq pommes de pin , & de la droite un dard prêt à frapper. Quatre autres dards sortoient du bouclier. Sous toutes ces formes il avoit l'air menaçant , le corps noir & la tête couronnée de plumes de caille.

Les Cholulans , peuple voisin de Mexico , adoroient une Idole dont la

réputation attiroit des pèlerins de toutes les Provinces de l'Empire. C'étoit la Divinité des marchands : on la nommoit *Quatzalcoatl*. Elle étoit dans un Temple fort élevé, sur un tas d'or & d'argent, de plumes rares & de marchandises d'un grand prix. Elle avoit la taille d'un homme, mais sa tête étoit celle d'un oiseau avec le bec rouge, une crête, plusieurs rangées de dents. Sa main étoit armée d'une faux. Ses jambes étoient ornées de diverses sortes de bijoux, pour exprimer les faveurs qu'elle avoit le pouvoir d'accorder. Son nom signifioit *Serpent de plumes riches*.

Les Mexiquains avoient aussi des Déeses, dont la principale se nommoit *Taxi*, c'est-à-dire, l'aïeule commune. *Matlacuca* étoit la Déesse de l'eau, &c.

Les Temples du Mexique étoient d'une singularité, dont l'idolâtrie n'a jamais eu rien d'approchant. Il y en avoit dans presque tous les quartiers de Mexico. Ils étoient tous bâtis de la même manière : il n'y avoit de différence que pour la grandeur. On pourra juger de leur forme par la des-

Temples.

cription que nous allons donner de celui qui étoit consacré à la principale Idole , & qu'ils appelloient *Teutcalli* , qui signifie *Maison de Dieu*. C'étoit un quarré : les angles étoient éloignés les uns des autres de la portée d'une balle de mousquet. L'enceinte étoit de pierre , & pouvoit avoir six pieds de hauteur. Quatre grandes portes servoient d'entrée , trois répondoient aux trois chaussées du lac , & la quatrième à la plus large rue de la Ville. Au milieu de ce quarré , qui étoit sans toit , s'élevoit une plateforme , sur laquelle étoit un bâtiment de pierre , quarré comme l'enceinte , & avoit la longueur de quinze toises d'angle en angle , avec plusieurs faillies qui soutenoient autant de pyramides de la forme qu'on donne à celles d'Egypte. L'édifice diminueoit en largeur , comme les pyramides , à mesure qu'il s'élevoit : mais , au lieu de se terminer en pointe , le sommet étoit plat & uni , & formoit un espace quarré large de sept ou huit toises. La face qui étoit tournée du côté de l'Occident étoit sans faillie : mais elle avoit des degrés pour monter à découvert

jusqu'au sommet. Ces degrés étoient d'environ huit pouces , & l'on en comptoit cent treize ou cent quatorze : quelques-uns disent qu'il y en avoit cent trente. Ils étoient de pierre & construits avec beaucoup d'art. C'étoit un très-beau spectacle que d'y voir monter & descendre les Prêtres en habits sacerdotaux. L'espace qui formoit le sommet du Temple , contenoit deux autels qui n'étoient élevés que de cinq palmes. Chacun étoit adossé contre un mur de pierre qui se recourboit en ceintre , & formoit une chapelle. Sur chaque chapelle on avoit construit trois planchers de charpente , revêtus & lambrissés avec tant d'art , qu'on auroit pu les prendre pour un ouvrage de maçonnerie. Ce surcroît d'édifice donnoit à la pyramide l'apparence d'une très-haute tour. Lorsqu'on étoit dessus , on découvroit la Ville , le lac , les Villes & les bourgades voisines , ce qui composoit une des plus belles perspectives du monde. Montezuma y conduisit Cortez & ses Officiers après leur arrivée : certe vue les frappa d'admiration. Cortez demanda aux Officiers

s'ils ne se croyoient pas dédommagés de tous leurs travaux par un si beau spectacle ? Cette idée lui échauffant l'imagination, il se promit du même lieu la conquête de tout l'Empire.

Les Prêtres se tenoient au haut du Temple pendant les prières & les sacrifices : tous les assistans restoient au bas des degrés, les hommes d'un côté & les femmes de l'autre. Tous avoient le visage tourné du côté du Levant. Sur les pyramides des faillies, il y avoit plus de quarante tours de différentes grandeurs. A chacune des portes du Temple, on trouvoit une vaste salle & des chambres hautes & basses qui servoient de magasins d'armes. Les Temples étoient des lieux de prières & des forteresses, où l'on portoit pendant la guerre toutes sortes de munitions pour la défense de la Ville. Quantité d'édifices aboutissoient au mur d'enclos, & servoient de logement aux Ministres des Idoles, On y voyoit de grandes cours, des jardins, des étangs & toutes les commodités nécessaires à plus de cinq mille personnes qu'on y entretenoit pour le service de la Religion. Ils

jouissoient du revenu de plusieurs villages qui les mettoit dans l'abondance.

On faisoit dans le grand Temple, certains jours de l'année, une Idole dont la maniere pouvoit se manger, & que les Prêtres découpoient pour en donner des morceaux à ceux qui venoient les recevoir. C'étoit une espece de communion à laquelle on se préparoit par des prieres & des purifications en usage. L'Empereur assistoit même à cette cérémonie avec une partie de sa Cour.

Outre le grand Temple, on en comptoit environ huit dans Mexico, lesquels étoient bâtis sur le même modele.

Au barbare usage de sacrifier des victimes humaines, les Mexiquains joignoient celui d'en manger la chair, en réservoient les têtes & les portoient dans un lieu destiné pour cet affreux dépôt. Ce lieu étoit devant la principale porte du grand Temple, à la distance d'un jet de pierre. C'étoit une espece de théâtre de forme longue, bâti de pierres à chaux & à ciment. Les degrés par lesquels on y

Cimetiere des
sacrifices.

montoit , étoient aussi de pierres , mais entre-mêlées de têtes d'hommes , dont les dents se présentoient en dehors. Aux côtés du théâtre il y avoit des trous qui n'étoient fabriqués que de têtes & de chaux. Les murailles étoient couvertes de cordons de têtes. De quelque côté qu'on jettât les yeux , on n'y voyoit que des images de la mort. Le théâtre même étoit couvert de têtes enfilées par les tempes. Le nombre en étoit enfin si considérable , que les Espagnols en comptèrent plus de cent trente mille , sans y comprendre celles dont les tours étoient composées. On entretenoit plusieurs personnes qui n'avoient point d'autre fonction que de replacer les têtes qui tomboient , d'en remettre de nouvelles , & de conserver l'ordre établi dans cet abominable lieu. On prétend que les Mexiquains ne conservoient ainsi ces têtes que pour se familiariser avec la mort.

Nous avons parlé assez souvent des sacrifices humains , pour donner au Lecteur une idée de ces horribles fêtes. Le Monde entier ne fournit pas d'exemple aussi révoltant pour l'hu-

manité. Les Mexiquains épargnoient , autant qu'ils pouvoient , le sang de leurs ennemis pendant la guerre : mais c'étoit pour immoler les prisonniers à leurs Idoles. Montezuma dit à Cortez que , malgré le pouvoir qu'il avoit de conquérir la Province de Tlascala , il se refusoit cette gloire pour avoir des ennemis à combattre & des victimes à immoler aux Dieux.

Lorsque le jour du sacrifice étoit arrivé , on faisoit une longue file de victimes , environnée d'une multitude de gardes. Un Prêtre descendoit du Temple vêtu d'une robe blanche , ayant au bas de gros flocons de fil & portant dans ses bras une Idole , composée de farine de maïs & de miel. Les yeux étoient d'émeraude & les dents de grains de maïs. Le Prêtre montrait cette Idole aux captifs , en leur disant : voilà votre Dieu. Il se mettoit ensuite à leur tête , & les conduisoit par une marche solennelle au lieu de l'exécution , où les Ministres des sacrifices les attendoient. Il y avoit dans le grand Temple six Ministres des sacrifices : quatre tenoient les pieds & les mains de la victime ;

Sacrifices
humains.

le cinquieme étoit pour la gorge , & le fixieme pour ouvrir le corps. Ces dignités étoient héréditaires , & passaient au fils aîné de ceux qui les possédoient. Celui de la gorge , qui égorgeoit les victimes , tenoit le premier rang. Sa robe étoit une espece de tunique rouge , bordée de flocons. Il avoit sur la tête une couronne de plumes vertes & jaunes , des anneaux d'or aux oreilles , enrichis de pierres vertes , & sur la levre inférieure un petit tuyau de pierre de couleur bleue céleste. Son visage étoit peint d'un noir fort épais. Les cinq autres avoient la tête couverte d'une chevelure artificielle fort crépue & renversée par des bandes de cuir qui leur ceignoient le front. Ces bandes soutenoient de petits boucliers de papier peints de différentes couleurs & qui ne passoient pas les yeux. Leurs robes étoient des tuniques blanches entre-mêlées de noir. Le Chef avoit la main droite armée d'un couteau de caillou fort large & fort aigu. Un autre Prêtre avoit un collier de bois , de la forme d'un serpent replié en cercle.

Aussi-tôt que les victimes étoient

arrivées au lieu du sacrifice , on les faisoit monter l'une après l'autre sur un amphithéâtre , étant nues & ayant les mains libres. On étendoit successivement chaque victime sur une pierre. Le Prêtre de la gorge lui mettoit le collier , & les quatre autres la tenoient par les pieds & les mains. Alors le Sacrificateur appuyoit son bras gauche sur son estomac , & lui enfonçoit le couteau dans le sein avec la main droite : il lui arrachoit le cœur qu'il présentoit au soleil , pour lui offrir la premiere vapeur qui s'en exhaloit : il en frottoit ensuite la face de l'Idole qu'il avoit apportée. Les autres Prêtres pouissoient le cadavre à coups de pied hors de l'amphithéâtre. Tous les captifs destinés au sacrifice , recevoient le même traitement. La cérémonie étant achevée , ceux qui avoient pris les captifs à la guerre , enlevoient leurs cadavres & les distribuoient à leurs amis qui les mangeoient solennellement. Dans toutes les Provinces de l'Empire , ce barbare usage étoit suivi avec la même ardeur. On voyoit des fêtes où l'on égorgeoit jusqu'à cinq mille hommes soigneusement rassés.

blés pour ce jour solennel. Si l'on ref-
toit trop long-temps en paix , le Sacri-
ficateur portoit des plaintes à l'Empe-
reur de la part des Dieux , & lui repré-
sentoit qu'ils mouroient de faim. Alors
on donnoit avis à tous les Caciques
que les Dieux demandoient à manger.
Aussi-tôt toute la Nation prenoit les
armes , & , sur le premier prétexte ,
faisoit des incursions sur les terres des
voisins. Herrera assure que les Mexi-
quains étoient las de cette barbarie , &
que l'horreur que cette Religion leur ins-
piroit , les disposa en faveur du Chris-
tianisme , qui abhorre toute effusion de
sang.

Autres sacri-
fices.

Les Historiens disent que les Mexi-
quains faisoient encore d'autres sacri-
fices qui étoient pour le moins aussi
barbares. A certaines fêtes on pre-
noit plusieurs captifs , on les livroit
aux Prêtres qui les écorchoient & re-
vêtoient de leur peau autant de Mi-
nistres subalternes qu'ils avoient écor-
ché d'hommes. Ces Ministres subal-
ternes se répandoient dans tous les
quartiers de la Ville en chantant &
en dansant , & s'arrêtoient à la porte
des maisons où l'on étoit obligé de

leur faire des libéralités , sinon l'on recevoit au visage un coup d'un des coins de la peau qui faisoit une tache de sang. Cette cérémonie ne finissoit que lorsque les peaux commençoient à se corrompre.

Dans d'autres fêtes il y avoit un défi entre le Sacrificateur & la victime. Le captif étoit attaché par un pied à une grande roue de pierre : on l'armoit d'une épée & d'une rondache. Celui qui étoit désigné pour le sacrifier se présentoit avec les mêmes armes , & le combat s'engageoit en présence du peuple. Si le captif étoit vainqueur , non-seulement il échappoit au sacrifice , mais encore il recevoit les honneurs que les Loix accordoient aux plus fameux Guerriers , & le vaincu servoit de victime.

On nourrissoit aussi chez les Mexiquains , comme chez les Mosquites , dont nous avons parlé plus haut , un esclave pendant une année entière , & on lui rendoit les plus grands honneurs ; on avoit même de la vénération pour lui , parce qu'il représentoit la principale Idole , & on le sacrifioit au bout de l'année.

Fêtes Reli-
gieuses.

L'ordre des fêtes religieuses n'étoit pas moins bisarre. La principale , qui se célébroit en l'honneur de la principale Divinité du pays , arrivoit tous les ans au mois de Mai. Quelques jours auparavant qu'on la célébrât , deux jeunes filles consacrées au service du Temple , paroissoient avec du miel , de la farine de maïs : on en faisoit une grande Idole , & tous les Seigneurs assistoient à la composition. On paroit cette Idole d'habits & d'ornemens magnifiques : on la plaçoit dans un fauteuil bleu posé sur un brancard. Le jour de la fête , dès le lever du soleil , toutes les jeunes filles se rendoient au Temple , vêtues de robes blanches & couronnées de maïs rôti , avec des bracelets de grains de maïs rôti , enfilés ; le reste des bras étoit couvert jusqu'au poignet de plumes rouges : leurs joues étoient peintes avec du vermillon. On les nommoit pendant la fête , *Sœurs du Dieu dont elles animoient le culte* : elles porteroient l'Idole sur le brancard , jusqu'à la porte du Temple. Deux jeunes garçons la recevoient de leurs mains , & la porteroient au pied des grands degrés ,

où le peuple venoit se prosterner devant elle, se mettant sur la tête un peu de poussiere que chacun devoit prendre sous ses pieds. On marchoit alors en procession vers la montagne de Chapultepeque. On y faisoit un sacrifice qui emportoit peu de tems : on alloit ensuite dans un autre lieu, delà dans un troisieme, & l'on revenoit ensuite à Mexico sans s'arrêter. Cette procession, qui étoit de quatre lieues, devoit se faire en quatre heures. Les jeunes garçons portoient le brancard au pied des grands degrés où ils l'avoient pris, l'élevoient au sommet du Temple avec des poulies, au bruit de toutes sortes d'instrumens. Les adorations du peuple redoubloient pendant cette cérémonie. On posoit ensuite l'Idole dans une riche cassette au milieu des parfums & des fleurs. Dans l'intervalle, de jeunes filles apportoient des especes d'os, faits de la même pâte dont la statue étoit composée. Les Sacrificateurs se plaçoient à leurs côtés, parés de guirlandes & de bracerlets de fleurs, faisant porter à leur suite la figure de leurs Dieux & de leurs Déeses. Ils se ran-

geoient ensuite autour des morceaux de pâte qu'ils bénissoient par des chants & des invocations. Cette cérémonie étoit suivie par des sacrifices , & le nombre des victimes étoit toujours plus grand pour cette fête que pour toutes les autres. Pendant les sacrifices , on faisoit des danses dans la cour du Temple. Les jeunes filles chantoient au son du tambour , & tous les Seigneurs répondoient à leur chant en maniere de chœur. Le peuple , qui étoit à quelque distance , mêloit ses acclamations au chant. Après les sacrifices , les Prêtres coupoient les morceaux de pâte & les distribuoient au peuple , sans distinction d'âge ni de sexe. Chacun les mangeoit avec beaucoup de dévotion , & se persuadoit avoir mangé la chair de son Dieu : on en portoit même aux malades. C'étoit un péché du premier ordre de prendre quelqu'autre nourriture avant midi. Tout le monde étoit averri de s'en garder dans les maisons , & l'on cachoit jusqu'à l'eau , pour en priver les enfans. La solennité finissoit par un sermon que le grand Prêtre adressoit au peuple , pour lui recomman-

der l'observation des loix & des cérémonies.

Tous les quatre ans les Mexiquains célébroient une fête qu'Acosta nomme *Jubilé*. Elle commençoit le 10 de Mai & duroit neuf jours. Un Prêtre sortoit du Temple en jouant de la flûte, & se tournoit vers les quatre parties du monde; il s'inclinoit ensuite vers l'Idole, prenoit de la terre & la mangeoit. Le peuple l'imitoit, demandoit pardon de ses péchés & prioit qu'ils ne fussent pas découverts. Les soldats demandoient la victoire & des forces pour enlever un grand nombre de prisonniers qu'ils pussent offrir aux Dieux. Ces prieres se faisoient pendant huit jours avec des gémissemens & des larmes. Le neuvieme étoit celui de la fête : on s'assembloit dans la cour du Temple, & le principal objet de la dévotion publique, étoit de demander de l'eau. Quatre Prêtres portoient l'Idole autour du Temple sur un brancard, les autres lui offroient de l'encens, tandis que le peuple se frappoit les épaules avec un fouet de cordes. Après cette cérémonie, on parsemoit le Tem- ^{Fête du Jubilé.}

ple de fleurs , & on laissoit l'Idole découverte jusqu'au soir. On lui offroit des pierreries , de la soie , des fruits & des cailles. Les hommes se retiroient vers l'heure de dîner : mais les femmes & les Ministres du Temple y restoient pendant tout le jour. Lorsque les hommes étoient de retour , on faisoit paroître le captif qui avoit servi d'Idole pendant toute l'année , on le sacrifioit au milieu des chants & des danses. On plaçoit quelques mets devant l'Idole. Toute l'assemblée se tenoit à quelque distance , & tous les jeunes gens couroient pour s'en saisir : il y avoit des prix destinés pour les quatre premiers : ils obtenoient plusieurs marques de distinction jusqu'au renouvellement de la même fête. A la fin du jour & des cérémonies , les filles & les garçons qui avoient servi le Temple se retiroient dans leur famille. Ils pouvoient alors se marier , mais ceux qui prenoient leur place , les poursuivoient avec de grands cris , en leur reprochant d'abandonner le service des Dieux.

Fête des
Marchands. Il y avoit pour les Marchands une fête annuelle qui portoit leur nom,

Quarante jours avant la célébration , ils achetoient un captif de belle taille , le paroient des habits de l'Idole , & le lavoient deux fois chaque jour dans l'étang du Temple. On le traitoit avec beaucoup d'honneur & on lui donnoit les mets les plus délicats. La nuit on le tenoit enfermé dans une cage , & pendant le jour on le conduisoit par la ville au milieu des chants & des danses. Neuf jours avant le sacrifice , deux Prêtres alloient lui annoncer son sort. Son devoir étoit de répondre qu'il l'acceptoit avec soumission. S'il paroissoit affligé , son chagrin passoit pour un mauvais augure , & les Prêtres faisoient diverses cérémonies par lesquelles on supposoit qu'ils avoient changé ses dispositions. Le sacrifice se faisoit à minuit , & son cœur étoit offert à la Lune. On portoit son corps chez le plus célèbre Marchand , qui le faisoit rôtir avec divers assaisonnemens. Les convives dansoient pendant qu'on préparoit le festin. Après qu'ils avoient dévoré cet horrible mets , ils alloient saluer l'Idole au lever du soleil , continuoient leurs réjouissances pendant le reste du jour ,

& se déguisoient sous diverses figures : les uns en oiseaux , en papillons , en grenouilles , en guêpes , &c. les autres en boiteux , en manchots & autres estropiés. Ils faisoient des récits de leurs accidens ou de leurs métamorphoses , & la fête se terminoit par des danses.

Prêtres.

Outre les six Sacrificateurs dont nous avons parlé , chaque quartier , chaque Temple avoit ses Prêtres. Leur fonction ordinaire étoit d'encenser les Idoles quatre fois le jour , au lever du soleil , à midi , au soleil couchant & à minuit. A ces heures l'on entendoit dans les Temples le bruit des trompettes , des rambours & d'autres instrumens qui formoient un bruit fort lugubre. Les Prêtres étoient encore chargés d'entretenir un feu perpétuel devant l'autel : ils se meurtrissoient la chair & se tiroient du sang : mais ils étoient très-bien payés pour toutes ces rigueurs qu'ils exerçoient sur eux-mêmes ; ils avoient des revenus considérables.

Leur usage étoit de s'oindre depuis les pieds jusqu'à la tête , d'une graisse claire & liquide qui leur faisoit

croître le poil dans toutes les parties du corps, & le rendoit aussi dur que le crin des chevaux. Il les incommodoit d'autant plus, qu'il ne leur étoit pas permis de le couper. Ils tressoient leurs cheveux avec des bandes de coton larges de six doigts. Comme ils n'avoient pour encens que de la résine, la vapeur rendoit leur teint presque noir. Lorsqu'ils alloient rendre hommage aux Idoles qu'ils tenoient cachées dans des caves, dans des bois, ou sur des montagnes, ils s'y dispo-
soient par une onction, & se servoient d'une composition si singulière, que nous croyons devoir la rapporter d'après d'Acosta. Ils prenoient des araignées, des scorpions, des cloportes, des salamandres, des vipères, que de jeunes garçons leur amassoient : ils les brûloient au feu du Temple, les met-
toient dans un mortier avec du tabac & du pétun, réduisoient le tout en poudre, la délayoient avec une liqueur forte, se couvroient le corps de cette dégoûtante pâte & alloient par-tout, se croyant invulnérables. Le peuple étoit persuadé que cette préparation les mettoit au dessus du

commun des hommes , & leur procuroit des entretiens avec les Dieux. Ils employoient aussi cette pâte pour fortifier les enfans & pour guérir les malades.

Monastères. Dans l'enceinte du grand Temple de Mexico , il y avoit deux Monastères , ou Maisons de retraite , l'une de jeunes filles entre douze ou treize ans , l'autre de jeunes garçons , à peu près de même âge. Ces deux établissemens , fondés pour le service du Temple , étoient l'un vis-à-vis de l'autre ; mais ils n'avoient aucune communication. Il y avoit dans chacun des supérieurs du même sexe. L'emploi des filles étoit de préparer à manger pour les Idoles , c'est-à-dire , pour les Prêtres , auxquels il n'étoit permis de rien avaler qui n'eût été présenté devant l'autel. Ces alimens étoient des especes de beignets , faits avec du maïs & du miel : on les fri-cassoit quelquefois avec des herbes & des légumes.

Les jeunes filles se faisoient couper les cheveux en entrant au service des Idoles ; elles les laissoient croître ensuite. La nuit elles se levoient pour

prier les Idoles & pour se tirer du sang, dont elles étoient obligées de se frotter les joues : mais elles se la-voient sur le champ avec de l'eau consacrée par les Prêtres. Leur habillement étoit une robe blanche. On les occupoit à faire de la toile pour le Temple. Elles étoient élevées dans une si grande retenue, que leurs moindres fautes étoient punies avec la dernière rigueur ; & celles qui manquoient à l'honneur, périssoient dans les supplices. S'il se trouvoit dans le Temple quelque chose de rongé par un rat ou par une souris, c'étoit un signe de la colère des Dieux, qui avertissoient qu'il étoit arrivé quelque désordre parmi les jeunes Religieuses. On cherchoit les coupables, & malheur à celles qui étoient soupçonnées de quelque dérèglement. On ne recevoit dans ce monastère que des filles de Mexico. Leur clôture duroit un an, au bout duquel elles sortoient pour se marier.

Les jeunes garçons avoient les cheveux coupés en couronne, & ne les laissoient croître que jusqu'à la moitié de l'oreille ; mais ils les laissoient

assez longs sur la nuque du cou pour pouvoir les mettre en tresse. Leur nombre étoit de cinquante , & leur clôture ne duroit qu'un an , comme celle des filles. Dans ce court espace ils étoient assujettis aux plus rigoureuses loix de l'obéissance , de la chasteté & de la pauvreté. Leur devoir étoit de servir les Prêtres dans tout ce qui concernoit le culte des Idoles. Ils balayoient les lieux saints , entretenoient le feu qui étoit devant la grande Idole. La modestie leur étoit tellement recommandée , que c'étoit un crime pour eux de lever les yeux devant une femme. On les employoit à demander l'aumône dans les maisons de la ville. Ils marchaient quatre ou six ensemble d'un air mortifié. Si on ne leur donnoit rien , ils avoient droit de prendre ce qui leur étoit nécessaire pour se nourrir , parce qu'ayant fait vœu de pauvreté , on supposoit toujours leurs besoins pressans. Ils étoient chargés de se lever la nuit pour faire retentir les trompettes & les autres instrumens ; ils veilloient successivement autour de l'Idole , ils assistoient à l'encensement des Prêtres,

après

après lequel ils se retiroient dans un lieu destiné pour s'y tirer du sang avec des pointes aiguës , & s'en frotter les tempes. Leur habit étoit un cilice blanc , mais fort rude.

Les Prêtres & les jeunes Religieux s'assembloient à certaines fêtes dans un lieu environné de sieges tout couverts de cailloux pointus , & d'autres pointes qui leur faisoit répandre beaucoup de sang , avec lequel ils se frottoient tout le corps. Quoique les Prêtres ne fissent pas vœu de chasteté , ils renonçoient ordinairement aux femmes. Quelques-uns se formoient même des obstacles insurmontables à tout commerce avec elles.

La manière d'enterrer les morts Funérailles n'étoit pas uniforme ; elle dépendoit de la volonté du mourant. Les uns vouloient être enterrés dans la cour de leur maison , les autres vouloient qu'on les portât sur des montagnes. Il s'en trouvoit qui ordonnoient que leurs corps fussent brûlés , & qu'on enterrât leurs cendres dans les Temples avec leurs habits & ce qu'ils avoient de plus précieux. Aussi-tôt qu'un Mexicain étoit mort , on avertissoit les

Prêtres du quartier. Ils se rendoient à la maison du mort, l'asseyoient à terre, & lui mettoient ses meilleurs habits. Alors les parens & les amis du mort venoient le saluer & lui faire des présens. Si c'étoit un Cacique ou quelqu'autre Seigneur, on lui présentoit des esclaves qui étoient sacrifiés sur le champ pour l'accompagner dans l'autre monde. Comme chaque Seigneur avoit une espece de Chapelain pour le diriger dans les cérémonies religieuses, on immoloit aussi ce Prêtre domestique & les principaux Officiers qui avoient servi le mort. Les uns pour aller préparer un nouveau domicile à leur maître, les autres pour lui servir de cortège. C'étoit dans la même vue que toutes les richesses du mort étoient enterrées avec lui. Si c'étoit un Capitaine, on faisoit des amas d'armes autour de lui. Les obseques duroient dix jours, & se célébroient par un mélange de pleurs & de chants. Les Prêtres chantoient une sorte d'office des morts, tantôt alternativement, tantôt en chœur, levoient plusieurs fois le corps avec beaucoup de cérémonies, & faisoient

de longs encensemens. Ils jouoient des airs lugubres sur le tambour & sur la flûte. Celui qui tenoit le premier rang étoit revêtu des habits de l'Idole favorite du mort. Lorsqu'on brûloit le corps , un Prêtre recueilloit soigneusement ses cendres , se couvrait d'un habit capable d'inspirer de l'horreur , les remuoit long-tems avec le bout d'un bâton , & en faisant des contorsions terribles.

Lorsque l'Empereur étoit attaqué d'une maladie qui paroissoit mortelle , on couvrait la face des principales Idoles , & on les laissoit dans cet état jusqu'à sa guérison ou à sa mort. S'il mourait , on en faisoit aussi-tôt porter la nouvelle dans toutes les Provinces de l'Empire , pour rendre le deuil général , & pour convoquer tous les Seigneurs à la cérémonie des funérailles. Ceux qui n'étoient éloignés que de quatre journées du lieu de sa mort , s'y rendoient en diligence. On lavoit le corps , on le parfumoit en leur présence , pour le garantir de toute corruption ; on le plaçoit sur une natte , où on le veilloit pendant quatre nuits , avec des pleurs & des

Obseques
de l'Empereur.

gémissemens. On coupoit une poignée de ses cheveux , que l'on gardoit soigneusement : on mettoit dans sa bouche une grosse émeraude , on couvroit ses genoux de plusieurs couvertures fort riches. On attachoit pardessus la devise de l'Idole , qui étoit l'objet de son culte. On couvroit son visage d'un masque enrichi de perles & de pierres précieuses. On immoloit ensuite les victimes. La première étoit l'Officier qui avoit été chargé d'entretenir les lampes & les parfums du Palais , afin que le Monarque ne passât pas dans l'autre monde , étant dans les ténèbres , & que son odorat ne fût pas blessé dans la route. On portoit ensuite le corps au grand Temple : tous ceux qui composoient le cortège , étoient obligés de donner des marques extérieures d'affliction. Les Seigneurs & les Chevaliers étoient armés ; tous les Officiers du Palais portoient des masses , des enseignes & des panaches. En arrivant dans la cour du Temple , on trouvoit un grand bûcher auquel les Prêtres mettoient le feu ; & , pendant qu'il s'allumoit , le grand Sacrificateur prononçoit , d'une

voix plaintive, des prieres & des invocations. Lorsque le bûcher étoit allumé , l'on y jettoit le corps avec tous les ornemens dont il étoit couvert : chacun y jettoit ses armes & tout ce qu'on avoit apporté dans le convoi. On y jettoit un chien , qui , par ses aboyemens , devoit annoncer dans l'autre Monde l'arrivée de l'Empereur. On commençoit alors le grand sacrifice : le nombre des victimes étoit toujours de deux cens , parmi lesquelles étoient des Officiers du Palais & plusieurs femmes. On leur ouvroit la poitrine pour en arracher le cœur , qu'on jettoit aussi-tôt dans le feu. Les corps étoient déposés dans le cimetiere , & il n'étoit pas permis d'en manger la chair. On faisoit garder le bûcher pendant toute la nuit , & le lendemain on se rassembloit autour. On ramassoit les cendres & les os , on les mettoit dans un vase que les Prêtres portoient à la montagne de Chapultepeque : ils les dépoient avec la poignée de cheveux que l'on avoit coupée au cadavre , dans une petite voûte , dont l'intérieur étoit revêtu de peintures plus bizarres les unes que les autres. On

en bouchoit soigneusement l'entrée ; & l'on plaçoit par dessus une statue de bois , qui représentoit assez la figure du mort. Les solennités duroient quatre jours , pendant lesquels les femmes , les filles du mort , & ses plus fideles sujets , alloient faire des offrandes à la statue qui représentoit l'Empereur. Le cinquieme jour , les Prêtres sacrifioient encore quinze esclaves. — Le vingtieme ils en sacrifioient cinq ; le soixantieme , trois , & le quatre-vingtieme , neuf , pour terminer la cérémonie.

Funérailles
du Cacique
de Mechoa-
pan.

Les funérailles du Cacique de Mechoacan étoient encore plus singulieres. Ce Prince étoit , à peu de chose près , aussi puissant que l'Empereur du Mexique. Lorsqu'il sentoit sa fin approcher , son premier soin étoit de désigner celui de ses enfans qui devoit lui succéder. Ce successeur assembloit tous les Grands de la Province , & tous ceux qui avoient exercé quelque emploi important sous son pere. Ils commençoient par lui faire des présens , qui étoient comme une reconnaissance de ses droits. L'appartement du mourant étoit fermé & gardé

avec soin : il n'étoit plus permis à ses sujets de le voir. Aussi-tôt qu'il étoit mort, tous les Seigneurs s'assembloient pour pousser des cris & des gémissemens, & donner toutes les marques extérieures de douleur. On leur ouvroit ensuite la porte de l'appartement où étoit le cadavre. Chacun s'approchoit de lui, le touchoit, & lui jettoit quelques gouttes d'une eau parfumée. On lui mettoit une chaussure de peau de chevreuil, qui étoit celle que portoient ordinairement les Caciques. On lui attachoit aux genoux des sonnettes d'or ; on lui mettoit des anneaux aux doigts, des bracelets d'or aux poignets, une chaîne de pierres précieuses au cou, & des pendans aux oreilles. On couvroit même ses levres de pierreries. Sur ses épaules, on mettoit plusieurs tresses des plus belles plumes. Lorsque cet arrangement étoit fait, on le plaçoit assis sur une espece de litier découverte, avec un arc & des fleches d'un côté, & de l'autre une grande figure artificielle, qui représentoit l'Idole à laquelle il avoit été le plus attaché, & qu'on supposoit empressée alors à récompenser sa piété.

Pendant ce tems son successeur désignoit ceux qui devoient aller servir son pere dans l'autre Monde. Plusieurs regardoient comme une faveur d'être choisis pour cette fonction : quelques-uns s'affligeoient de leur sort : mais on leur faisoit boire des liqueurs fortes qui les enivroient & dissipoient leur crainte. On mettoit de ce nombre sept femmes d'une haute naissance : l'une, pour garder tout ce que le Cacique emportoit de précieux ; une autre, pour lui présenter la coupe ; la troisieme, pour laver son linge, & les quatre autres, pour divers ouvrages. Outre les victimes désignées par le nouveau Cacique, on rassembloit un grand nombre d'esclaves & de personnes libres. Chaque état étoit obligé de fournir une victime. Il y en avoit qui pouissoient le zele & le courage jusqu'à s'offrir volontairement. On les lavoit avec soin, on leur teignoit le visage de jaune. On leur mettoit sur la tête une couronne de fleurs, & on les enivroit. La marche funebre commençoit par cette troupe de victimes, qui jouoit des instrumens comme si elle alloit à un divertissement.

Après les victimes , marchoient les parens du mort. La litiere étoit portée par les principaux Seigneurs du pays , & suivie de toutes les personnes notables de la Province , qui chantoient d'un ton fort lugubre , des vers analogues à la cérémonie. Ceux qui avoient occupé des emplois , marchoient ensuite. La marche étoit fermée par les domestiques du Palais , chargés d'enseignes & d'éventails de plumes. Une multitude de peuple formoit comme un cercle autour du convoi , veilloit sur les victimes , & fermoit le passage à celles qui auroient voulu prendre la fuite.

Cette procession sortoit du Palais au milieu de la nuit , & étoit éclairée par une multitude de flambeaux. On avoit eu la précaution de nettoyer les rues de la Ville. En arrivant au Temple , on faisoit quatre fois le tour du grand bûcher qui étoit préparé. On plaçoit le corps au haut , & on le brûloit avec tous ses ornemens. Pendant ce tems , on assommoit les victimes , & on les enterroit derrière le mur du Temple , sans les ouvrir comme on faisoit à Mexico. Lorsque le soleil

paroissoit , les Prêtres ramassoient la cendre & les os du Cacique. Ils y joignoient les pierreries & tout ce qu'ils pouvoient recueillir de sa parure. On portoit le tout dans le Temple , on le bénissoit avec des invocations & des cérémonies mystérieuses , après lesquelles on les mêloit avec différentes sortes de pâtes , pour en composer une grande Idole de forme humaine, qu'on paroit de plumes , de colliers , de bracelets & de sonnettes d'or. On l'armoit d'un arc, de fleches , d'un bouclier , & on la présentoit aux adorations du peuple. Les Prêtres ouvroient ensuite la terre au pied des degrés du Temple , faisoient une grande fosse , couvroient de nattes toutes les parties intérieures , y dressoient un lit sur lequel ils plaçoient la statue , le visage tourné au Levant. On suspendoit autour d'elle plusieurs petits boucliers d'or & d'argent , des arcs , des fleches & des panaches. On mettoit près du lit quantité de bassins , de plats & de vases. Le reste de l'espace étoit rempli de coffres , dans lesquels il y avoit des robes , des bijoux & des alimens. On couvroit la fosse d'un grand couver-

de terre , sur lequel on plaçoit diverses figures qui sembloient veiller à la conservation d'un si respectable monument. Les Espagnols , après la conquête , eurent beaucoup de peine à abolir cet usage ; mais il céda aux Instructions du Christianisme avec les autres superstitions de l'Idolâtrie.

ARTICLE V.

*Figure , Habillement, Caractere,
Usages , Mœurs , Arts &
Langues des Mexiquains.*

LEs premieres relations du Mexique disent que les hommes de ce pays étoient d'une taille médiocre , avoient assez d'embonpoint. Leur peau & leur teint étoient rougeâtres. Ils avoient les yeux grands , le front large , les narines fort ouvertes , les cheveux épais , plats & diversement coupés : ils n'avoient point de barbe , parce qu'ils l'arrachoient.

*Figure de
hommes.*

Ils se peignoient le corps , se couvroient la tête , les bras & les jambes.

de plumes d'oiseaux , d'écailles de poissons , ou de poil de tigres & d'autres animaux. Ils se perçoient les oreilles , le nez & le menton même , y plaçoient des pierreries ; de l'or ou des ossemens.

Figure des
femmes.

La taille & la couleur des femmes étoient peu différentes de celles des hommes. Elles entretenoient leurs cheveux dans toute leur longueur , & avoient très-grand soin de les noircir avec une sorte de poudre & d'onguent propres à cet effet. Les femmes les lioient autour de la tête , & s'en faisoient un nœud sur le front. Les filles les portoient flottans sur le sein & sur les épaules. A peine étoient-elles devenues meres , que leurs mamelles croissoient jusqu'à pouvoir nourrir leurs enfans , en les portant sur le dos. Elles mettoient leur principale beauté dans la petitesse du front ; & par des onctions continuelles , elles faisoient croître leurs cheveux jusques sur les tempes. Elles se baignoient souvent , & se mettoient quelquefois dans un bain froid en sortant d'un bain chaud , se fardoient ensuite avec un lait de grains & de semences , qui servoit moins à

les embellit, qu'à les garantir de la piquure des mouches & des autres insectes dont le pays est rempli.

Le peuple avoit le corps & les pieds nus, à l'exception des soldats qui, pour se donner un air terrible, se couvroient de la peau de quelque animal, & ajustoient la tête sur la leur. Ils portoient en outre un cordon de cœurs, de nez & d'oreilles d'hommes en bandouliere; le tout étoit terminé par une tête d'homme. Cette parure leur donnoit un air de férocité qui intimidoit souvent les ennemis.

Les Seigneurs, l'Empereur même ne se couvroient que d'une sorte de manteau composé d'une piece de coton quarrée & nouée sur l'épaule droite. Leur chaussure étoit des sandales. Ils ne porroient sur leur tête que des plumes attachées avec des cordons. Les femmes des simples particuliers étoient aussi presque nues. Elles avoient une espece de chemise à demi-manches, qui leur tomboit sur les genoux; mais elle étoit ouverte sur la poitrine, & si légère, qu'étant ajustée sur la peau, elle en paroïssoit à peine distinguée. Leurs cheveux faisoient seuls leur

coëffure. Les Espagnols prétendent qu'elles avoient la tête plus forte & le crâne plus endurci que les hommes.

On prétend que le changement de Gouvernement, de travail, de Religion & de mœurs, les a fait, pour ainsi dire, changer de nature. Ceux d'aujourd'hui sont bruns, d'une taille assez avantageuse. Ils se garantissent de la piquure des mouches avec un jus d'herbes, se barbouillent tout le corps d'une terre liquide, pour se rafraîchir la tête, & se rendre les cheveux noirs & doux. Ils ont pour habillement un pourpoint court & des haut-de-chausses fort larges. Ils portent sur les épaules un manteau de diverses couleurs, qu'ils appellent *tilma*, & qui, passant sur le bras droit, se lie, par les extrémités, sur l'épaule gauche. Ils se chauffent; mais ils portent des focs au lieu de souliers. Jamais ils ne quittent leurs cheveux. Les femmes mettent sur leur peau une espèce de chemise de coton, & par-dessus une espèce de sac. Leurs jupes sont étroites, ornées de figures de lions, d'oiseaux ou de fleurs, & comme tapissées en plusieurs endroits de

plumes de canards. Les femmes des Métices, des Noirs & des Mulâtres, dont le nombre est très-considérable, n'ayant pas le droit de porter l'habit des Espagnols, & dédaignant celui des Indiennes, ont inventé le ridicule usage de porter des jupes en travers, sur les épaules ou sur la tête : mais leurs maris & leurs garçons portent l'habit des Espagnols, & se donnent entr'eux le titre de Capitaine. Les Espagnols disent que le nombre en est aujourd'hui si considérable, qu'on a lieu de craindre qu'ils ne se révoltent un jour, & qu'ils ne se rendent maîtres du pays. Selon les mêmes, ils ont tous les vices sans aucune vertu.

Les femmes Mexiquaines avoient autrefois un usage très- contraire à la population. Pendant leur grossesse elles se médicamentoient les unes les autres avec différentes herbes qui produisoient d'aussi mauvais effets sur les meres que sur les enfans. Dès qu'elles étoient accouchées, elles s'efforçoient de raccourcir la nuque du cou de leur enfant, la comprimoient vers les épaules, & la lioient dans le berceau.

d'une maniere qui l'empêchoit de croître. On n'en apporte point d'autre raison que le préjugé, qui leur faisoit attacher des graces à cette difformité.

A peine les garçons étoient nés, qu'on appelloit un Prêtre pour leur faire aux oreilles & aux parties qui désignoient leur sexe, une petite incision de laquelle découloit quelques gouttes de sang : il les lavoit ensuite, & mettoit à ceux des Nobles & des Guerriers, une petite épée dans la main droite, & un petit bouclier dans la gauche. Aux enfans du commun, il mettoit un petit outil conforme à la profession de leur pere. Il mettoit dans les mains des filles des outils pour filer, pour coudre & pour d'autres occupations de leur sexe. Les meres nourrissoient elles-mêmes leurs enfans, & s'abstenoient pendant quatre ans de tout commerce avec leur mari, dans la crainte d'une nouvelle grossesse. Celles qui devenoient veuves pendant ce tems, n'avoient pas la liberté de se remarier. On recommandoit avec soin tous les enfans à la protection des Dieux. On faisoit des

offrandes , des vœux & des sacrifices pour leur fortune & pour leur santé. On leur mettoit au cou des billets & d'autres amulettes qui contenoient des figures d'Idoles & des caractères mystérieux.

Dans chaque Temple il y avoit une école , où les jeunes garçons du quartier alloient recevoir les instructions des Prêtres. On leur apprenoit la Religion , les Loix & tous les exercices qui pouvoient être utiles à la Nation , tels que la danse , le chant , l'art de rirer des fleches , de lancer le dard & la zagaie , de se servir de l'épée & du bouclier , &c. On les faisoit souvent coucher sur la dure ; on les empêchoit de manger beaucoup , & on les entretenoit dans un exercice presque continuel. Il y avoit une école particulière pour les enfans nobles , où on leur portoit la nourriture de chez eux. Ils y étoient instruits par d'anciens Chevaliers , qui les accoutumoient aux plus rudes travaux , & qui joignoient à leurs leçons de grands exemples de vertus. Dès leur plus tendre jeunesse , on les envoyoit au milieu des armées , pour y porter des vivres aux soldats.

Éducation
des garçons.

Par ce moyen on les familiarisoit avec les dangers de la guerre , on formoit leur courage , & on les accoutumoit à la fatigue. Ils trouvoient quelquefois le moyen de se distinguer dans cet exercice ; & celui qui étoit parti chargé d'un vil fardeau , revenoit avec le titre de Capitaine. Après le cours des instructions , ceux qui marquoient du penchant pour le service du Temple , entroient dans le Monastere de leur sexe. S'ils se distinguoient dans le Sacerdoce , ils avoient des maîtres particuliers qui leur apprenoient les secrets & les cérémonies de la Religion.

*Education
des filles.*

Les filles n'étoient pas élevées avec moins d'honneur & de retenue. Dès l'âge de quatre ans , on les accoutumoit à la solitude , aux travaux de leur sexe , à la pratique de la vertu : la plupart ne sortoient point de la maison paternelle jusqu'au tems de leur mariage : on les menoit même rarement au Temple , & elles étoient alors toujours accompagnées de plusieurs vieilles femmes , qui ne leur permettoient point de lever les yeux , ni d'ouvrir la bouche. Jamais les jeunes

filles & les jeunes garçons ne mangeoient ensemble. Les gens de marque observoient cette loi jusqu'au scrupule. Ils avoient des jardins & des vergers dans leurs maisons , où l'appartement des filles étoit séparé des autres édifices. Celles qui faisoient seulement un pas hors de leur enceinte , étoient châtiées sévèrement. Dans leur promenade même , elles ne devoient jamais lever les yeux ni tourner la tête. Elles étoient punies lorsqu'elles quittoient le travail sans permission. On leur faisoit regarder le mensonge comme un vice abominable ; & , pour une faute de cette espece , on leur fendoit la levre.

On marioit les garçons à vingt ans ; ^{Mariages} mais les filles l'étoient dès l'âge de quinze. Cette cérémonie se faisoit par le ministère d'un Prêtre. Il prenoit les deux parties par les mains , & leur demandoit quelle étoit leur intention. Sur la réponse du jeune homme , il prenoit les bords de la robe dont il devoit être revêtu pour la fête , & le bout d'un voile , que la jeune fille portoit aussi dans cette occasion , lioit l'un à l'autre , les conduisoit dans cet

état à la maison qu'ils devoient habiter , & les faisoit tourner sept fois autour d'un fourneau. Si leurs peres étoient pauvres , ils s'engageoient en les quittant de partager avec eux le bien qu'ils pourroient acquérir. Les peres qui étoient riches joignoient au bien qu'ils leur donnoient la promesse de ne jamais les laisser tomber dans la misere.

Un homme avoit la liberté de prendre plusieurs femmes : quoique la plupart des Mexiquains n'en eussent qu'une , on n'étoit pas étonné d'en voir qui en avoient jusqu'à cent cinquante. Les degrés de mere & de sœur étoient les seuls défendus. On n'a pas connu de Nation plus délicate sur la virginité. Une femme soupçonnée de l'avoir perdue avant son mariage , étoit renvoyée à ses parens le lendemain de ses noces ; & celles dont le mari étoit satisfait , recevoient des présens & des honneurs extraordinaires. Après le divorce , il leur étoit défendu de se rejoindre sous peine de mort ; mais les femmes avoient la liberté de se remarier , lorsqu'elles en trouvoient l'occasion , & ces mêmes

hommes, qui pouſſoient ſi loin la délicateſſe pour les filles , prenoient ſans ſcrupule une veuve ou une femme qui avoit été répudiée. Une mere , en mariant ſa fille , lui recommandoit particulièrement la propreté , le culte des Dieux , & les ſoins intérieurs de la maiſon. Un pere exhortoit ſon fils à bien vivre avec ſa femme , à ſe rendre aimable à ſes voiſins , & ſurtout à reſpecter ſes ſupérieurs. On prétend qu'il y avoit des formules d'exhortations pour les peres & les meres , & de conduite pour les enfans. Elles ſe conſervoient dans les familles , & les enfans ne quittoient point la maiſon paternelle , ſans en prendre une copie dans les caractères qui ſervoient d'écriture à la Nation.

Ce n'eſt point ſans étonnement , qu'on voit un peuple auſſi barbare & auſſi ignorant que l'étoit celui dont nous parlons , trouver le moyen de ſuppléer aux Lettres , & préſenter ſes idées ſur le papier avec preſqu'autant de clarté que les peuples les plus policés. Il y avoit au Mexique des livres , par le moyen deſquels on perpétuoit , non-ſeulement la mémoire des tems ,

Caractères
qui ſervoient
d'écriture aux
Mexiquains.

mais encore des loix , des usages & des cérémonies. On a vu que la ville d'Amatitlan , dans la Province de Guatimala , étoit célèbre par l'habileté de ses habitans à écrire , & que son nom venoit delà. On trouvoit dans plusieurs autres Villes des Bibliothèques ou des amas d'histoires , de calendriers ou de remarques sur les planètes & sur les animaux. Au lieu de papier , ils se servoient de feuilles d'arbres équarries , pliées & rassemblées. Plusieurs Espagnols les ayant trouvées , prirent les figures qu'elles contenoient pour des caractères magiques , & les jetterent au feu. Il s'en trouva quelques-uns qui reconnurent la méprisent , & regretterent beaucoup les effets du faux zele. Un Jesuite , dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous , rassembla dans la Province du Mexique les Anciens des principales Villes , & se fit expliquer ce que contenoit un^e petit nombre de livres qu'il avoit dérobés aux flammes. Il y vit plusieurs de ces roues qui représentoient leurs siècles. Il y admira d'ingénieux hiéroglyphes , qui représentoient aussi clairement tout

ce qui peut être conçu que le font nos lettres. Les choses qui ont une forme, paroissent sous leur propre image , & celles qui n'en ont point , étoient représentées par des caractères qui les désignoient. Pour marquer l'année ou les Espagnols étoient entrés dans leur pays , ils avoient peint un homme avec un chapeau & un habit rouge au signe de la roue qui couroit alors. Comme ces caractères ne suffisoient pas pour exprimer toutes les paroles , ils ne rendoient que la substance des idées. En outre , ils transmettoient à leurs descendans les détails historiques par le secours de la mémoire. Leurs Orateurs & leurs Poètes avoient composé des Discours , des Poèmes & des Dialogues qu'on faisoit apprendre par cœur aux enfans. C'étoit même une partie de l'éducation qu'ils recevoient dans les Colleges , & toutes les traditions se conservoient par ce moyen. Lorsque les Espagnols eurent conquis le Mexique , ils apprirent aux habitans l'usage des lettres de l'Europe. Alors une partie de ce qu'ils avoient conservé dans la mémoire fut écrite avec toute l'exactitude qu'on trouve dans les relations.

Nous avons donné plus haut la description des Palais de Montezuma ; mais ce n'est pas par eux qu'il faut juger de la construction des maisons du peuple. Les gens riches avoient la liberté d'imiter la magnificence du Souverain dans leurs bâtimens ; mais il étoit défendu au peuple d'élever leurs maisons au dessus du rez de chaussée , & d'y avoir des fenêtres & des portes. La plupart des maisons étoient construites de terre & couvertes de planches , qui formoient une espece de plate-forme , que les Historiens appellent terrasse. L'intérieur étoit couvert de natte , même chez les plus pauvres. Quoique la cire & l'huile fussent très-communes au Mexique , on n'y employoit , pour s'éclairer , que des torches de bois de sapin. Les lits étoient de nattes ou de la simple paille , avec des couverture de coton. Une grosse pierre ou un billot de bois servoit de chever. Les sieges ordinaires étoient de petits sacs remplis de feuilles de palmier. Il y en avoit quelques-uns de bois , mais ils étoient fort bas , & avoient pour dossier un tisseron fait avec les plus grosses feuilles. Quoiqu'on

Quoiqu'on eût ces sieges, on conservoit toujours l'usage de s'asseoir à terre, même d'y manger. On dit que les Mexiquains étoient fort sales dans leurs repas. Ils prenoient tous les alimens avec les mains, & essuyoient leurs doigts aux autres parties de leur corps. Pour manger des œufs durs, ils arrachotent un de leurs cheveux, s'en servoient pour les fendre lorsqu'ils en avoient ôté la coquille. Ils mangeoient en général peu de chair : mais lorsqu'ils n'avoient pas d'autres mets, ils mangeoient toutes sortes d'animaux vivans, même leurs propres poux. Nourriture.

Herrera dit qu'on trouva plusieurs sacs liés dans le Palais où Cortez fut logé, & qu'Ojéda en ayant ouvert un, il le trouva rempli de poux. Les Espagnols ayant demandé ce que cela vouloit dire, on leur répondit que c'étoit un tribut que les pauvres payoient à l'Empereur. On ne dit point quel usage l'Empereur faisoit de cet odieux présent : peut-être n'avoit-il d'autre dessein que de faire régner la propreté dans ses Etats. Gomera, Liv. 2. Herrera, Decade 2. Liv. 3.

La principale nourriture des Mexiquains étoit le maïs en pâte ou pré-

paré avec divers assaisonnemens. Ils y joignoient toutes sortes d'herbes, sans autre exception que les plus dures, ou celles qui ont une mauvaise odeur.

Boisson.

Le plus délicat de leurs breuvages étoit une composition d'eau & de farine de cacao, à laquelle ils ajoutoient du miel. Ils en avoient plusieurs autres, mais elles étoient incapables d'enivrer. Les liqueurs fortes étoient si rigoureusement défendues, que pour en boire, il falloit obtenir la permission des Seigneurs ou des Juges. Ils ne l'accordoient qu'aux vieillards ou aux malades. Cette loi exceptoit les jours de fête ou de travail public, où chacun avoit sa mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie passoit chez les Mexiquains pour le plus odieux de tous les vices. La punition de ceux qui étoient surpris dans l'ivresse, étoit d'être rasés publiquement; &, pendant l'exécution, la maison du coupable étoit abattue. On vouloit annoncer par-là, qu'un homme qui avoit perdu le jugement, ne méritoit plus de vivre dans la société humaine. S'il possédoit quelque Office public, il en

étoit dépouillé, & l'interdiction duroit jusqu'à la mort. Cette rigoureuse loi s'affoiblit après la conquête, au point que les Mexiquains sont aujourd'hui les plus grands ivrognes de l'Amérique.

Leur sobriété n'empêchoit pas qu'ils ^{Jeux publics.} ne fussent passionnés pour la danse & pour plusieurs autres sortes de jeux. Herrera fait une description assez curieuse du jeu qui se nommoit *Tlatchli*. Les Espagnols le trouverent si agréable, qu'ils s'y amusoient souvent; mais ils l'abandonnerent par la suite, parce qu'ils y trouverent trop de danger. La scene étoit une espece de tripot, & l'instrument une pelote, composée de la gomme d'un arbre qui croît dans les terres chaudes. On fait des incisions à cet arbre, & il en distille une liqueur blanche & grasse qui se congele sur le champ: lorsqu'on l'a pètrée, elle devient aussi noire que la poix. La pelote qui servoit pour le jeu dont nous parlons, voloit aussi légèrement qu'un ballon qui n'est rempli que de vent. On ne marquoit point de chasse, comme au jeu de paume. L'avantage consistoit à faire toucher la

pelote au mur qui servoit de but , & dont la partie contraire devoit empêcher qu'elle n'approchât. On ne la pouffoit qu'avec les fesses ou les hanches ; & , pour la faire mieux rebondir , les joueurs se mettoient sur les fesses une sorte de cuir bien tendu. Ils se présentoient mutuellement le derriere , pour la renvoyer à mesure qu'elle s'élevoit , ou qu'elle faisoit des bonds. Les parties étoient ordinairement réglées , & l'on parioit. Les paris étoient de l'or , des tapis , des ouvrages de plumes qu'on déposoit , & les avantages étoient marqués par des rayes. On parioit quelquefois jusqu'à la liberté. Le lieu où l'on jouoit étoit une salle basse , longue , étroite : mais elle alloit en s'élargissant vers un des bouts. Les murailles étoient fort unies & blanchies avec de la chaux. On mettoit des deux côtés quelques grosses pierres , assez semblables à des meules de moulin , & percées au milieu : mais le trou n'avoit que la grandeur nécessaire pour recevoir la pelote. Comme il étoit fort difficile de l'y faire passer , celui qui avoit l'adresse de l'y placer , gagnoit.

a partie. Suivant un ancien usage, il gaignoit les robes de tous les spectateurs, & étoit le maître de les en dépouiller. Le jeu devenoit alors agréable, parce que ceux qui étoient couverts de quelque robe de prix, fuyoient de toutes leurs forces, & que le vainqueur les poursuivoit de toutes les siennes. Le souvenir d'un événement si rare se conservoit jusqu'à ce qu'il fût effacé par un autre; & celui qui le devoit plus au hasard qu'à son adresse, étoit obligé de faire quelques offrandes à l'Idole du tripot & de la pierre. Il y avoit toujours deux statues de la Divinité du jeu, sur les deux plus basses parties des murs. On ne les y plaçoit que dans un jour de marque, & cette cérémonie étoit accompagnée de chants qui en faisoient une espèce de consécration. Il arrivoit delà que chaque tripot étoit respecté comme un Temple. On n'en construisoit point sans y appeller des Prêtres, qui le bénissoient avec diverses formules, & qui jetoient quatre fois la pelote dans le jeu. Le maître du terrain, qui étoit toujours un grand Seigneur, ne jouoit

jamais sans avoir fait des cérémonies religieuses & des offrandes. Montezuma aimoit passionnément ce spectacle , & le donnoit souvent aux Espagnols , qui n'y prenoient pas moins de plaisir qu'aux plus agréables jeux de leur nation.

Musique ,
Danfes.

Les Mexiquains aimoient en général la musique. Ils se servoient d'instrumens grossiers ; mais ils les quitterent pour prendre la flûte , le hautbois & la trompette , lorsque les Conquérens les leur firent connoître : ils étoient si sensibles à l'harmonie , qu'ils se rassembloient souvent pour aller donner à l'Empereur le plaisir d'entendre leurs chants & de voir leurs danfes , au milieu d'une grande cour qui étoit devant une des salles du Palais.

Leur maniere de danser ressembloit peu à celle des autres Nations. Après avoir dîné , ils commençoient une sorte de bal. On étendoit une grande natte fort déliée , sur laquelle on posoit deux tambours d'inégale grosseur. Le petit étoit d'une seule piece de bois fort bien travaillé , creux , sans aucune espece de peau par dessus. Il y

avoit une seule fente au principal bout. On frappoit dessus comme l'on fait sur nos tambours , avec des baguettes , dont les extrémités étoient enveloppées de laine. Le gros tambour étoit rond , creux & peint en dehors. Il avoit sur l'embouchure un cuir bien corroyé , qu'on serroit ou qu'on lâchoit pour élever ou baisser le ton. On le frappoit avec les mains , ce qui rendoit cet exercice pénible. Ces deux instrumens , en s'accordant avec les voix , produisoient une symphonie assez mélodieuse : mais elle parut fort triste aux Castillans.

Les chansons contenoient la vie & les actions héroïques des anciens Rois. Lorsqu'ils s'échauffoient , ils y mêloient des choses plus badines en couplets rimés , qui n'étoient pas sans esprit & sans agrément.

Ceux qui dansoient devant l'Empereur , étoient les principaux Seigneurs du Royaume. Ils avoient soin de se parer richement. Ils tenoient dans leurs mains des bouquets de roses ou des éventails de plumes tissues d'or. Les uns avoient la tête couverte d'une tête d'aigle ou de tigre ; d'autres por-

roient sur le bras droit ou sur les épanles, des devises d'or ou d'argent, & de riches plumes. Dans les assemblées de la Ville, le nombre des danseurs montoit quelquefois à huit ou dix mille, & les Seigneurs ne faisoient pas difficulté de s'y mêler. On commençoit à marcher par rangs de huit ou plus, selon la quantité des acteurs. Les principaux se plaçoient près des tambours. Après une marche assez lente, qui duroit quelque tems en différentes formes, on s'entre-mêloit pour danser en branle, en se tenant par la main. Ensuite les uns dansoient seuls, les autres deux à deux. La danse consistoit dans quelques sauts & quelques mouvemens alternatifs des pieds & des mains. Deux chefs de rang recommençoient à danser seuls & conduisoient les autres qui les suivoient en imitant tous leurs mouvemens & leurs pas. Ils chantoient, & tous les autres répondoient en chœur. Lorsque le nombre des danseurs étoit suffisant, les derniers faisoient un cercle, pour se trouver vis-à-vis des autres. La danse duroit quatre ou cinq heures, sans que personne parût se lasser.

Quelquefois les mouvemens étoient très-vifs , & répondoient , par intervalle , à la vivacité de l'air. Il étoit permis de quitter la danse pour se rafraîchir ; mais il falloit sortir sans rompre la cadence , & la reprendre en rentrant. On voyoit quelquefois arriver des masques & des bouffons , qui se mêloient dans la danse en faisant des sauts extraordinaires , en disant des plaisanteries , en contrefaisant d'autres Nations par leurs gestes & leur langage , ou les fous , les ivrognes & les vieilles femmes. Ce bal , dit Herrera , parut plus agréable aux Espagnols , que la Zembra même de Grenade. Montezuma assembloit souvent dans l'intérieur de son Palais , les plus belles femmes & les plus qualifiées de l'Empire , pour les faire danser de cette maniere.

On connoissoit au Mexique une danse encore plus solennelle que la précédente. Elle se nommoit la *Mitote* , & se faisoit dans les cours du Temple. Elle étoit si noble , dit le même Ecrivain , que les Empereurs ne dédaignoient pas de s'y mêler. On formoit deux grands cercles , au mi-

lieu desquels les instrumens étoient placés. Le premier cercle étoit composé des Seigneurs, des Anciens & de toutes les personnes au dessus du commun. Le second étoit formé par la plus grave partie du peuple, qui se paroît ce jour-là de ce qu'il avoit de plus précieux en plumes & en bijoux. On avoit soin d'apprendre cet exercice aux enfans dès qu'ils pouvoient marcher. On voyoit plusieurs Mexiquains placés sur des figures d'hommes & d'animaux, ou sur des colonnes, chanter & danser avec beaucoup de justesse & de grace. D'autres montoient sur des bâtons, s'y tenoient droits, & faisoient mille figures plaisantes des pieds & des mains. D'autres, passant les mains sous la plante des pieds, formoient un cercle avec leur corps, & s'agitoient avec une vivacité surprenante, s'élançoient dans l'air & retomboient en tournant. D'autres enfin sautoient, voltrigeoient & faisoient mille tours de cabrioles, avec de gros poids sur l'estomach & sur l'épaule, qui ne diminuoient rien de leur souplesse.

Souvent le peuple s'assembloit dans

les places publiques ou sur les degrés des Temples, pour faire des défis au blanc, & d'autres tours d'adresse, avec l'arc & la fleche. On établissoit des prix pour la lutte & la course. Il se passoit peu de jours où la ville de Mexico n'eût quelque divertissement de cette espece. Montezuma en avoit imaginé plusieurs, persuadé qu'ils étoient nécessaires pour fixer l'esprit naturellement inquiet des Mexiquains, dont il soupçonnoit la fidélité. Ces fêtes devinrent plus magnifiques & plus fréquentes, lorsque les Espagnols furent arrivés dans le pays : mais elles disparurent par degrés lorsqu'ils furent tout-à-fait maîtres.

§. I.

*Gouvernement, Loix, Mœurs,
Usages, Religion des différentes
Nations du Mexique.*

LES différentes Provinces du Mexique n'ayant été réunies que successivement au corps de l'Empire, il resta des différences considérables dans les loix

Loix concernant la succession dans les familles.

& les usages. Dans la Capitale & tout le pays de son ressort , les successions suivoient les degrés du sang. Le fils aîné entroit dans tous les droits de son pere , lorsqu'il étoit capable de les maintenir , autrement le second fils prenoit sa place. S'il n'y avoit point d'autre mâle , les neveux étoient appelés à l'héritage. Au défaut de neveux , on appelloit les freres du pere. S'il n'en restoit point , sur-tout parmi les Seigneurs qui jouissoient de quelque Gouvernement par droit de naissance , on avoit recours à la voie d'élection , dans l'opinion que les intérêts du public devoient l'emporter sur une parenté éloignée. Dans quelques cantons , celui qu'on choisissoit pour héritier , étoit obligé de se soumettre à de rigoureuses épreuves. Il s'exposoit dans la place publique à toutes les injures qu'on vouloit lui faire essuyer , & les souffroit sans aucune marque d'impatience. On le menoit ensuite au Temple , où il passoit quelques jours en pénitence. Tous ses exercices étoient contraires à ceux de la vie commune. Il sortoit du Temple lorsqu'on y entroit pour les sacrifices ;

il mangeoit à des heures différentes de celles du public : il dormoit lorsqu'il falloit veiller , & lorsqu'il étoit endormi , on le piquoit avec des poinçons , & on lui disoit : « Eveilles-toi , songes » qu'il faut que tu veilles , que tu » prennes soin de tes vassaux , & que » l'office dont tu es chargé ne te per- » met pas de dormir ». Après ces pénibles cérémonies , il recevoit l'investiture de tous ses droits , il donnoit ensuite un repas à tous les principaux Seigneurs du pays.

L'Empereur du Mexique accordoit à ceux qui lui avoient rendu quelque service , ou qui s'étoient distingués à la guerre , la jouissance , pendant leur vie , de certaines terres qui apparte-
 noient au Domaine : on pourroit com-
 parer ces Seigneurs aux Commandeurs de Malthe. Il y avoit encore un autre Ordre qu'on nommoit dans le pays , *les grandes Parentés* , & qui étoit composé des Cadets du premier Ordre. Cet Ordre étoit subdivisé en quatre classes , qui répondoient aux quatre premiers degrés de parenté. Ils tiroient leur distinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Outre le

Différence
 d'Ordres dans
 la Nation.

droit de succéder aux chefs de leur race, leur noblesse les exemptoit de tout tribut. Ils étoient presque tous employés dans les armées, & c'étoit parmi eux que l'on choisissoit les Ambassadeurs, les Officiers des Tribunaux de Justice & tous les Ministres publics. Les Chefs de race étoient obligés de leur fournir le logement & la subsistance.

Réglement
des tributs.

Tous les Caciques jouissoient du droit de la Souveraineté dans toute l'étendue de leur domaine. Ils tiroient un tribut particulier de tous leurs vassaux, & le peuple étoit obligé de labourer leurs terres : ils avoient même une espèce de Syndic, qui étoit chargé de lever les tributs & de faire faire les corvées. Les laboureurs étoient serfs de ces Caciques : ils ne pouvoient quitter les terres qu'ils étoient chargés de labourer, sans une permission expresse : les Caciques avoient sur eux une juridiction civile & criminelle, les forçoient de les suivre à la guerre : mais ce n'étoit que dans les tems pressés, parce que l'Etat s'y opposoit ; & il falloit que le besoin de troupes fût très-urgent, pour faire

oublier celui de la culture des terres.

Les enfans qui étoient encore soumis au pouvoir de leur pere , les orphelins , les vieillards décrépits , les veuves & les infirmes étoient exempts de tout tribut. On le levoit dans les villages avec autant d'ordre que dans les Villes. Le plus commun étoit celui de maïs , de fèves & de coton. Les marchands le payoient de leurs marchandises ou de leur travail. On ne l'imposoit point par tête : chaque Communauté avoit sa taxe qui se divisoit entre ses membres , & chaque particulier payoit sa portion avec beaucoup d'exactitude. Les tributs de grains étoient recueillis au tems de la récolte. Ceux des marchands & des ouvriers étoient délivrés tous les vingt jours. La même règle s'observoit pour les fruits , le poisson , les plumes & la vaisselle de terre. Par ce moyen les maisons des Caciques se trouvoient fournies sans embarras & sans inquiétude.

Dans les années stériles & dans les maladies contagieuses , on ne levoit aucun tribut ; le Cacique , au contraire , tiroit de ses magasins de quoi fournir à la subsistance des pauvres ;

& des bleds pour ensemençer les terres.

Il y avoit des Provinces qui étoient gouvernées d'une maniere différente des autres. Celle des Matalzingas & celle d'Utlatan , n'avoient que trois Seigneurs ; l'un d'eux tenoit le premier rang , & les deux autres le reconnoissoient pour leur supérieur commun , même avec quelque inégalité entre eux. Lorsque le premier mouroit , le second prenoit sa place , & le troisieme celle du second. On mettoit le fils du premier à la place du troisieme ; ainsi nul d'entr'eux ne succédoit à son pere. Lorsque le second mouroit , on lui donnoit pour successeur le fils du premier. Il n'y avoit que le troisieme auquel son propre fils ou son frere pouvoit succéder. Ces trois Seigneurs , ou Caciques , avoient leurs terres séparées.

Le Cacique de la Province de Mechocacan faisoit sa résidence dans une Ville assez considérable. Quoique le pays fût très - fertile en tout genre , la plus considérable partie du tribut qu'on lui payoit , consistoit en plumes , dont on faisoit des tapis & d'autres précieux ouvrages. Les Voyageurs

prétendent que de tous les peuples du Mexique, celui de Mechoacan avoit la plus juste notion de la Divinité, du Jugement dernier, du Paradis, de l'Enfer. Il croyoit qu'il y avoit un Etre suprême, auteur de tout ce qui existe, & unique arbitre de la vie & de la mort. Il l'invoquoit dans ses afflictions en jettant les yeux au Ciel, qu'il prenoit pour la base de son Trône. Il lui faisoit des sacrifices dans des Temples qu'il lui avoit érigés. On assure qu'il avoit aussi le barbare usage d'immoler des victimes humaines.

Dans la Province de Mistèque, dont les Espagnols n'ont conservé le nom qu'aux montagnes qui la séparoient de Chiapa, il n'y avoit point de Temple public, mais chaque maison avoit son oratoire. Il y avoit beaucoup de Monastères qui distribuoient des Divinités dans les familles. La Loi accordoit l'héritage aux aînés : mais elle les obligeoit en même-tems d'entrer dans un Monastère, & d'y porter l'habit de Religieux pendant un an. Les fils aînés des Caciques n'étoient même pas dispensés de cet usage. Le jour qu'ils

Usage singulier.

devoient l'observer , les principaux habitans du canton alloient le prendre & le conduisoient au Monastere au bruit de tous les instrumens de leur musique. Lorsqu'il approchoit du Monastere , les Prêtres le dépouilloient de ses habits , le couvroient de haillons. On lui donnoit une lancette de cail-lou pour se tirer du sang ; on lui frottoit le visage , l'estomach & les épaules de feuilles venimeuses , qui étoient comme le sceau de sa consécration , parce qu'on supposoit qu'elles ne permettoient plus de toucher à ces parties sans danger. Il entroit ensuite dans le Monastere , où on l'accoutumoit à l'abstinence & à toutes sortes de travaux : on le châtioit rigoureusement pour les moindres fautes. A la fin de l'année ses parens alloient le chercher avec la même pompe. Quatre jeunes filles le lavoient dans une eau parfumée. Ceux qui attendoient la mort de leur pere pour commencer leur épreuve , n'étoient pas moins obligés à la faire avant de recueillir la succession. Lorsqu'un Cacique étoit attaqué d'une maladie dangereuse, tous les Monasteres de son domaine fai-

soient des sacrifices, des pèlerinages & des vœux pour sa guérison. S'il se rétablissoit, les fêtes étoient magnifiques. S'il mouroit, on continuoit de lui parler comme s'il eût été vivant, & dans l'intervalle on faisoit placer devant lui un esclave vêtu de tous les ornemens du Cacique, & on lui rendoit pendant le reste du jour les honneurs dus à cette dignité. Vers minuit, quatre Prêtres enlevoient le cadavre & alloient l'enterrer dans les bois ou dans une cave. Lorsqu'ils étoient de retour, on étouffoit l'esclave qui représentoit le mort. On lui couvroit le visage d'un masque, & on l'enveloppoit dans un manteau qui étoit aussi beau que celui des Caciques. Tous les ans on célébroit une fête en l'honneur du Cacique dernier mort : mais c'étoit sa naissance qu'on célébroit, on ne parloit jamais de sa mort.

Les peuples de cette Province avoient quatre langues différentes. On attribue cette variété à la disposition du pays, qui, étant rempli de montagnes fort hautes, rendoit le commerce d'un canton à l'autre fort dif-

ficile. Les Espagnols y ont trouvé des cavernes de plus d'une lieue de longueur, avec de grandes places & des fontaines d'eau excellente. Les Indiens qui sont répandus sur les montagnes, qu'on appelle aujourd'hui *Saint Antoine*, n'habitent que des anres de dix ou vingt pieds de circonférence. Il paroît qu'ils les ont creusées à force de travail. On voit dans ce pays deux montagnes d'une hauteur extraordinaire, qui sont fort éloignées l'une de l'autre par le pied, mais dont les sommets se rapprochent au point que les Indiens sautent de l'une sur l'autre.

Zapatecas.

Les habitans de Zapatecas faisoient une Nation reprible. Leur principal Cacique demouroit dans une grande Ville qu'ils nommoient *Teoxapatlan* : ils étoient toujours en guerre avec les Mixos, autres barbares qui peuploient les montagnes du pays. Ils étoient nuds les uns & les autres, & se servoient d'armes fort meurtrieres. Jamais ils ne se rencontroient sans se battre. Les vainqueurs lioient leurs prisonniers par les parties viriles avec la corde de leurs arcs, & les emme-

noient comme en triomphe pour les réduire à l'esclavage, ou pour les sacrifier à leurs Dieux. Ils avoient, à peu près, la même Religion que les Mexiquains; mais ils sacrifioient les hommes aux Dieux, les femmes aux Déesſes, & les enfans aux petits Dieux. Ils obſervoient des jeûnes de quarante, quelquefois de quatre-vingts heures, & ne mangeoient pendant ces tems que d'une herbe médecinale nommée *piſate*.

Ils croyoient que leur principal Cacique deſcendoit en droite ligne de celui qui étoit échappé au déluge général. D'après cette idée, ils avoient une ſi grande vénération pour lui, qu'ils lui offroient des ſacrifices comme à un Dieu. Quelques Ecrivains Eſpagnols aſſurent avoir vu le dernier de ces Princes, & que ſes ſujets embaumerent ſon corps avant de l'enterrer. On aſſure qu'il y a dans leur pays une caye qui peut avoir deux cens lieues de longueur.

Les Tepeagues formoient une Nation particulière qui étoit originaire de *Chimoxtoc*, région ſeptentrionale, dont le nom ſignifie *Caves*. Ils étoient par-

Tepeagues.

tis, suivant leurs annales, sous la conduite d'un Chef, & n'ayant point trouvé d'habitans dans le canton qu'ils occupent aujourd'hui, ils y bâtirent la ville de Tepeaca, au sommet d'une montagne triangulaire, ce qui est désigné par son nom. S'étant ensuite répandus dans les plaines voisines, ils partagerent leur Province entre les trois fils de leur Chef. Leurs descendans régnoient encore à l'arrivée de Cortez, & ne reconnoissoient les Mexiquains que pour leurs alliés. Les Temples de ce pays sont si bien placés, que le soleil y donne continuellement.

Il n'y a dans ce pays ni rivières ni fontaines; les habitans sont réduits à ne boire que de l'eau de pluie: les Espagnols qui y sont un peu aisés, en font venir d'une fontaine qui est dans la montagne de Tlascala. Malgré cette stérilité d'eau, ce pays est rempli d'excellens pâturages.

Ces peuples adoroient une Idole qui avoit la figure humaine, qui étoit armée d'un arc & d'une fleche: mais ils n'en reconnoissoient pas moins un Être suprême, Créateur de l'Univers.

Les éclairs, la foudre & tous les météores passaient chez eux pour des esprits descendus du Ciel, qui venoient observer la conduite des hommes, punir quelquefois les crimes, & veiller à la conservation du Monde. L'éducation des enfans & le bon ordre de la police, faisoit leur principal soin. Quatre Juges les gouvernoient au nom de leurs Caciques, & tenoient leur siége dans une grande salle, où l'on jugeoit les causes sur le champ, & l'on exécutoit les sentences de mort en présence des Juges. Les crimes capitaux étoient l'homicide, l'adultère, le vol & le mensonge, parce qu'on les regardoit comme les plus nuisibles à la société.

Les Tlascalans, dont nous avons Tlascalans.
déjà parlé dans la description du Mexique, n'avoient pris des Mexiquains, que l'horrible usage de sacrifier leurs prisonniers & d'en manger la chair. Il paroît même qu'ils ne s'y étoient accoutumés, que pour rendre à ces cruels ennemis le traitement qu'ils en recevoient. L'amour de la liberté avoit donné naissance à leur République; la valeur & la justice en étoient le

soutien. On punissoit rarement les enfans pour les fautes qu'ils commettoient. Ils mangeoient peu , & leurs alimens étoient légers. La plupart étoient industrieux & capables d'apprendre tout ce qu'on leur monstroit. Le mensonge étoit puni de mort. Ils remplissoient tous leurs traités avec une bonne foi admirable. La franchise régnoit aussi dans leur commerce. Un marchand qui empruntoit de l'argent ou des marchandises étoit diffamé , parce que , selon eux , l'emprunt expose toujours à l'impuissance de rendre. Ils chârioient rigoureusement l'adultere & le larcin. Ils chérissoient les vieillards. Les jeunes Seigneurs qui manquoient de soumission à leurs peres , étoient étranglés par ordre du Sénat. Ceux qui nuisoient au public par quelque désordre qui ne méritoit pas la mort , étoient relégués sur les frontieres , avec défense , sous peine de mort , de rentrer dans l'intérieur du pays. On punissoit de mort les traîtres & tous leurs parens jusqu'au septieme degré , parce qu'on étoit persuadé qu'un crime si horrible ne pouvoit venir à l'idée de quelqu'un , s'il n'y

n'y étoit porté par l'inclination du sang. Ces horribles crimes qui blessent la nature , étoient punis de mort , comme étant des obstacles qui s'opposent à la propagation de l'espece humaine. L'ivrognerie étoit défendue au point qu'il n'étoit permis qu'aux vieillards de boire des liqueurs fortes. Pour porter des habits de coton enrichis d'or , il falloit les avoir gagnés à la guerre. Les habits qu'on portoit ordinairement , étoient une camisole fort étroite , sans collet & sans manches. Elle descendoit jusqu'aux genoux : on mettoit par dessus une sorte de soutane d'un tissu de fil. La plante dont on tiroit ce fil , est une espece de chardon qui a les feuilles larges de deux palmes , très-dures , & des épines fort pointues. Le fil se tiroit des feuilles : on en faisoit aussi des souliers & de la corde. Les bouts servoient à couvrir les maisons. On tiroit encore de cette plante du miel , du vin & du vinaigre. On en faisoit du papier. Des rejettons , on composoit une conserve d'un goût fort agréable & d'un usage fort sain. En faisant rôtir les pointes , on en tiroit un ba-

me qui étoit fort bon pour les plaies: Herrera prétend que c'est le Maguey de l'Isle Espagnole. Son Traducteur veut que ce soit l'Arête-Bœuf. Nous en parlerons plus amplement à l'article des plantes.

Dans ce pays le peuple adoroit les Seigneurs. Les tributs se payoient en fruits de la terre avec une si juste proportion, qu'ils n'étoient point à charge aux pauvres. La liberté qui régnoit dans ce pays, y attiroit un grand nombre d'étrangers. On mettoit au rang des Chevaliers, ceux qui avoient fait quelque action d'éclat à la guerre, ou qui avoient donné quelques conseils salutaires. Les riches Marchands obtenoient aussi des distinctions qui les élevoient par degrés à la Noblesse. Lorsque quelqu'un étoit parvenu au degré de Noble, il ne pouvoit plus exercer aucun métier mécanique. Les seuls degrés défendus pour le mariage, étoient ceux de mere, de sœur, de tante, de belle-mere. L'héritage ne passoit point aux enfans, mais aux freres du pere.

La pluralité des femmes étoit non-seulement permise chez les Tlascalans,

mais encore on faisoit un crime à ceux qui étoient riches de n'en avoir qu'une. Herrera raconte un fait si singulier, que nous avons peine à y ajouter foi. Le Lecteur en fera tout le cas qu'il jugera à propos. Xicotencatl, Chef de cette Nation, devint amoureux d'une jeune & belle fille : mais elle avoit les deux sexes. Le Cacique qui ignoroit ses défauts naturels, la prit pour femme, & la mit avec les autres. Au bout de quelque tems, elle devint amoureuse de plusieurs de ses camarades, & en rendit meres plus de vingt, pendant une année que le Cacique fut occupé à la guerre. Lorsque le mari fut de retour, il voulut connoître la cause du désordre qui étoit arrivé chez lui. Sur l'aveu que lui firent ses femmes, il crut que l'équité ne lui permettoit pas de les faire périr, comme la loi l'y autorisoit, parce qu'il avoit introduit lui-même parmi elles l'Hermaphrodite. Il se contenta de les répudier. L'Hermaphrodite fut conduit au lieu où l'on punissoit les mal-faïcteurs, on le dépouilla de ses habits, & on lui ouvrit le côté avec la pointe d'un cail-

Histoire singulière d'un jeune Hermaphrodite.

lou , & on le laissa aller. Les enfans du pays le poursuivirent plus d'un quart de lieue , & le tuèrent.

Quoique le nombre des femmes fût très - considérable chez les gens riches , il n'y en avoit que deux qui portoient le ritre d'épouses : toutes les autres les respectoient , & le mari ne couchoit jamais avec une concubine , sans en avertir les deux épouses. Plusieurs freres pouvoient épouser successivement leur belle-sœur.

On plongeoit les enfans dans l'eau froide au moment de leur naissance , & les femmes se lavoient dès qu'elles étoient délivrées. On ne négligeoit rien pour les faire vivre dans la modestie & la propreté. Les enfans de qualité avoient des Précepteurs qui leur formoient également le corps & l'esprit.

Les Tlascalans , persuadés que la prospérité de leur République n'étoit dûe qu'à la valeur militaire , rapportoient tout à l'honneur des armes. Avant d'aller à la guerre , ils éliisoient un Capitaine Général. L'étendard de l'Etat demouroit toujours à l'arrière-garde. Après le combat , ils le plaçoient à la vue de tout le monde. Ceux qui

ne se retiroient pas sous leur étendard particulier , étoient punis rigoureusement. Ils n'aspiroient point à faire des conquêtes , & ne songeoient qu'à faire des prisonniers. Ils avoient toujours dans leur carquois deux fleches qui représentoient les deux Fondateurs de leur Ville. Ils en tiroient d'abord une , & s'ils tuoient ou bleffoient quelque ennemi , c'étoit un heureux préage , & l'inutilité de ce premier coup étoit regardée comme un mauvais augure ; mais chacun se faisoit une loi de reprendre cette premiere fleche , & ce préjugé contribuoit souvent à la victoire. Dans la chaleur du combat , ce peuple avoit l'art de se retirer ou d'avancer , suivant les occasions. Lorsqu'un bataillon quittoit son poste , il étoit sur le champ remplacé par un autre. Les Officiers ne manquoient jamais de porter un prompt secours dans les endroits où il paroissoit nécessaire. Ils employoient les embuscades , les surprises & tous les stratagèmes qu'on admire dans les plus habiles guerriers. Leurs tambours & les autres instrumens de guerre faisoient un bruit si terrible , qu'il étoit capable d'effrayer les ennemis. Qu,

tre les fleches , ils avoient des frondes , des dards de bois desséchés au feu par le bout , des zagaies de cinq ou six pieds de long. Ils les tenoient avec une courroie en forme d'arc : leur pointe étoit d'os de poisson ou de caillou. On leur attribuoit l'invention des massues de bois. Ils connoissoient les boucliers , & faisoient souvent des tranchées pour leur défense. Ils tenoient en outre des pointes aiguës pour blesser ceux qui venoient les attaquer ; Ils empoisonnoient les rivières & les fontaines. Quoique ce peuple eut horreur de la nudité , il étoit tout nud à la guerre , & se peignoit seulement le corps de couleurs plus bizarres les unes que les autres. Les Officiers ou les Nobles porroient une cuirasse de coton piqué , relevée par des figures d'animaux farouches , avec une sorte de casque où les plumes & les pierres précieuses formoient un brillant spectacle.

Les Tlascalans avoient des jardins , des fontaines , des bains , des Comédiens , des Nains & des Bossus. Ils aimoient la musique , la danse & les chansons. Leurs jeux étoient , à peu

près , semblables à ceux des Mexiquains. - Leur Religion n'étoit pas , à beaucoup près , si bonne que leur politique. Ils adoroient une quantité prodigieuse de Dieux & de Déeses , dont la principale étoit l'Amour , à laquelle ils attribuoient aussi l'empire des vents. Ils se persuadoient qu'elle étoit servie par d'autres femmes , qu'ils associoient à son culte ; par des bouffons & des nains qui servoient à son amusement dans une délicieuse demeure , & qui alloient avertir les Dieux dont elle desiroit la compagnie. Son Temple étoit très-bien décoré , & sa fête y étoit célébrée tous les ans avec une pompe qui attiroit toute la Nation. Les vices avoient leur Divinité comme les vertus. Le courage , la poltronnerie , l'avarice & la libéralité étoient honorés sous de bisarres figures. On rendoit la principale adoration au Dieu des eaux & du tonnerre.

Ils reconnoissoient cependant un Être suprême , mais ils ne le distinguoient par aucun nom. Ils admettoient des récompenses & des peines dans une autre vie ; des esprits qui parcouroient l'air ; neuf Cieux pour

leur demeure & pour celle des hommes vertueux après leur mort. Ils étoient persuadés que le soleil & la lune alloient dormir après leur course. Ils regardoient le feu comme le Dieu de la vieillesse. Selon eux , le monde étoit éternel : mais ils étoient persuadés qu'il avoit changé deux fois de forme ; l'une , par un déluge , l'autre , par la force du vent & des tempêtes. Ils croyoient que les singes étoient des hommes qui avoient dégénéré. La terre devoit être consumée par le feu , & demeurer en cendres jusqu'à ce qu'il arrivât quelque nouvelle révolution.

Yscatlans. Les Yscatlans éliſoient un Souverain Pontife , qui ne ſortoît jamais du principal Temple , & auquel il n'étoit pas permis d'approcher des femmes. S'il violoit l'une de ces loix , il étoit ſur le champ mis en pièces , & l'on préſentoit tous les jours ſes membres à ſon ſucceſſeur , pour l'avertir de ſon devoir. Lorſqu'un garçon vouloit ſe marier , il alloit trouver les Prêtres , qui le faiſoient monter au haut du Temple un jour de fête , lui coupoient quelques cheveux , en diſant : cet homme veut ſe marier. Ils le fai-

soient ensuite descendre , & la première femme qu'il rencontroit dans son chemin étoit à lui. Mais cette loi étant connue de tout le monde , & la cérémonie se faisant publiquement , les femmes qui n'avoient pas de goût pour le garçon qui vouloit se marier , avoient soin d'éviter sa rencontre. Celle qui étoit convenue de l'épouser , avoit soin au contraire de s'y trouver. Ainsi les mariages dans ce pays , n'avoient de singulier que la forme.

Chez les Guaxlotitlans , les mariages se faisoient comme à Mexico , en nouant la robe du mari avec le voile de la femme ; mais sur l'accusation d'adultère , la femme étoit forcée de paroître devant le Cacique. Si les preuves de son crime étoient convaincantes , on la tuoit sur le champ , & on la coupoit par morceaux. Les témoins en emportoient chacun un pour le manger.

Les loix des Yzipeques permettoient aux maris de couper le nez & les oreilles à leurs femmes , lorsqu'elles étoient infidèles. Celui qui se plaignoit d'un vol étoit obligé d'en

nommer l'auteur ; & s'il prouvoit la vérité de l'accusation , il étoit obligé de faire lui-même l'office de bourreau : mais s'il manquoit de preuves , l'accusé lui en servoit à lui-même. L'adultère & le vol étoient d'autant plus odieux aux Mexiquains , que leurs maisons étant sans portes ni fenêtres , il n'y avoit d'autre frein pour ces deux crimes , que l'honnêteté naturelle & la rigueur des Loix.

Teutislaus. Dans la Province de Teutitlan , on avoit l'horrible usage d'écorcher les victimes humaines , & de se vêtir de leur peau. Dans celles d'*Uxila* & d'*Atlantlaca* , lorsqu'on manquoit d'esclaves pour les sacrifices , le Cacique avoit droit de choisir les victimes parmi ses sujets. On les enlevoit de chez eux avec beaucoup d'appareil , & on tuoit sur le champ ceux qui refusoient de se laisser conduire à l'autel.

Mazateques. Les Mazateques avoient une fête annuelle qui coûtoit beaucoup de sang à leur propre Nation. Quelques jours auparavant , les Prêtres montoient au haut du Temple , faisoient entendre leurs instrumens au peuple , pour l'avertir de se tenir dans les maisons.

Ils se répandoient aussi-tôt dans les campagnes , & tous ceux qu'ils attrap-
poient étoient marqués à la tête pour
servir de victimes au sacrifice.

Les Tuateques n'avoient pendant
toute l'année qu'un sacrifice sanglant.
Ils faisoient mourir un enfant qui étoit
encore dans l'innocence , une poule &
quelques autres animaux ; & , se con-
tentant d'arroser les Idoles de leur sang ,
ils abandonnoient le corps aux oiseaux
de proie : mais ils tuoient hors du Tem-
ple un certain nombre d'esclaves , & en
mangeoient les cadavres dans un festin
public.

Tuateques.

Les Oremies ne sacrifioient que les
esclaves qu'ils faisoient à la guerre :
mais ils les hachotent en pieces , les
faisoient cuire , & les vendoient dans
les boucheries publiques. Quelques
Missionnaires Espagnols , qui s'étoient
hasardés à vivre parmi eux pour les
instruire , crurent pendant quelque
tems qu'ils avoient entièrement aban-
donné l'usage d'immoler des victimes
humaines : mais une maladie conta-
gieuse ayant fait beaucoup de rava-
ges dans ce pays , toute la Nation
s'assembla sur une haute montagne pour

Oremies.

y sacrifier une jeune fille aux anciennes Divinités. En vain les Missionnaires firent leurs efforts pour les arrêter : on leur répondit qu'en embrassant le nouveau culte , on n'avoit pas oublié l'ancien. Après le sacrifice , le peuple alla tranquillement à l'instruction des Missionnaires.

Leur coutume pour le mariage étoit singulière. Ils vivoient librement avec toutes les femmes jusqu'au jour qu'ils choisissent pour se marier. Lorsqu'ils avoient choisi une femme , ils passaient une nuit avec elle , & s'ils lui trouvoient quelque défaut , ils étoient libres de la renvoyer. S'ils déclaroient au contraire qu'ils en étoient contents , il ne leur étoit plus permis de la renvoyer. Ils commençoient alors à faire pénitence de tous leurs péchés , principalement des libertés qu'ils avoient prises avec d'autres femmes. Cette pénitence consistoit à se priver pendant vingt ou trente jours de tous les plaisirs des sens , à se purifier par des bains , à se tirer du sang des oreilles & des bras. La femme étoit aussi obligée d'exercer toutes ces rigueurs sur elle-même. Ils se rejoignoient en-

suite pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Cette loi ne regardoit cependant que le peuple : les Chefs de la Nation avoient plusieurs femmes.

§. I I.

Différentes Langues des Mexiquains.

N'AYANT trouvé aucune explication sur les langues de toutes les Nations qui habitent le Mexique , nous ne pouvons en donner qu'une idée fort légère. On en comptoit treize différentes dans la seule Province des Misteques. Herrera dit que le Mexiquain est devenu par degrés la langue presque universelle de ce pays , parce que c'est la plus douce, la plus polie , & que les Missionnaires l'ayant employée dans leurs cantiques spirituels , le goût des Indiens pour le chant la répand de jour en jour. D'ailleurs , la puissance des Empereurs se répandant de plus en plus , les peuples qu'ils soumettoient , prenoient la langue des vainqueurs.

ARTICLE VI.

Climats , Vents , Marées , Arbres , Plantes , Fruits , Fleurs , Animaux , Minéraux , &c. de la Nouvelle Espagne.

§. I.

Climat , Vents , Marées.

IL est difficile de donner une idée de toutes les variétés du climat de la Nouvelle Espagne : nous prendrons le centre pour règle moyenne. La Province de Mexique jouit d'un air si tempéré , que , suivant l'expression d'un Voyageur , on y a presque toujours chaud & froid en même-tems , c'est-à-dire , froid à l'ombre , & chaud lorsqu'on est exposé au soleil ; ainsi , dans toutes les saisons , ni l'un ni l'autre n'est excessif. Les habitans se plaignent cependant du froid le matin , & de la trop grande chaleur pendant

le jour , depuis le mois de Mars jusqu'à celui de Juillet ; ce qu'il faut attribuer à leur mollesse. Après le mois de Juillet , les pluies abondantes rafraîchissent l'air comme dans les parties des Indes Orientales , dont la situation est la même. Depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars , elles sont moins fréquentes & moins abondantes. Les Indiens donnent le nom d'hiver aux nuits fraîches qui commencent en Novembre , & qui durent jusqu'au mois de Février : mais c'est la saison qui plaît le plus aux Européens. En général , ils se trouvent bien de ce climat , qui n'est ni excessivement chaud ni excessivement froid. Il n'y a point d'année où la terre ne donne trois récoltes. La première se fait au mois de Juin , des grains semés en Octobre , & se nomme *Moisson d'eau*. La seconde se fait en Octobre , de ce qu'on a semé au mois de Juin , & se nomme *Moisson de saison*. La troisième , qu'on appelle *Accidentelle* , parce qu'elle est moins certaine , se fait suivant la situation de l'air. On sème en Novembre sur la pente des montagnes fraîches. Une

expérience constante a prouvé que le maïs , qui est la nourriture ordinaire du pays , rapporte beaucoup plus lorsqu'il est semé entre les mois de Mars & de Mai. Comme les volcans , dont la Nouvelle-Espagne est remplie , font alors leurs plus grandes éruptions , on conclut que les souffres de la terre sont dans une agitation favorable à cette espèce de grain.

Vents.

Dampier observe que les vents certains des côtes sont les mêmes dans la Nouvelle Espagne qu'en Guinée , & que depuis la latitude de dix-sept degrés jusqu'à vingt , du côté du Nord , ils sont constamment presque Ouest. Entre les vents changeans , les plus incertains & les plus irréguliers , sont ceux qui soufflent entre le Cap Gracias de Dios , & le Cap la Vela. Le plus ordinaire est entre le Nord-Est & l'Est. Il souffle constamment entre Mars & Novembre , excepté lorsqu'il est repoussé par les ouragans qui se levent presque toujours contre le vent , & qui sont très-fréquens sur cette côte dans le cours de Mai , Juin , Juillet & Août.

Les vents de terre sont d'une vio-

lence extrême dans la baie de Campêche , & leur force se soutient jusqu'à deux ou trois lieues en mer. Au milieu de la baie , où la terre court de l'Est à l'Ouest, les vents de terre sont au Nord, & ceux de mer au Sud. Ils commencent à souffler vers sept ou huit heures du soir , & continuent , sur-tout dans la saison sèche , jusqu'à sept ou huit heures du matin. Dans l'Isle aux Bœufs , qui est située dans cette baie , les vents de terre sont si frais , & portent si loin l'odeur des bœufs & des vaches qui y sont , que des Pilotes faisant voile dans l'obscurité de la nuit près de cette côte , ont reconnu l'Isle à cette marque , sans quoi ils se seroient trop détournés à l'Ouest.

Les vents de terre sont encore fort bons dans les Golfes du Mexique & de Honduras : mais sur les Caps & sur les pointes , ce vent manque plus ou moins , à proportion qu'ils sont plus ou moins exposés aux vents de mer.

Du côté de la mer du Sud , les baies ont aussi leurs vents frais de terre ; mais dans quelques-unes , ils ne se levent qu'à minuit ; & vers le

Nord ils ne sont pas si certains dans la saison humide que dans la saison sèche. Les plus petites baies jusqu'aux landes , jouissent de l'avantage des vents de terre. En général , ces vents sont plus ou moins foibles suivant les pointes ou les détours des côtes.

La baie de Campêche est sujette à des vents qui ne soufflent qu'aux mois de Février , de Mars & d'Avril. On les nomme *Summasenta* : ils ne sont ni vents de terre ni vents de mer , & different également les uns des autres en durée ; mais ils soufflent de terre en partie. Leur cours ordinaire est de l'Est-Sud-Est , & dure quelquefois pendant toute une semaine sans interruption. Ils sont frais & secs. Les vaisseaux qui partent de Trist avec ces vents , arrivent au Cap Concedendo en trois ou quatre jours : mais avec tout autre , ce voyage ne se fait jamais en moins de huit ou dix jours. Sans être aussi froids que les vents de terre , ils le sont plus que ceux de mer , & plus forts que les uns & les autres. C'est ordinairement dans les plus basses marées qu'ils se font sentir.

Dans la mer du Sud , entre le Cap

Blanc & Realejo , sur la côte du Mexique , c'est-à-dire , dans une distance de quatre-vingt lieues , on trouve un vent que les Espagnols nomment *Popogaios* , & qui ne regne qu'aux mois de Mai , de Juin & de Juillet. Il souffle jour & nuit sans interruption , & dure quelquefois huit jours de suite. Ce vent est frais , mais il n'est pas violent.

Le golfe du Mexique est sujet à trois sortes de tempêtes qui reviennent tous les ans , à peu près dans les mêmes saisons , & sont annoncées quelques heures auparavant par divers présages.

Il y a en outre dans ce golfe , des vents Nord qui soufflent avec une violence extrême , entre les mois d'Octobre & de Mars. Ils ne manquent jamais à la pleine lune , & sont ordinairement précédés d'un tems clair & serein. Les présages qui l'annoncent , sont un reflux extraordinaire , qui laisse à peine remarquer aucun flux pendant un ou deux jours ; la fuite des oiseaux de mer , un nuage fort noir qui paroît au Nord-Ouest , & s'élève jusqu'à dix ou douze degrés au dessus de l'horison. Le bord de la partie

supérieure paroît fort uni. Lorsqu'il est monté au point où il s'élève ordinairement , il reste deux ou trois jours sans aucun mouvement. La tempête commence ensuite , & est furieuse. On s'y prépare avec les plus grandes précautions. Enfin ces climats sont exposés à des ouragans & des tempêtes terribles.

§. II.

Arbres, Plantes, Fruits & Fleurs.

LES Voyageurs nous présentent le Mexique comme une des plus fertiles régions du globe terrestre. Outre les productions naturelles , il est enrichi , depuis la conquête , de toutes les plantes de l'Europe , qui se sont perfectionnées dans ce beau climat. Nous ne parlerons ici que des principales productions du pays.

Cacao.

Labat, T.
II.

Nous donnons le premier rang au Cacaotier , qui tire son origine du Mexique , & en fait une des principales richesses. On le sème dans une terre chaude & humide, l'œil en haut, & on le couvre avec soin. Au bout de quinze jours , on voit sortir l'ar-

brisseau de terre : mais il est deux ans à croître de la hauteur de deux palmes : on le transplante alors, en laissant toute la terre qui est autour de sa racine : on met un échalas à côté pour le soutenir , & des arbres fruitiers autour pour lui donner de l'ombre. On a soin de couper tous les rejettons qui poussent au pied. On ôte toutes les mauvaises herbes qui viennent aux environs. Il faut le garantir du froid , de la trop grande quantité d'eau & de certains vers qui le rongent. Dans l'espace de cinq ans , il arrive à la hauteur de sept palmes , & devient gros comme le poing. Il commence alors à porter du fruit. Ses feuilles ont la figure de celles du châtaignier , mais elles sont plus étroites. La fleur croît sur le tronc & sur les branches. Il s'en forme une gouffe , qui a la figure du bled d'Inde ; verdâtre avant sa maturité , & brune lorsqu'elle est mûre ; mais quelquefois blanche , jaune & bleue. Les grains ou les amandes du cacao sont couvertes d'une substance mucilagineuse. La récolte s'en fait un peu avant la nouvelle lune. On fait sécher le fruit à l'ombre pendant trois

jours : on l'expose ensuite au soleil pendant trois autres jours, ce qui se renouvelle alternativement jusqu'à ce qu'il soit sec. On remarque que les endroits qui sont remplis de Cacaotiers ne sont pas fort sains.

La Vanille. La Vanille est une canne d'Inde de la grosseur du doigt, qui s'entortille comme le lierre autour des orangers.

Id. Ses gouffes sont vertes; mais lorsqu'elles sont seches, elles deviennent dures & noires. La Vanille croît particulièrement sur la côte méridionale de la Nouvelle Espagne.

L'Achiote. L'Achiote croît sur un arbrisseau, dans des gouffes rondes & remplies de grains rouges, qu'on réduit premièrement en pâte. On la fait ensuite sécher, on en forme des boules rondes, des gâteaux ou de petites briques. On fait avec l'écorce de cet arbrisseau des cordes plus fortes que celles de chanvre. Sa graine donne une teinture rouge. Elle entre dans la composition du chocolat, dont on prétend qu'elle relève la couleur & le goût.

**Poivres-
longs.** On distingue au Mexique quatre sortes de Poivre-long; l'une, qu'on appelle *Chilchote*; l'autre, qui est plus

petite, se nomme *Chilterpin*. Ces deux especes sont fort piquantes. La troisieme, qui se nomme *Tonalchiles*, est médiocrement chaude : les Indiens en mangent avec leur pain de maïs, comme nous mangeons d'autres fruits. La quatrieme, que l'on appelle *Chilpela-gue*, a la gouffe fort large, & n'est ni si douce que la troisieme espece, ni si piquante que la premiere. On l'emploie dans le chocolat.

Le Metl est ce chardon que nous Metl.
avons annoncé ci-dessus. On le cultive comme les vignes en Europe. Il a près de quarante feuilles toutes différentes les unes des autres, & qui servent à différens usages. Lorsqu'elles sont encore tendres, on en fait des confitures, du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, des cordages, du vin, du vinaigre & de l'eau-de-vie. Elles sont armées d'une sorte d'épines si fortes & si aiguës, qu'on en fait une espece de scie pour scier du bois. L'écorce brûlée guérit les blessures, & la gomme qui sort des branches est un excellent antidote contre toute sorte de poison. Lorsque cet arbrisseau a six ans, on

ôte les feuilles du milieu , on y fait un creux , dans lequel s'amasse une liqueur que les Indiens recueillent chaque jour au matin , & qu'ils mettent dans des vaisseaux. On peut faire cette opération pendant un mois entier , au bout duquel la plante sèche & pousse des rejettons. La liqueur qu'on tire de cet arbrisseau est aussi douce que le miel , lorsqu'elle est fraîche : au bout de quelque tems elle prend la force de l'hydromel , & est bonne pour plusieurs maladies. Les Indiens y mettent une racine qui la fait bouillir & fermenter comme le vin. Elle prend de la force & enivre. On en tire une eau-de-vie qui a beaucoup de force. On nomme aussi cette plante *Pulque* ou *Poulcre*.

Atolle , ou
Anate.

L'*Atolle* ou l'*Anate* est une fleur rouge qui croît sur un arbrisseau de même nom , & qui non-seulement entre dans la composition du chocolat des Mexiquains , mais encore dans celle d'une autre liqueur , & sert à la teinture. Elle croît particulièrement aux environs de Guatimala. On en cultive dans quelques autres cantons de la Nouvelle Espagne , & dans plusieurs

Iles,

Isles. L'arbrisseau s'éleve de sept ou huit pieds. On jette la fleur dans une citerne remplie d'eau. On l'agite souvent, & elle se réduit en substance liquide. Lorsqu'elle est rassise, & qu'on en a tiré l'eau, on en fait des tourteaux & des briques qu'on fait sécher au soleil.

Le *Silvestre* est la graine d'un arbre du Mexique, qui ressemble au Cochenillier. La fleur est jaune & le fruit rouge. Lorsque le fruit est mûr, il s'ouvre, & la graine tombe. Les Indiens, pour la recevoir, mettent une toile sous l'arbre & le secouent. La teinture du *Silvestre* est presque égale en beauté à celle de la cochenille, & lui ressemble assez : mais elle est beaucoup moins estimée. Les Espagnols ont longtemps caché d'où l'on tiroit la cochenille & le *silvestre*.

Silvestre

La *Cochenille* est originaire du Mexique. C'est un insecte qui s'engendre dans une espèce de fruit. L'arbrisseau qui le porte, est environné d'épines, & peut avoir cinq pieds de haut. Il ressembleroit au Poirier piquant, si ses feuilles étoient plus larges, & s'il avoit son fruit plus gros. Il porte

Cochenille

des fleurs rouges au sommet. Ces fleurs, dans leur maturité, se renversent sur le fruit qui commence alors à s'ouvrir : elles le couvrent si parfaitement, que ni la pluie ni la rosée ne peuvent mouiller l'intérieur. Lorsque la fleur est tombée, le fruit s'ouvre de la largeur de deux pouces : on le trouve tout rempli de petits insectes rouges, dont les ailes sont extrêmement petites. Comme ils y sont nés, ils y mourroient faute de nourriture, ayant déjà dévoré le fruit qui leur a donné la vie, & pourriroient dans leur enveloppe, si on n'avoit soin de les tirer lorsque le fruit est ouvert. On étend sous l'arbre un grand drap, on agite les branches avec des bâtons, & l'on force l'insecte de sortir. Il voltige autour de l'arbre ; mais l'ardeur du soleil le fait presque aussitôt tomber sur le drap. Il y meurt, & on le laisse sécher pendant deux ou trois jours. De rouge qu'il étoit, il paroît noir sur le drap, & blanchit en séchant. C'est cet insecte qui fait l'écarlate. Les Espagnols donnent le nom de *Tuna* au Cochenillier. On en trouve de très-grandes plantations dans

les Provinces de Guatimala , de Chiapa
& de Guaxaca.

Le *Poirier piquant* ou la *Raquette* , Le Poirier piquant.
aime les terres seches & sablonneuses.

Ses feuilles forment un ovale un peu
allongé par l'un de ses bouts. Dans
leur grandeur naturelle , elles ont de-
puis sept jusqu'à neuf pouces de long ,
sur trois ou quatre de large. Leur épais-
seur est de neuf à dix lignes. La peau
en est verte , mince , lissée aux en-
droits qui ne sont pas chargés d'é-
pines. La chair est blanchâtre , sou-
ple , de la consistance d'une rave un
peu flétrie , & d'un goût qui seroit
entièrement insipide , sans une petite
amertume qu'il laisse dans la bouche.
Les bords sont chargés de petits bou-
quets d'épines droites , courtes &
pointues. Les deux superficies le sont
aussi , mais les bouquets sont plus gros ,
& les épines plus longues & plus
fortes. Ils sont éloignés d'un pouce
les uns des autres , & posés réguliè-
rement en quinconce. Lorsque la tige
a deux ou trois pieds de hauteur , elle
produit un fruit qui a la figure d'une
figue. Il est d'abord verd & dur :
mais il change de couleur en croissant.

Il rougit par degrés, & devient d'une vive couleur de feu lorsqu'il est mûr. Il sort de son centre une espece de tulipe de couleur orangée. Cette fleur n'a pas assez de consistance pour se tenir droite : elle se renverse sur le fruit deux jours après qu'elle est éclosée, se fane, sèche & tombe. Le fruit s'ouvre comme une grenade ou comme une figue. Le dedans paroît rempli de petites graines d'un beau rouge incarnat. Elles sont enveloppées d'une matiere épaisse comme de la gelée, du plus beau rouge du monde & d'un goût fort agréable, avec une petite pointe aigre qui aiguise l'appétit, & rafraîchit beaucoup : mais la peau de ce fruit est environnée de pointes presque imperceptibles, si fines, si piquantes & si faciles à rompre, qu'on n'y peut toucher sans s'en remplir les doigts, & se les mettre tout en sang. Elles passent au travers des meilleurs gants, & causent une démangeaison insupportable. Pour les cueillir sans se blesser, on les sépare de leur tige avec un couteau, on leve de chaque côté une petite tranche avec le même couteau. Ces vuides

servent à les tenir d'une main , tandis qu'avec le couteau qu'on tient de l'autre , on enleve toute la superficie épineuse. Quelques jours après que le fruit s'est ouvert de lui-même , il n'a presque plus de consistance , & ressemble alors à une gelée liquide : on le mange avec une cuiller. Son suc tache le linge , & teint les urines , mais il ne cause aucun accident , & est au contraire bon pour plusieurs maladies.

C'est dans ce fruit qu'on trouve cet insecte, que le P. Labat nomme Cochenille. Il est , dit ce Voyageur , à peu près de la taille d'une grosse punaise. Sa tête ne se distingue du reste du corps , que par deux petits yeux qu'on y remarque , & par une petite gueule. Le dessous du ventre est garni de six pieds , trois de chaque côté. Ils ont chacun trois articles qui ne sont pas plus gros par une extrémité que par l'autre , & ne passent pas la grosseur d'un cheveu fort délié. Le dos de cet animal est couvert de deux ailes qui ne sont pas étendues comme celles des mouches. Sans excéder la longueur du corps , elles en embrassent toute la rondeur. Elles sont si délicates , que

L'animal ne peut s'en servir pour s'élever. Avec elles il se soutient quelques momens en l'air , & retarde un peu sa chute , lorsqu'on lui a fait quitter le fruit qui le nourrissoit. La chaleur du soleil le fait périr sur le champ. Le Pere Labat assure , d'après ses expériences , que cet animal ne prend pas naissance dans le fruit des Raquettes , mais qu'il jette sa semence indifféremment sur tous les arbres où il se rencontre , & qu'étant éclos , il se retire dans tous les fruits d'où il peut tirer sa nourriture , & qui lui communique sa couleur. Aussi voit-on changer celle de l'insecte à mesure que le fruit est plus ou moins coloré. Lorsque cet animal atteint une certaine grosseur , il y a apparence qu'il acquiert la force de voler , & qu'il change de figure comme les vers à soie & d'autres insectes. C'est alors qu'il jette sa semence , & qu'il se reproduit.

Cet insecte multiplie prodigieusement. On en trouve une quantité incroyable , malgré ce que les poules , les fourmis & les vers , qui le recherchent avidement , en détruisent. C'est cet ani-

mal qui sert à faire cette belle couleur que nous connoissons sous le nom d'écarlate.

Il est très-facile de multiplier les Raquettes. Il suffit d'enterrer à moitié une de leurs feuilles, pour lui faire prendre racine & produire beaucoup de fruit en peu de tems. Suivant l'opinion du même Voyageur, on en tireroit un avantage considérable, en multipliant encore les Cochenilles, qui seroient le fonds d'un très-riche commerce, & l'on tireroit parti dans nos Colonies d'une quantité de terres qui sont inutiles, c'est-à-dire, trop usées & trop maigres pour produire des cannes de sucre, du tabac, de l'indigo, du roucou, du manioc, &c. D'ailleurs, le fruit des Raquettes a beaucoup de vertus.

L'*Aguacate* ou l'*Avocat*, est un arbre particulier à la Nouvelle Espagne : on n'en trouve dans les Isles Philippines & de la mer du Nord, que parce qu'on l'y a transplanté. Son fruit a ordinairement la figure d'une poire : quelquefois celle d'un limon. Sa couleur est verte en dehors, verte & blanche en dedans, & a un gros noyau

Aguacate

dans le centre. On le mange cuit ou crud avec un peu de sel, parce qu'il est doux. On y met aussi du sucre, du jus de limon, du plantain rôti. Tous les Voyageurs conviennent qu'il est d'un goût & d'une saveur admirable, même crud & mangé avec du sel. On tire de son noyau de l'huile qui approche beaucoup de celle des amandes ameres. La feuille de l'arbre jette une agréable odeur : elle est sèche & chaude au second degré.

Sapotier. Le *Sapotier* tient le premier rang parmi les arbres de son espece pour la bonté de son fruit, qui s'appelle *Sapotille noire*. L'arbre est touffu & de la grandeur du Noyer : mais ses feuilles sont plus petites & plus vertes. Le fruit est rond & revêtu d'une écorce verte très-fine. Sa pulpe a la couleur & le goût de la casse : on y trouve quatre petits noyaux. Avant sa maturité, il empoisonne le poisson, & lorsqu'il est mûr, on en fait prendre aux malades.

La seconde espece est la *Sapotille blanche*, qui croît sur un arbre qui ressemble beaucoup au poirier, & qui ne differe de l'autre que par la blan-

cheur de sa poulpe. On lui attribue la qualité de provoquer le sommeil.

La troisieme, qui se nomme *Sapotille ivrogne*, est le fruit d'un arbre qui ressemble au précédent, mais dont les branches sont beaucoup plus belles. Son goût tire un peu sur l'aigre, & est extrêmement agréable. Son écorce est jaune & verte. Sa poulpe est blanchâtre, & n'a que deux petits noyaux.

La quatrieme est la petite espece, qu'on appelle simplement *Sapotille*. L'arbre qui le produit est plus grand & plus touffu que les autres. Le fruit est purpurin en dehors, & d'un pourpre plus vif en dedans. Il a quatre petits noyaux placés chacun dans une niche. On lui donne la préférence pour le goût sur tous les fruits des régions chaudes. On en fait une composition fort agréable qui tient les dents nettes, lorsqu'on en mâche souvent.

Le Mamey de la Nouvelle Espagne ne differe de celui de l'Isle Espagnole que par la couleur de son fruit, qui est jaune en dehors, rouge en dedans, & a un noyau violet. L'amande que ce noyau renferme est amere, & se nomme *Pestle*. On lui attribue beau-

Mamey.

coup de vertu , sur-tout dans les lavemens.

Grandille. Le fruit qu'on nomme *Grandille* croît dans la Nouvelle Espagne sur une plante semblable au lierre. Elle s'entortille autour d'un arbre , le couvre entièrement de ses feuilles. Le fruit est de la grosseur d'un œuf , aussi uni , jaune , verd en dehors , blanchâtre en dedans , avec des pepins qui ressemblent beaucoup à ceux du raisin. Il joint à la douceur de son goût une agréable acidité qui le fait beaucoup aimer des femmes. Carreri prétend qu'on découvre dans sa fleur tous les instrumens de la Passion , comme dans celle de la Grenadille Chinoise.

Nuchiti. Le fruit qui porte le nom de *Nuchiti* , est répandu dans toute l'Amérique ; mais celui qui vient dans la Nouvelle Espagne , est meilleur & plus estimé. C'est une sorte de figue dont la poulpe est mêlée de plusieurs sortes de grains , mais plus gros que ceux des figues. Il est couronné comme la nefle. On en distingue plusieurs especes qui different toutes en couleur. Les unes sont vertes en dehors , les autres jaunes , d'autres tachetées. C'est au blanc

qu'on donne la préférence. Il a le goût de la poire & du raisin. Il se conserve long-tems. Sa principale qualité est de rafraîchir beaucoup, ce qui le rend très-précieux pendant l'été. Celui qui croît dans les terres labourées passe pour le meilleur. Gage fait l'éloge d'une espece qui est rouge; mais on en fait peu d'usage, parce qu'elle teint de couleur de sang la bouche, le linge & l'urine. Ces effets donnerent de l'inquiétude aux premiers Espagnols qui en mangerent. Ils croyoient que c'étoit leur sang qu'ils perdoient, avoient recours aux Médecins; & les remedes qu'ils employoient à la guérison d'un mal imaginaire, leur causoient de véritables maladies. La peau extérieure de ce Neuchtli est épaisse & remplie de petites pointes; mais en l'ouvrant jusqu'aux grains, on en tire aisément le fruit, sans la rompre. Les Espagnols s'amusent aujourd'hui de ce qui leur causoit autrefois de vives allarmes, & présentent du Nuchtli rouge aux Etrangers qui arrivent dans ce pays. Ils mettent encore le fruit entier dans une serviette, & l'agitent. Les petites pointes qui sont

presque imperceptibles s'y attachent, sans être apperçues; & ceux qui emploient la serviette à s'essuyer la bouche, se trouvent tout à coup les lèvres collées, même cousues au point de perdre l'usage de la parole. Ils n'en ressentent aucune douleur; mais ce n'est qu'après s'être lavés & frottés longtemps, qu'ils se délivrent de cet embarras. L'arbre qui porte ce fruit est fort épineux. Ses feuilles sont d'un gris minime, naissent les unes sur les autres. Lorsqu'on les plante elles deviennent arbres. Dans les pays secs & stériles, ce fruit sert d'aliment & de boisson. On mange le fruit & on boit le suc des feuilles.

Buisson des
prunes de Co-

L'arbre qui porte le Coco est trop connu, pour que nous en donnions ici la description. Nous parlerons seulement du buisson des prunes de Coco, qui est fort commun dans certains cantons de la Nouvelle Espagne. C'est un arbrisseau de la hauteur de sept à huit pieds. Ses branches s'étendent beaucoup: il a l'écorce noire & unie. Ses feuilles sont assez grandes, ovales & d'un verd foncé. Le fruit est de la grosseur de nos grosses prunes: mais

il est rond. Il s'en trouve cependant de blanc , de noir & de rougeâtre. La peau est très-mince & fort unie , la poulpe blanche , molle & spongieuse , plus propre à être sucée que mordue. Elle renferme un gros noyau dont l'amande est molle. Cet arbre aime le bord de la mer , & croît même dans le sable ; mais ses prunes y sont salées , quoique dans les autres lieux elles soient douces , agréables & seches.

La Vigne de la Nouvelle Espagne Vigne de la Nouvelle Espagne. est un arbre qui a deux ou trois pieds de circonférence , & s'élève de sept ou huit. Il pousse à sa tête quantité de branches dont les rameaux sont gros & épais. Ses feuilles ressemblent assez à celles du lierre ; mais elles sont plus larges & plus fermes. Le fruit est de la grosseur ordinaire du raisin , & croît en grappes sur toutes les parties de l'arbre. Il devient noir en mûrissant , quoiqu'il soit rougeâtre dans l'intérieur. Son noyau est fort gros , & lui laisse peu de substance : mais elle est agréable & saine. Le tronc & les branches font un bon bois de chauffage.

Bois de
Campêche.

Nous avons parlé du bois de Campêche à l'article de la baie de ce nom.

Abricotier
du Mexique.

L'arbre que les Espagnols ont nommé l'*Abricotier Mexiquain*, est plus haut que nos plus grands chênes. Ses feuilles ressemblent à celles du laurier sauvage, & son écorce à celle du poirier. La chair de son fruit est peu différente de celle de nos abricots, quoiqu'il ne leur ressemble nullement par la figure. Il est de la grosseur du melon, & couvert d'une peau dure & épaisse. Il l'emporte beaucoup sur l'abricot par l'odeur & le goût. Les Espagnols cultivent cet arbre, & font des confitures de son fruit. Ils en ont transplanté dans l'Isle Espagnole, où l'on observe que l'odeur du fruit attire les sangliers, & que ceux qui s'en nourrissent ont la chair très-bonne.

Arbres à
baume.

Les Provinces de Chiapa & de Guatimala produisent des arbres qui donnent un baume blanc, mais moins estimé que celui de *Tollu*, aux environs de Carthagene.

Pins.

Les Pins de la Nouvelle Espagne sont d'une hauteur médiocre, & ne portent que des especes de pommes

qui croissent sur les bosses , les nœuds & les autres excrescences de l'arbre. Les feuilles de cet arbre sont comme enveloppées les unes dans les autres , jusqu'à ce qu'elles s'élargissent vers la pointe. Elles sont assez épaisses , longues de dix à douze pouces , & si serrées qu'elles retiennent l'eau de pluie. On a déjà remarqué que c'est une admirable ressource pour ceux qui sont pressés par la soif. On en fait sortir l'eau de pluie , en enfonçant un couteau dans les feuilles , & on la reçoit dans son chapeau pour la boire. Acosta dit que les pommes de cet arbre sont fort agréables au goût , qu'on les mange coupées par morceaux & trempées dans de l'eau & du sel.

La *Molle* est un arbre du Mexique. Molle.
On lui attribue de grandes vertus. Quelques-uns le croient originaire du Pérou ; mais il vient beaucoup mieux dans la Nouvelle Espagne. On tire de ses rameaux une espèce de vin ou de liqueur qu'on emploie à divers usages.

Le *Palto* est un grand arbre : il a Palto.
pour fruit une espèce de pomme , dont la chair est fort molle , & renferme une espèce de noyau. Il est assez bon

au goût , & est fort sain. Il vient aussi au Pérou.

Chicapotes. Les *Chicapotes* sont un excellent fruit qui croît dans les pays chauds. Les Mexiquains en font une espece de marmelade , qui approche du goût & de la couleur du Cotignac.

Annone. L'*Annone* de la Nouvelle Espagne l'emporte sur celle des Philippines , & de tous les autres pays de l'Amérique.

Cappollies. Les *Cappollies* sont une espece de cerise , dont le noyau est plus gros que celui des nôtres. Ce fruit est très-agréable. Il paroît , suivant le témoignage de plusieurs Voyageurs , qu'il ne vient qu'au Mexique.

Coton. Le Coton est très-commun au Mexique. Il vient sur des arbrisseaux comme en Asie , & sur de grands arbres.

Amatcastic. L'*Amatcastic* , que plusieurs Voyageurs nomment *Texcalamatl* ou *Tepeamatl* , est un grand arbre qui a les feuilles larges comme celles du lierre , purpurines , à peu près de la forme d'un cœur. Il porte une espece de perites figues d'un rouge qui tire aussi sur le pourpre , & remplies d'une petite graine rouge. En décoction il est très-bon pour la fièvre. Il fait évacuer la

bile par des vomissemens & par les selles.

Le *Capalxocotl* tire son nom de la *Capalxocotl* ressemblance de son odeur avec celle du *Copal*, qu'on nomme aussi *Pompoque*. Cet arbre ressemble à notre cerisier. Il porte pour fruit des especes de petites pommes douces, mais fort astringentes. Leur principale vertu est dans le suc qui est visqueux, & qu'on croit bon pour les fièvres dysentériques.

Le *Quahuayohuatli* ou *Quahtlalatzin*, *Quahuayohuatli*, ou *Quahtlalatzin*, est un grand arbre dont le tronc est fort gros, rouge & tortu, & qui jette beaucoup de branches. Ses feuilles sont celles de l'*Adlese* ou du *Rhododendra*, c'est-à-dire, longues & étroites. Son fruit est rond, mais applati comme les fèves marines, & moins gros. Cinq ou six de ces especes d'amandes rôties & macérées dans le vin, font une excellente purgation. Il faut en ôter les membranes dont elles sont couvertes, & qui les divise par le milieu. Ximenes dit que le fruit, lorsqu'il est mûr, fait beaucoup de bruit en s'ouvrant, & qu'il s'élance aussi loin que s'il étoit poussé avec

une arme à feu. L'arbre , dit-il , est grand ; ses feuilles sont celles du mûrier , mais plus larges , dentelées par les bords , & divisées par une multitude de petites veines. Son tronc est roussâtre ; son fruit rond , mais applati & rayé comme le melon. Il contient une douzaine de pepins ronds , blancs. On assure que deux suffisent pour chasser du corps toutes les humeurs nuisibles , sur-tout la pituite & la bile. Il faut en ôter la membrane qui les sépare : elle est capable de causer des tranchées. Il faut les faire rôtir , les macérer dans l'eau , & les prendre à jeun. Laet en fait beaucoup de cas.

Kabuali.

Le *Xahuali* est un très-bel arbre , dont les feuilles ressemblent à celles du frêne. Son bois est pesant , & d'un jaune tigré. Son fruit est semblable au poivre , mais il n'est pas couronné. Les Indiens en tirent une eau dont ils se lavent les jambes , quelquefois tout le corps pour se fortifier & pour se noircir. En vain on se lave après pour ôter la couleur noire , elle ne disparoit qu'au bout de quinze jours , à l'exception des ongles , qui ne revien-

ment dans leur état naturel, qu'en croissant & à mesure qu'on les coupe.

Le *Coatl* ou *Tlapalezpatli* est un ^{Coatl ou} grand arbrisseau qui s'élève quelquefois ^{Tlapalezpatli} li. de la hauteur d'un arbre. Son tronc devient ordinairement fort épais. Ses feuilles ressemblent à celles des pois ; elles sont petites , oblongues , disposées en épi , & d'un blanc obscur. La substance de son bois est froide & humide. Elle teint l'eau d'une couleur bleue. On la croit excellente pour nettoyer les reins & la vessie , & pour adoucir l'âcreté des urines. Les Espagnols en transportent en Europe sous le nom de *Bois néphrétique*. Lorsqu'elle est macérée dans l'eau pendant quinze jours , elle cesse de la teindre , & perd toute sa vertu.

Le *Higuero* a les feuilles , la figure & la grandeur du mûrier. Son fruit est une espèce de gourde de diverses formes. Les Mexiquains en font des rasses qu'ils nomment *Tecomates*. Elles leur servent à prendre du chocolat. Ils en mangent la poulpe. ^{Higuero}

Le *Xaxocotl* est un arbre dont on ^{Xaxocotl} connoît plusieurs espèces au Mexique. Ximenes en décrit deux : la première

a les feuilles de l'oranger , mais elles sont plus petites & velues ; les fleurs blanches ; le fruit est rond & rempli de grains comme les figues. Ses feuilles sont acides , astringentes , & d'une odeur très-forte. Elles guérissent la galle par les bains. Son écorce est froide , sèche & fort astringente. On lui attribue de guérir l'enflure des jambes , les plaies fistuleuses , même la surdité. Le fruit est chaud , sec , & sent la punaise , ce qui ne l'empêche point d'être d'un fort bon goût. La seconde espèce porte un fruit beaucoup plus gros , & l'odeur n'en est pas si forte.

Mizquitl. Le *Mizquitl* est un arbre fort commun dans la Nouvelle Espagne , principalement dans les parties montagneuses. Il est épineux. Ses feuilles sont longues , étroites , de la forme de celles de l'ail. Il porte des siliques comme le Tamarinde : ils sont presque de la même figure , remplis de graines qui ont le goût fort agréable , & dont les Montagnards font une pâte qui leur sert de pain. Ximenes croit que c'est la vraie Casse des Anciens , que la négligence seule

a fait ignorer jusqu'à présent. On tire des rejetons de cet arbre une liqueur excellente pour les yeux. L'eau même dans laquelle ils ont trempé, acquiert cette vertu.

Le *Yecotl*, que les Espagnols ont nommé *Palmier des montagnes*, est un arbre composé de deux ou trois troncs qui naissent d'une même racine. Ses fleurs sont blanches & odorantes, formées en ombelles & composées de six pétales. Il porte des fruits assez semblables à la pomme de Pin, de différentes grosseurs, & de la couleur de nos châtaignes. Ximenes dit que ce fruit est froid & visqueux : mais il observe que l'on tire des feuilles de l'arbre un fil plus fin, mais plus fort que celui du Metl ou du Maghey.

Le *Xochiocotzolquaxihuitl* est un arbre résineux, qui donne une espece d'ambre liquide. Il est d'une grandeur extraordinaire. Ses feuilles ressemblent à celles du larix, & sont divisées dans leurs deux parties en trois angles, blanchâtres d'un côté, d'un verd obscur de l'autre, & dentelées à l'entour. L'écorce du tronc & des branches est rouge en partie. On en tire,

Yecotl

Xochiocotzolquaxihuitl

par incision , une liqueur dont l'odeur approche du storax. Elle est chaude au troisieme degre , & fort dessicative. C'est un spécifique contre le spasme & contre les affections hystériques. Il découle encore de cet arbre une huile dont on vante beaucoup l'odeur & les vertus.

Copal.

Les Mexiquains donnent le nom de *Copal* à routes les résines & gommes odoriférantes , & les distinguent par l'addition d'un autre nom. Ils appellent *Copal* par excellence , une résine blanche & transparente qui découle d'un arbre , dont les feuilles ressemblent à celles du chêne ; mais elles sont plus longues. Le fruit est rond , rougeâtre , & a le goût de la résine. Elle distille quelquefois d'elle-même , quelquefois par incision. L'arbre croît en divers lieux : mais on observe dans sa forme , comme dans la couleur de sa résine , quelque différence entre celui des montagnes & celui des pays plats.

Il y a un autre *Copal* , dont les feuilles sont larges , déchiquetées & un peu rudes. Cet arbre est de médiocre hauteur. On prendroit ses branches pour une espece d'ailes , d'où sort une résine

blanche, mais un peu différente de l'autre & moins abondante.

Le *Copal quauhxiotl* est un grand arbre dont l'écorce est unie, & se sépare facilement du tronc. Ses feuilles sont longues & étroites, à peu près semblables à la Rue. Son fruit pend en grappes. La résine qui sort de son tronc a l'odeur & la couleur de la précédente.

Le *Tepecopalli quahuatl*, c'est-à-dire, le Copal des montagnes, est un arbre de moyenne hauteur, qui porte un fruit semblable au gland, couvert d'une peau gluante & résineuse, bleu dans sa substance, & bon à divers usages. Il rend une résine fort semblable à l'encens des Anciens. On lui attribue de singulières vertus pour les maladies des femmes, entr'autres celle de rétablir l'utérus déplacé.

Le *Cuitla copalli*, qu'on nomme aussi *Xioquahuatl*, est un arbre médiocre. Ses feuilles sont petites & rondes. Il porte pour fruit de petites graines en ombelles, visqueuses & fort odorantes. Il rend une gomme qui a quelque odeur, & qu'on prétend chaude au troisième degré.

Le *Tecopal pitzahuac*, c'est à dire, le Copal à petites feuilles, est une espece d'encens qui tire sur le noir. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles de la Rue, & rangées en ordre des deux côtés des branches. Il porte un petit fruit rougeâtre, assez semblable au poivre rond. Il croît aussi en ordre aux côtés des branches.

Le *Xochicopalli*, c'est-à-dire, le Copal fleuri, est un arbre moyen. Ses feuilles ressemblent à celles de la Menthe farrafine, quoique moins déchiquetées : elles sont jointes trois à trois sur leur tige. Le tronc qui est fort odorant, jette une liqueur de couleur fauve, qui a l'odeur du limon.

Le *Mixquixochicopalli*, ou *Xochicopal*, est un grand arbre à feuilles d'Oranger ; son tronc est rayé de blanc. Ses fleurs sont rougeâtres & très-petites. Il donne une résine couleur de feu. Elle est chaude presqu'au troisième degré, un peu astringente & desiccative, d'une odeur douce, bonne par fumigation pour les maux de tête causés par la fraîcheur. Elle remédie aux suffocations utérines. En un mot, c'est un très-bon remede pour toutes
les

les maladies froides & humides.

L'*Hotquahuil* donne une résine que les Mexiquains nomment *Holli*, & les Espagnols *Ule*. Il y en a deux especes. Une dont le tronc est uni & rouffâtre, rempli d'une poulpe grasse & visqueuse. Ses fleurs sont blanches & ses feuilles fort grandes. Il produit sur son tronc une sorte de petites bourses rougeâtres & remplies d'un petit fruit blanc, de la forme des avelines, couvert d'une peau brune & d'un goût fort amer. Sa résine, qu'il donne par incision, est d'abord couleur de lait, & devient noire par-degrés. On en fait des boules dont les Indiens se servent pour se frotter le corps. Ils prétendent qu'elle donne beaucoup de souplesse. Ils la mangent avec certains vers qu'ils nomment *Axin*, & la regardent comme très-bonne pour provoquer l'urine, nettoyer la vessie. Ses feuilles desséchées & pilées sont un mortel poison pour les lions, les tigres, & pour la plupart des bêtes féroces.

Le *Tecomahuca* est un grand arbre dont les feuilles sont rondes & dentelées. Il porte à l'extrémité de ses branches un petit fruit rond, jaunâ-

tre , rempli d'une graine semblable à celle du cotonier. La substance du tronc est d'un goût âcre , mais d'une agréable odeur. Il en sort quelquefois naturellement , mais ordinairement par incision , une résine qui a toutes les qualités des précédentes , & qu'on prend pour une sorte de myrrhe.

Le *Caranna* est une résine qui sort d'un grand arbre , dont le tronc est uni ; d'un rouge éclatant & d'une forte odeur. Ses feuilles ressemblent à celles de l'olivier , & sont disposées en forme de croix. On attribue autant de vertu à sa résine qu'à celles dont nous avons parlé.

L'*Hutzochitl* donne une liqueur fort semblable au baume de Syrie , & qui ne lui cede ni par l'odeur ni par les autres qualités. C'est un arbre de la hauteur de l'oranger , qui a les feuilles de l'amandier , mais plus grandes & plus aiguës. Il porte à l'extrémité de ses branches des fleurs jaunes à feuilles longues & étroites , qui contiennent une sorte de semence brune. Dans toutes les saisons , mais principalement à la fin des pluies , cet arbre donne , par incision , une liqueur d'un

jaune noirâtre, d'un goût âcre & amer & d'une odeur forte, mais extrêmement agréable. On la tire aussi des branches, en les hachant fort menu & en les faisant bouillir dans l'eau. On recueille la substance à mesure qu'elle surnage : mais ce baume est moins estimé que l'autre. On tire aussi des semences de l'arbre, une huile de la plus agréable odeur. Elle ressemble assez à l'huile d'olive, & a presque les mêmes vertus que le baume.

Les Provinces méridionales du Mexique produisent en abondance une sorte de Cedres. Les feuilles en sont petites, longues, étroites, à peu près comme celles du pêcher : elles croissent par bouquets. Leur couleur est un verd pâle. Elles sont minces, souples, frisées vers la pointe, & lorsqu'on les froisse dans la main, elles rendent une liqueur onctueuse & d'une odeur aromatique. L'écorce de l'arbre est épaisse, rude, grise & adhérente. On prétend qu'il y en a de mâles & de femelles, que le mâle est plus rouge & plus compact, ce qui le rend plus facile à travailler que

Espece de
Cedres.

l'autre. Il devient très-grand , sur-tout dans les terres arides , qu'il aime mietux que les grasses. Les Espagnols en font des poutres , des chevrons , des planches , des cloisons & des meubles. Les Indiens n'en connoissent pas de meilleur pour faire des pirogues & des canots. Outre qu'il est léger , il est comme à l'épreuve du naufrage , parce qu'il ne se brise pas facilement. Son odeur qui lui a fait donner le nom de *Cedre* , est extrêmement agréable. Il ne se corrompt presque jamais. On croit en trouver la cause dans une gomme très-âcre & très-amere , qui en éloigne les vers & les poux de bois , & qui communique son amertume aux alimens qu'on fait cuire sur un feu de son bois. Son odeur ne se fait sentir que lorsqu'il est bien sec. Il en jette une fort mauvaise & fort dégoûtante jusqu'à ce qu'il ait perdu toute son humidité , ce qui arrive aussi au bois de Sainte-Lucie. Le tronc & les branches de cet arbre jettent , par intervalles , des grumeaux d'une gomme claire , nette & transparente , qui durcit à l'air , & qu'on emploie aux mêmes usages que la gomme arabi-

quë. Peut-être en tireroit-on beaucoup plus par incision.

On distingue sur les côtes méridionales de la Nouvelle-Espagne , trois ^{Différentes especes de Mangles.} sortes de Mangles : les noirs , les rouges & les blancs. Le noir , qui est le plus grand , a le tronc de la grosseur d'un chêne , & s'élève ordinairement d'environ vingt pieds. Il est fort dur & bon pour la charpente , mais d'une pesanteur extraordinaire. Le Mangle rouge croît près de la mer & des rivières. Son tronc est moins gros que celui du Mangle noir : mais il pousse plusieurs racines de la grosseur de la jambe : elles s'élèvent à huit ou dix pieds de terre , ce qui rend les lieux , où cet arbre croît , presque impraticables. Le bois en est dur & bon à divers usages. Son écorce , qui est rouge en dedans , sert à tanner les cuirs. Le Mangle blanc n'arrive jamais à la même grosseur des autres , & n'a pas la même utilité.

On trouve sur ces côtes , particulièrement dans la baie de Campêche , sur la mer du Nord , une espece de fruit qui se nomme *Pengoin*. Il y en

Pengoin.

a deux especes , l'une jaune , l'autre rouge. La première espece croît sur une tige verte de la grosseur du bras & de la hauteur d'un pied. Les feuilles ont un demi-pied de long sur un pouce de large : elles sont bordées de piquans. Le fruit sort au sommet de la tige en deux ou trois gros pelotons , composés chacun de seize ou vingt pommes , rondes & jaunes , de la grosseur d'un œuf de poule. La peau en est épaisse & le dedans rempli d'une petite graine noire , mêlée dans la pulpe du fruit.

Le *Pengoin* rouge a la grosseur & la couleur d'un oignon sec. Sa figure est celle d'une quille. Il ne croît point sur une tige , sort de terre par un bout & y reste attaché par l'autre. La même racine en produit soixante & soixante & dix. Ils sont environnés & comme défendus par des feuilles piquantes & longues d'environ deux pieds. Le fruit de l'une & de l'autre espece se ressemble par les qualités. Tous deux tiennent sur l'aigre. Ils passent pour fort sains & ne nuisent jamais à l'estomac. Si on en mange avec excès , on sent une chaleur extraordinaire au fondement.

La Province de Mechoacan produit un arbre que ses habitans nomment *Chupiri*, c'est-à-dire, *Plante de feu*. Il ressemble au laurier, & a même la forme plus agréable. Ses feuilles sont plus grandes que celles de l'amandier. Ses fleurs sont une espèce de rose : mais le suc en est fort âcre. Les Indiens en font cependant usage pour corriger la pituite : mais ils le mêlent avec d'autres.

Chupiri.

On vante un arbruste du même canton : on le nomme *Charapeti*. Il pousse une longue & grosse racine, d'un blanc sale au dehors & rougeâtre en dedans. Il en sort une très-grande quantité de petits rameaux d'un verd obscur tirant sur le bleu, ronds, unis. Ils produisent des feuilles semblables à celles de l'oranger, & portant des fleurs blanchâtres qui ont la forme d'une étoile ; mais elles n'ont ni goût ni odeur. Les Indiens prétendent que cette plante est un excellent remède pour le mal vénérien. Ils emploient sa racine en décoction, avec un régime convenable au pays. Elle guérit les tumeurs, les plaies & les autres effets de ce mal, arrête la dys-

Charapeti.

senterie , rétablit les forces , excite l'appétit , chasse la galle & les maladies les plus obstinées de la peau.

Quammochitl, ou Bois de sang

Le *Quammochitl* ou *Bois de sang* , se trouve dans la Province de Nicaragua , sur la mer du Sud & sur la mer du Nord , à la même hauteur.

Cuhuraqua.

Le *Cuhuraqua* est un arbre du Mechoacan. Son tronc est épineux. Ses racines sont blanches & sarmenteuses. Elles produisent de petits rejettons rougeâtres en dehors , & très-rouges en dedans. Ils sont tortus , se couvrent de petites feuilles fort veinées : elles ont la figure d'un cœur. On en distingue deux autres especes , dont l'une se nomme *Pinguqua* , l'autre *Jama*. On tire de ces trois arbustes une teinture d'un fort beau rouge.

Puntzumeti.

Le *Puntzumeti* , que Ximenes nomme l'*Asarum* du Mechoacan , est une plante très-vantée. Ses feuilles ressemblent à celles de la vigne ; sa tige , qui n'a pas plus d'une coudée de hauteur , est ronde & unie. Ses fleurs sont jaunes & composées de filets fort déliés en forme de chevelure. Elles produisent de petites semences noires. Les racines ressemblent à celles de l'Ellé-

bore blanc. C'est la seule partie dont on fasse usage dans la Médecine. Elles jettent une petite odeur de musc & sont d'un goût âcre. On les croit chaudes & seches au troisieme degré. Leur poudre , au poids d'une dragme , prise dans du vin ou dans de l'eau de buglose ou de citron , adoucit les douleurs néphrétiques , nétoie les reins , fortifie le ventricule dans les affections froides , facilite la digestion , ôte les crudités , excite les mois , dissipe les vents , & joint à toutes ces vertus celle d'être un puissant antidote contre tous les venins.

Les Espagnols ont donné dans leur langue le nom d'*Ennemie des venins* , à la plante qui se nomme *Acuitze-huarira* , dans le Mechoacan , & *Chipahuatzix* ou *Zozatequam* , dans d'autres Provinces. Ses feuilles sont celles de l'oseille , & sortent de la racine. Ses riges ne s'élèvent que de deux ou trois pouces , & portent au sommet des fleurs d'un blanc rougeâtre , qui forment ensemble un bouquet rond. La racine est aussi ronde , blanche en dedans & d'un jaune doré en dehors. On vante son goût & ses vertus.

Son suc & son eau , dans quelque quantité qu'on l'avale , adoucit l'ardent des fièvres , fortifie le cœur , passe pour un excellent antidote & pour un vulnéraire encore plus puissant. Il faut piler la racine & l'appliquer en forme d'emplâtre sur la plaie. Prise en décoction , elle soulage les douleurs des reins , tempere l'acrimonie des urines , excite l'appétit , dissipe les tumeurs du gosier. Enfin elle remédie à presque tous les maux de quelque maniere qu'on l'emploie.

*Tlalamatl ,
ou l'herbe de
Jean l'Infant.*

Le *Tlalamatl* , que d'autres nomment *Tlacimatl* , ou petite *Cimatl* , & les Espagnols *Herbe de Jean l'Infant* , parce que ce fut lui qui leur en donna la connoissance , a les feuilles rondes , disposées trois à trois , & presque semblables à l'herbe que les Latins appellent *Nummulaire*. Ses tiges sont purpures & rampantes : ses fleurs rousses & en forme d'épis : sa semence est petite & ronde ; sa racine longue , mince & fibreuse. Elle est froide , seche , astringente , & guérit toutes sortes de plaies. On assure qu'elle avance la maturité des tumeurs & des abscess. Pilée au poids de deux

dragmes , elle adoucit les douleurs qui viennent des maux vénériens. Elle fait sortir toutes les humeurs nuisibles : appliquée sur les yeux , elle diminue l'inflammation. On assure qu'elle tue la vermine.

Le *Pehuame* est une espece de *Vorubilis* , dont les feuilles ont la forme d'un cœur. Ses fleurs sont purpurines. Sa racine est longue , épaisse , couverte d'une peau rougeâtre. C'est de cette partie dont on se sert dans la Médecine. Elle est âcre , odorante , sèche & chaude au troisieme degré. En décoction , ou préparée comme la china ou la falsepareille , elle guérit le mal vénérien. On lui attribue quantité d'autres vertus , & les Indiens la comptent entre leurs meilleures plantes.

Pehuame

L'*Enguamba* ne croît que dans le canton d'*Urubapa*. C'est un arbre moyen , dont les feuilles larges & concaves sont divisées par petits nerfs moitié jaunes & moitié rouges. Ses fleurs pendent en grappes , & sont couleur d'herbe. Il s'en forme un fruit noir , plein de grains , dont on exprime une huile jaunâtre , qui est un spécifique pour résoudre les humeurs

Enguamba

& pour guérir les anciennes plaies.

Plantes veni-
meuses.

La Province de Guaxaca est fertile en fruits & en plantes salutaires. On y en trouve une qui est fort venimeuse. Dans le Marquisat del Valle, il en croît une dont les propriétés sont sans exemple. Sa force pour empoisonner dépend du tems qu'il y a qu'elle est cueillie. C'est-à-dire, que pour faire mourir quelqu'un au bout de l'année, il faut qu'il y ait un an qu'elle soit cueillie ; ou six mois, si l'on veut qu'elle soit mortelle au même terme. On l'emploie fraîchement cueillie pour ceux qu'on veut faire périr sur le champ.

Savonnier.

Le *Savonnier* est un arbre qui produit une espece de petites avelines, dont l'écume est un excellent savon pour nettoyer les habits. Les coques exposées au soleil prennent un très-beau noir, & ne se fendent jamais. On les fait polir & percer pour en faire des grains de chapeliers. Cet arbre vient abondamment dans les Mistèques & les Zapotecas. Le Pere Labat dit que la coquille renferme une matière molasse, visqueuse & fort amere ; que c'est de cette matière dont

on se sert pour blanchir le linge. Le centre de cette noix offre un noyau rond rempli d'une matière blanche, ferme, & qui a presque le goût de la noisette. On en tire une huile qui n'est pas mauvaise dans sa fraîcheur, & qui éclaire fort bien. L'arbre est droit & rond. Il s'en trouve de deux pieds de diamètre & de trente pieds de hauteur. Son écorce est grise, mince, sèche & peu adhérente, comme dans tous les bois durs. Il est fort pesant : ses fibres sont fines & pressées. Les meilleures haches se rompent souvent pour l'abattre. On ne l'emploie guère en charpente. Il sert à faire des rouleaux de moulin & des moyeux de roue.

On vante un arbre particulier à la Province de Tabasco. Il est grand, Poivre de
Tabasco. a les feuilles de l'oranger : elles jettent une agréable odeur. Ses fleurs sont rouges comme celles du grenadier, & ont l'odeur de l'orange. Ses fruits sont ronds, noirs lorsqu'ils sont mûrs, & ont l'odeur assez agréable : mais ils sont fort âpres au goût. Ils sont secs & chauds au troisième degré. On s'en sert au lieu de poivre.

dans l'assaisonnement des viandes , & les Espagnols y reconnoissent beaucoup de verrus.

Cannes.

La Province de Vera Paz produit des cannes d'une si prodigieuse grandeur , qu'il s'en trouve de cent pieds de haut & d'une grosseur proportionnée. Aussi les Indiens s'en servent-ils pour leurs édifices.

Tabac.

On doit mettre au nombre des plantes de la Nouvelle - Espagne , le Tabac , qui fut découvert en 1520 , dans la Province d'Yucatan , & que les Espagnols cultivent avec tant de succès qu'ils en tirent une partie de ce bon Tabac d'Espagne , qu'on nomme de la Havanne.

Tlactlanguaie.

La plante qui porte le poivre-long du Mexique , se nomme *Tlactlanguaie* & *Acapatli*. Elle a le tronc tortueux comme le sarment , & les feuilles semblables à celles du poivre blanc , mais plus longues & plus aiguës. Son fruit est rond & de différentes longueurs. Ses feuilles jettent une odeur assez forte , & ont le goût très-âcre. Cette plante est sèche & chaude au troisième degré. Jamais sa semence ne mûrit parfaitement. On la cueille

lorsqu'elle commence à rougir. On l'expose au soleil pour qu'elle acheve de mûrir, & c'est dans cet état qu'elle se conserve. Quelques-uns la font sécher lorsqu'elle est encore verte, la mangent & la trouvent assez bonne. Elle donne un assez bon goût aux viandes, pourvu qu'on ne les approche point du feu après les avoir assaisonnées : la moindre augmentation de chaleur en dissipe toute la force. La longueur ordinaire de ce poivre est d'un demi-pied, & sa grosseur est celle d'une corde moyenne.

Entre les arbrustes du Mexique, Pinahuitz
xihuitl. on en trouve un que l'on nomme *Pinahuitz xihuitl*. Il est haut de quatre palmes. Ses tiges sont minces, épineuses, & ses feuilles divisées en six parties, qui forment entr'elles comme autant de petits faisceaux. La racine est sarmenteuse; les fleurs ressemblent à celles du châtaignier, & le fruit à la châtaigne : mais il pend en petites grappes, vertes d'abord, ensuite roussâtres. Cette plante est une espèce de zoophite, qui se retire & se flétrit lorsqu'on y touche, même au moindre souffle de l'homme ou des animaux.

Avant la conquête , les Mexiquains n'avoient point de jardins potagers. L'Empereur & les Caciques qui faisoient cultiver si soigneusement des fleurs & des simples dans les grands jardins dont on a donné la description, n'y faisoient mettre , comme nous l'avons dit , aucun légume pour l'usage de leur table. Ils recevoient de leurs vassaux une partie de ces denrées , qui étoient comprises dans le tribut qu'ils leur devoient. Ils faisoient acheter le reste dans les marchés publics. Comme les racines & les légumes servoient beaucoup à la nourriture des Mexiquains , c'étoit , après le maïs , ce qu'ils avoient le plus de soin de cultiver dans les champs. La terre offroit d'elle-même une multitude de racines aux habitans de cet heureux climat. Acosta en nomme un grand nombre qu'il n'a pas cru devoir décrire. Il ne cesse point de répéter que de tous les climats du monde , il n'y en a point de plus riche en plantes , ni dans lequel celles de l'Europe aient fructifié avec plus de perfection & d'abondance.

§. III.

Fleurs.

IL n'y a point de Nation qui ait autant de goût pour les fleurs que les Mexiquains. Ils en font des bouquets & des couronnes. Les jardins de Montezuma offroient à la vue plus de mille figures humaines, artificiellement composées de feuilles & de fleurs. Ce goût s'est communiqué aux Espagnols , principalement dans les Monasteres. Gage parle avec admiration des agrémens de cette nature qu'il trouva dans plusieurs maisons de campagne , où les Religieux qui se destinent à la Mission des Philippines , font un séjour de quelques mois , pour se disposer , par une vie douce , aux fatigues de leur entreprise. Il dit que les jardins contiennent environ quinze arpens de terre , ornés de toutes sortes de fleurs & partagés par de belles allées de citronniers & d'orangers. On y trouve , avec abondance , des grenades , des figues , des raisins , des ananas , des sapotes , & tous les autres fruits qui nais-

sont au Mexique. Les herbes, les salades & les cardons d'Espagne que l'on vend, apportent un revenu considérable aux Couvents. Le désert des Carmes l'emporte encore sur toutes ces beautés. La description que le même Auteur en fait est ravissante. Il est à trois lieues de Mexico, au Nord-Ouest, & est situé sur une montagne au milieu d'une chaîne de rochers. Entre ces rochers on a construit des grottes en forme de petites chambres qui servent de logement aux Hermites, & plusieurs chapelles ornées de statues & de peintures. On a soin d'exposer à la vue du public des disciplines, des haires, des ceintures garnies de pointes de fer, &c. pour faire croire que la vie que mènent ceux qui habitent ces lieux, est très-austère. Ce sanctuaire de la pénitence est environné de vergers & de jardins remplis de fleurs & de fruits. Ils ont une lieue de tour. On y trouve, en plusieurs endroits, des fontaines qui sortent des rochers, & dont l'eau est d'une fraîcheur admirable, & qui, avec l'ombrage des arbres toujours verts, font de cet Hermitage un

des plus délicieux séjours du monde. On ne s'y promène qu'entre les jasmins , les roses & les plus belles fleurs du pays. Il n'y manque rien de ce qui peut réjouir les sens. Chaque Hermite, après huit jours de solitude , retourne au Couvent pour faire place à un autre qui lui succede. Le même Voyageur assure que le nombre des Gentilshommes & des Dames de Mexico, qui vont tous les jours visiter les Hermites , est incroyable , & que tous leur font des présens considérables , pour obtenir quelque part à leurs prières.

On met au premier rang des fleurs Mexiquaines ; celles d'un arbre que les Espagnols ont nommé *Floripondio*, & qui ne porte aucun fruit. Elles ont à peu près la forme du lys , sont un peu plus grandes. Leur blancheur est éblouissante, & leurs étamines approchent de celles du lys. Leur odeur est charmante , sur-tout à la fraîcheur du matin. Cet arbre fleurit , sans interruption , pendant toute l'année.

On trouve dans le même pays un autre arbre que les Mexiquains appellent *Xuchinacaxtli*, & les Espagnols

Oreille, parce qu'elle représente en effet l'oreille humaine. Les pétales sont d'un beau pourpre en dedans, & verds en dehors. L'odeur en est aussi fort agréable.

Xoloxochitl.

Le *Xoloxochitl* est encore un arbre à fleurs odorantes, qui forment dans leur ombelle un véritable cœur. Elles sont blanches en dehors & rougeâtres en dedans, grandes, belles & un peu visqueuses. On lui attribue plusieurs qualités, sur-tout contre les affections hystériques.

Cacaloxochitl.

Le *Cacaloxochitl* porte des fleurs qu'on vante autant pour leur beauté, que pour l'excellence de leur odeur. Il y en a de bleues, de rouges, de blanches, d'autres qui sont mêlées de différentes couleurs. Il en naît un fruit à grandes siliques rouges. On en emploie la pulpe dans la Médecine pour néoyer le ventricule & les intestins.

Cempoalxochitl.

Le *Cempoalxochitl* est moins célèbre par sa beauté que par ses vertus. Le suc des feuilles & les feuilles même broyées & infusées dans de l'eau ou du vin, guérissent les refroidissemens du ventricule, elles provoquent l'urine &

la sueur. Appliquées extérieurement avant l'accès des fièvres intermittentes, elles en diminuent la force. Elles dissipent les vents, remédient aux obstructions, relâchent les contractions des nerfs, & sont un très-bon spécifique pour l'hydropisie. Prises dans l'eau froide, elles deviennent un très-bon vomitif. Enfin c'est un excellent remède contre toutes les affections froides; il fait sortir les causes du mal par les urines & les sueurs. On en fait aussi un baume pour les blessures. On en fait bouillir les fleurs dans de l'huile commune, on y joint du suc des mêmes fleurs, on passe le tout à la chausse; on y met un peu de cire, pour lui donner la consistance d'onguent. Ce baume est très-bon pour les plaies & les hémorroïdes.

On trouve dans le Mexique une multitude d'herbes auxquelles on attribue différentes qualités. Elles ne nous paroissent pas assez intéressantes pour que nous en fassions ici l'énumération.

Herbes.

§. IV.

*Progrès des Plantes d'Espagne
au Mexique.*

CHAQUE Province du Mexique offre aujourd'hui tout ce qui croît en Espagne ; meilleur dans quelques cantons , pire dans d'autres. On y trouve le froment , l'orge , les poirées , les laitues , les choux , les raves ; les oignons , l'ail , le persil , les navets , &c.

Entre les arbres , ceux qui ont le mieux fructifié , sont les orangers , les limoniers & les citronniers : on en vit bientôt des forêts.

Les figues , les pêches , les presses , les abricots & les grenades même , n'ont pas ressenti moins avantageusement la faveur du climat. Il n'en est pas de même des poires , des pommes , des prunes , des cerises : soit que leur culture ait été négligée , ou qu'on n'ait pas assez distingué l'espece qui convient à chaque climat de ce vaste pays. Le coing y vient en abondance. Les châtaignes , les nêfles , les

cormes , les noisettes & les amandes n'y viennent pas facilement.

§. V.

Oiseaux du Mexique.

Nous commencerons par les oiseaux dont la variété est admirable , au rapport de tous les Voyageurs qui ont donné la description de ce pays.

On donne le premier rang au *Sensouté* , pour la beauté de son plumage & l'agrément de son chant. Son nom qui signifie *cinq cens voix* , exprime sa dernière qualité. Il est un peu moins gros que la grive , & d'un cendré très-luisant , avec des taches blanches fort régulières aux ailes & à la queue.

Sensouté

Le *Gorion* est d'un très-beau noir. Son ramage est admirable. Cet oiseau est , à peu près , de la grosseur de notre moineau.

Gorion

Le *Cardinal* a le ramage très-beau : mais il est encore plus vanté par la beauté de sa figure & de son plumage. Il est de la grandeur d'une alouette de bois. Son bec & son plumage sont du plus beau rouge qu'on puisse voir : sa

Cardinal

tête est ornée d'une huppe de la même couleur. Il est commun dans les parties tempérées de la Nouvelle-Espagne. Il y en a une espèce plus petite , mais elle ne chante jamais.

Trigillo. On estime le chant du *Trigillo*. Sa couleur est celle du tigre. Il est de la grosseur de la grive.

Cuirlaco-
cha. Le *Cuirlacocha* a les ailes brunes & les yeux rouges. Il est aussi grand que le Sensoutlé , mais il a le bec plus long. Lorsqu'on le garde en cage , on y met une pierre de ponce , afin qu'il y lime son bec , dont la longueur l'empêcheroit de manger.

Cacalotocolt. Le *Cacalotocolt* est de la grandeur d'un merle. Sa couleur est jaune & son chant fort agréable.

Silgueros. Le *Silgueros* est blanc & noir , de la grosseur d'un moineau. On le recherche beaucoup pour la cage.

Differentes
especes d'Alouettes. Parmi les Alouettes de bois , il s'en trouve de jaunes & de noires. Elles suspendent leurs nids à certaines plantes avec des crins. Elles ont le chant fort agréable.

Differentes
especes de Perroquets. On trouve au Mexique plusieurs especes de Perroquets. Le *Caterinillas* a le plumage entièrement verd.

Ls

Le *Loros* l'a verd auffi , à l'exception de la tête & de l'extrémité des ailes qui font d'un beau jaune. Le *Pericos* est de la même couleur , & n'a que la grosseur d'une grive. Le *Guavamayas* a dans son plumage un mélange de plumes incarnates , vertes & jaunes , avec une belle queue de la longueur de celle du faisan. Il est de la grosseur du pigeon & n'apprend jamais à parler.

On trouve dans ce pays deux especes de faisans ; l'une qui se nomme *Grittone* , a la queue & les ailes noires , & le reste du corps brun ; l'autre se nomme *Reale* , est d'une couleur plus claire , & a sur la tête une espece de couronne.

Le *Vicicili* n'a pas le corps plus gros qu'une guêpe. Son bec est long & très délié. Il se nourrit de la rosée & de l'odeur des fleurs , autour desquelles il voltige toujours , sans se reposer. Son plumage est une espece de duvet , mais varié de plusieurs couleurs qui le rendent fort agréable à la vue. Les Indiens font beaucoup de cas de celui du cou & de l'estomac qu'ils mettent en œuvre avec de l'or.

Cet oiseau s'endort au mois d'Octobre

sur quelque branche à laquelle il demeure attaché par les pieds jusqu'au mois d'Avril qui est la première saison des fleurs. Alors il se réveille. C'est de là que lui vient son nom qui signifie ressuscité.

Aure.

L'*Aure* est un gros oiseau , très-commun dans la *Nouvelle-Espagne*. Il est de la grosseur d'une poule d'Inde. Le plumage de son corps est noir , à l'exception du cou & de la poitrine , où il tire sur le rouge. Ses ailes sont noires vers la jointure , & tout le reste est mêlé de couleur de cendre , de jaune & de pourpre. Il a les ongles fort crochus , le bec des perroquets , noir à l'extrémité , & les narines fort épaisses ; la prunelle des yeux , les paupières rougeâtres , le front couleur de cendre & sillonné de rides , qu'il ouvre & resserre à son gré , & sur lesquelles flottent quelques poils crépus. Sa queue , qui ressemble à celle de l'aigle , est moitié noire , moitié cendrée. Il se nourrit de serpens , de lézards & d'excrémens humains. Il vole presque continuellement , & avec une force qui le fait résister au vent le plus impétueux. On ne peut manger sa chair , elle jette une odeur fort puante.

Les *Chiaochialaccas* sont une espece de poules : elles ressemblent beaucoup aux nôtres ; mais elles sont plus petites , & leur plumage est toujours brunâtre.

Chiacchialaccas.

Les bois & les campagnes du Mexique sont toujours remplis de Coqs d'Inde sauvages. On les tue au clair de la lune , lorsqu'ils sont juchés sur les arbres où ils ont coutume de passer la nuit.

Coqs d'Inde sauvages.

On trouve au Mexique diverses sortes de Grives. Les unes sont noires & si familières , qu'elles entrent dans les maisons. D'autres ont les ailes rouges ; d'autres la tête & l'estomac jaunes. On les mange : mais leur chair n'est pas si fine que celle des nôtres.

Grives.

Le *Pivert* du Mexique n'est pas plus grand que la tourterelle : il a le bec aussi long que le corps. Son plumage est noir , à l'exception de la gorge où il est jaune. On assure que de l'eau tiède où l'on a fait tremper sa langue , est un spécifique contre les maux de cœur , & que la fumée de ses plumes guérit d'autres douleurs du corps.

Pivert.

Le *Guachichil* , ou *Sucefleur* , est un

M ij

Carreri , petit oiseau qui est sans cesse en mouvement autour des fleurs & qui vit de leur suc. On prétend que , pour dormir , il se suspend par le bec entre les branches des arbres. Les Indiens emploient leurs plumes aux plus beaux ouvrages.

Suppilote. Le *Suppilote* est de la grandeur du corbeau. Il y en a de deux especes , l'une qui a sur la tête une crête de chair & l'autre une hupe de plumes. Ils se nourrissent de charognes & d'immondices. La police défend de les tuer à Vera - Cruz , parce qu'on les croit propres à purifier l'air.

Bourdonnant. Le *Bourdonnant* a le plumage fort agréable , le bec noir & fort délié ; les jambes & les pieds d'une extrême délicatesse. Sa grosseur est celle du hanneton. Il ne bat point des ailes en volant , les tient toujours étendues , se meut avec beaucoup de vitesse & fait entendre un continuel bourdonnement. Il voltige sans cesse au milieu des fleurs & des fruits. Il y pose quelquefois ses deux pieds , puis se retire aussi-tôt & revient avec la même vitesse. Chaque fleur , chaque fruit l'arrête cinq ou six minutes, On en distingue

deux ou trois especes qui different par la grosseur & par le plumage : mais elles sont toutes fort petites. La plus grosse est noirâtre.

Le *Quam* a la grosseur d'une poule d'Inde. Sa couleur est un brun noirâtre. Il habite les bois, où il se nourrit de baies. Sa chair est excellente.

Quam

Le *Correso* est un autre oiseau qui se nourrit de baies, & dont la chair est très-brune. Ses os passent pour un poison très-vif ; ce qui est cause qu'on a grand soin de les enterrer ; de peur que les chiens ne les mangent. Il est plus gros que le *Quam*. Le mâle est noir, a une huppe sur la tête, & la femelle est d'un brun obscur.

Correso

On nomme *Corneilles subtiles* une espece de corneilles qui sont de la grosseur du pigeon. Leur plumage est noirâtre, mais le bec & le bout des ailes tirent sur le jaune. Elles bâtissent leurs nids d'une maniere extraordinaire. Ils sont suspendus aux branches des plus grands arbres, même à l'extrémité des plus hautes & de celles qui s'écartent le plus du tronc. Ils sont éloignés de deux ou trois pieds de la branche à laquelle ils tiennent, & ont la

Corneilles subtiles.

figure d'un saladier rempli de foin. Les fils qui attachent le nid à la branche & le nid même sont composés d'une herbe longue fort adroitement entrelacée. Le fil est délié proche la branche & plus gros vers le nid. On apperçoit à un des côtés du nid un trou qui sert d'entrée à l'oiseau. Le même arbre porte quelquefois vingt de ces nids suspendus, ce qui forme un spectacle assez agréable.

Corneilles
carnassieres.

Les *Corneilles carnassieres* sont noires, à peu près de la grosseur de nos Corbeaux. Elles ont la tête sans plumes. Leur cou, qui en est aussi presque tout dégarni, est si rouge, qu'en les voyant d'une certaine distance, on les prendroit pour des coqs d'Inde. Il y en a qui sont totalement blanches; mais elles ont aussi la tête & le cou chauves. On n'en voit jamais plus de deux de la dernière espece à la fois. Les coupeurs de bois regardent les blanches comme les rois de l'autre espece. Dans les troupes de noires, il s'en trouve toujours une blanche, & lorsqu'elles s'assemblent autour d'une carcasse, c'est la blanche qui commence la curée, au-

cune noire n'ose y toucher tant qu'elle continue de manger, & fondent toutes ensemble sur la proie, aussi-tôt que la blanche prend son vol.

On trouve trois sortes de Canards ^{Différentes} au Mexique. Les uns, plus petits que ^{especes de Canards.} les nôtres, se perchent sur les arbres secs & ne vont à terre que pour manger; d'autres, qui se nomment en langue du pays *Canards sifflans*, parce que leurs ailes font une espece de sifflement dans leur vol: ils se perchent comme les premiers; les troisiemes ne se perchent point, vivent comme ceux de l'Europe & leur ressemblent. La chair des trois especes est fort bonne.

L'oiseau que l'on nomme *Tout-bec*, ^{Tout-bec.} tire ce nom de la grosseur de son bec, qui est aussi gros que le reste du corps. Les plus gros ne le sont pas plus que nos piverts, & leur ressemblent assez par la figure: mais il s'en trouve de plus petits qui sont beaucoup plus rares.

Le *Cogreco* a les ailes courtes. Il est ^{Cogreco.} moins gros & moins rond que la perdrix, mais il en a la couleur. Il court sur terre, dans les bois marécageux ou sur le bord des Criques. Il a une

espece de ramage qu'il fait entendre soir & matin. Sa chair est fort délicate.

Faucon pêcheur.

Le *Faucon pêcheur* ressemble par la figure & la couleur à nos plus petits faucons : il en a le bec & les serres. On le trouve ordinairement perché sur les branches des arbres ou sur les branches seches qui sont près de la mer ou des rivières. Dès qu'il aperçoit quelque poisson , il y vole à fleur d'eau , le prend avec ses ergots & s'élève en l'air , sans toucher l'eau de ses ailes. Il n'avale pas le poisson entier , comme font d'autres oiseaux qui en vivent ; il le déchire avec son bec & le mange par morceaux.

Merles.

Les *Merles* de la Nouvelle-Espagne sont un peu plus gros que les nôtres. Ils ont la queue un peu plus longue , & leur ramage est un caquet comme celui des pies ; mais leur couleur n'est pas différente.

Tourterelles.

On distingue trois sortes de tourterelles dans ce pays : les unes ont le jabor blanc ; les autres sont brunes , & les troisiemes, d'un gris fort sombre. Les premieres sont les plus grosses & ont le reste du corps tirant sur le bleu.

Elles ont la chair fort délicate. Celles de la seconde espece sont plus petites & moins grasses que les premières. Les troisiemes sont plus grosses qu'une alouette & fort grasses.

On a donné le nom d'*Oiseau du Tropique* à une espece d'oiseau qu'on ne voit effectivement que vers ce cercle, soit en mer, soit sur les côtes où il fait ordinairement son nid, Il est de la grosseur d'un pigeon, rond comme la perdrix, & tout blanc. Son bec est jaune, gros & court. Il a sur le croupion une longue plume d'environ sept pouces de long, qui lui tient lieu de queue. Il y a apparence que c'est le même que nos matelots nomment *Paille-en-cu*, & qu'on trouve sur les côtes d'Afrique vers la même hauteur.

Le *Totoquestal* est un oiseau de la grosseur du pigeon ramier. Son plumage est verd & sa queue fort longue. Les Mexiquains se paroient de ses plumes dans leurs plus grandes fêtes.

La *Boubie* est un oiseau aquatique, un peu moins gros qu'une poule, & d'un gris clair. Il est plus blanc dans les isles que sur les côtes de la terre ferme. Son bec est plus gros & plus

long que celui des corneilles. Ses pieds sont plats comme ceux du canard. Cet oiseau est fort stupide. A peine il s'écarte du chemin par lequel il voit venir des hommes. Du côté de la mer du Sud, il fait son nid à terre, & dans la mer du Nord, il le fait sur les arbres. Sa chair est noire & a le goût de poisson.

Guerrier.

Le *Guerrier* est un autre oiseau aquatique qui a la grosseur du Milan, auquel il ressemble par la forme : mais il est noir, à l'exception du cou qui est rouge. Il vit de poisson, se tient en l'air comme le Milan, s'élance sur les poissons qu'il aperçoit, les enlève avec le bec & retourne dans l'air sans avoir même touché à l'eau que du bout du bec. Ses ailes sont fort longues, & ses pieds ressemblent à ceux des oiseaux ordinaires. Il fait son nid tantôt à terre, tantôt sur les arbres, suivant les commodités qu'il y trouve.

Oiseau monstrueux.

Ximenès donne la description d'un oiseau du Mexique, & l'appelle monstrueux. Il est de la grandeur du gros coq d'Inde & presque de la même forme. Son plumage est blanc, moucheté de quelques petites taches noires. Il a

le bec d'un Epervier , mais plus aigu. Il vit de proie sur mer & sur terre. Son pied gauche ressemble à celui d'une oie , & lui sert à nager. Le droit est semblable à celui du faucon. C'est avec ce dernier qu'il tient sa proie dans l'eau comme dans les airs.

. V I.

Quadrupedes du Mexique.

ON distingue trois sortes de quadrupedes dans la Nouvelle-Espagne ; ceux qu'on y a portés d'Europe , ceux de la même espece qu'on y a trouvés, & ceux qui sont particuliers au pays. Les vaches , les brebis , les chevres, les porcs , les chevaux , les ânes , les chiens & les chats. La facilité avec laquelle ces animaux se sont multipliés dans ce pays est surprenante. Le nombre des brebis est prodigieux ; mais la laine est seche & grossiere , on ne l'emploie qu'à faire de gros draps & des couvertures pour les Indiens. Ces troupeaux innombrables ne servent qu'à rendre la chair , le lait & le fromage à très - grand marché.

Moutons.

Vaches.

Les *Vaches* se sont multipliées dans la même proportion, & rapportent des avantages plus considérables au pays. On distingue parmi elles les vaches domestiques, dont on tire le lait, la chair, les veaux, comme en Europe, tandis qu'on emploie les bœufs au travail. Les vaches sauvages qui habitent les montagnes & les forêts, n'ayant point de maîtres, sont comptées au nombre des bêtes de chasse : elles appartiennent à ceux qui les domptent ou qui les tuent. On les rencontre quelquefois par milliers dans les campagnes, & l'on ne leur fait la guerre que pour en enlever les peaux. Ceux qui font métier de tuer ces animaux, accoutument leurs chevaux à cette chasse. Ils avancent avec tant de diligence, que le cavalier n'a nul embarras à les conduire. Pour armes, ils ont un fer de la figure d'un croissant, qui peut avoir cinq ou six pouces d'une corne à l'autre & qui a un tranchant fort aiguisé. Ce fer est enchâssé par une douille au bout d'une hampe de quatorze ou quinze pieds de long. Le chasseur pose son épieu sur la tête du cheval, le fer en avant & court après

la bête. Lorsqu'il l'a joint, il fait tous les efforts pour lui couper le jarret. Son cheval fait aussi-tôt un tour à gauche pour éviter l'animal que la douleur rend furieux, & qui court sur lui de toute sa force. Si les ligamens du jarret ne sont pas tout-à-fait coupés, il ne manque pas de les rompre, par les efforts qu'il fait, & n'ayant plus que trois jambes, il cesse de courir avec la même vitesse. Alors le chasseur se rapproche à petits pas & frappe l'animal avec son fer sur une des jambes de devant. Ce coup le renverse : le chasseur met promptement pied à terre, & avec un couteau dont il est toujours muni, il frappe l'animal sur la nuque, un peu au dessous des cornes, & ne manque presque jamais de lui faire sauter la tête. Cette opération étant finie, il va chercher une autre proie & laisse l'animal qu'il a tué aux écorcheurs dont il est toujours suivi. Les Espagnols ont la précaution de ne détruire que les vieilles vaches & les vieux taureaux.

La guerre qu'on fait sans cesse à ces animaux, les a rendus si féroces, qu'il y a beaucoup de danger pour un homme seul à les tirer dans les Savanes.

Les vieux taureaux qui ont déjà reçu quelque blessure n'attendent pas toujours qu'ils soient poursuivis , pour se précipiter sur les chasseurs. Lorsqu'on approche d'un troupeau , toutes les bêtes qui le composent se rangent comme en bataille , & se tiennent sur la défensive. Les vieux taureaux sont à la tête , les vieilles vaches ensuite & le jeune bétail est à la queue. Si l'on tourne à droite ou à gauche pour attaquer l'arrière-garde , les vieux taureaux ne manquent point de tourner en même-temps & de faire face aux chasseurs. Cette raison empêche de les attaquer en troupe. On les observe , pour surprendre ceux qui s'écartent dans les Savanes. Un taureau légèrement blessé prend ordinairement la fuite : mais si la blessure est considérable , il s'élance , tête baissée , sur le chasseur. On assure qu'une vache , dans le même cas , est plus dangereuse encore , parce qu'elle attaque le chasseur les yeux ouverts ; au lieu que le taureau les ferme , ce qui donne beaucoup de facilité à l'éviter. Il est certain que les cuirs qu'on transporte en Europe font une des plus constantes richesses de la Nouvelle-Espagne.

Les *Chevres*, qui sont en très-grand nombre dans ce pays, fournissent non-seulement du lait & des cabris, mais encore un fort bon suif qui sert à éclairer, & à préparer le maroquin. Chevres.

Le climat est si propre aux chevaux, qu'ils y ont multiplié prodigieusement : ils y sont aussi bons qu'en Espagne même. On s'en sert pour voyager, & l'on n'emploie que des mules pour le transport des marchandises & du bagage. Une loi qu'on croit aussi ancienne que l'établissement des Espagnols dans ce pays, oblige tous les habitans des villes & des bourgs de fournir à ceux qui voyagent avec un passe-port des Officiers Royaux, l'hospice, des vivres & des chevaux sur toute leur route, sans autre rétribution qu'une légère diminution d'impôts. Chevaux.

On trouve au Mexique des chevaux sauvages, mais en plus petite quantité que dans l'Isle Espagnole, où l'on assure qu'on en voit courir des troupes de cinq cents au moins. Lorsqu'ils aperçoivent un homme à quelque distance, un d'entr'eux se détache, approche de la personne, souffle des naseaux, & prend une autre route en ga-

loquant de toute sa force : à l'instant tous les autres le suivent. Quoiqu'ils soient de la même race que les chevaux domestiques , ils ont dégénéré dans les forêts qu'ils habitent. La plupart ont la tête grosse , les jambes raboteuses & le cou long. Ils sont d'ailleurs fort propres au travail & s'appriivoisent facilement. Pour les prendre , on tend des lacs de corde sur les routes qu'ils fréquentent : ils ne manquent jamais d'y donner ; mais ils s'étranglent lorsqu'ils sont arrêtés par le cou. Aussi-tôt qu'on les a pris , on les attache au tronc d'un arbre & on les laisse deux jours sans boire & sans manger. Dès le troisième, on leur présente de la nourriture , & , en la voyant , ils sont aussi doux que s'ils avoient toujours vécu parmi les hommes. On assure que ceux qu'on a lâchés , après les avoir nourris pendant plusieurs jours , sont revenus ensuite dans les mêmes lieux , & que fleurant leurs maîtres , ils les ont reconnus & se sont laissés reprendre.

Chiens sauvages.

On trouve dans ce pays quantité de chiens sauvages. On attribue leur origine à ceux que les premiers Espagnols qui passèrent dans ce pays amenèrent

avec eux, & qui, après avoir perdu ou quitté leurs maîtres, se répandirent dans les bois. La plupart ressemblent à nos lévriers : ils marchent en troupes. Quoiqu'extrêmement voraces, ils manquent de hardiesse pour attaquer les chevaux & les vaches : mais ils mangent les veaux & les poulains. Un sanglier ne leur fait pas peur : ils l'attaquent & ne le quittent point qu'ils ne l'aient dévoré. Il y a des chiens originaires du Mexique.

Les conquérans du Mexique assurent qu'avant leur arrivée dans ce pays, il y avoit des lions, des tigres, des ours, des sangliers, des cerfs & des renards : mais ces animaux n'ont pas une exacte ressemblance avec ceux de notre hémisphère.

Animaux originaires du Mexique, & qui ressemblent aux nôtres.

Les *Lions du Mexique* ne sont pas roux : ils n'ont point de crins comme ceux de notre continent. Leur couleur ordinaire est grise, & loin d'être si furieux que les Lions d'Afrique & d'Asie, ils se laissent prendre, ou tuer à coups de pierres ou de bâtons, dans un cercle d'hommes, où l'on n'a pas de peine à les renfermer. S'ils sont poursuivis par des chiens, ils grimpent sur les ar-

Lions du Mexique.

bres , d'où les chasseurs les abattent facilement à coups de lance ou d'arquebuse.

Tigres.

Les *Tigres* ont la couleur de ceux d'Afrique & ne sont pas moins dangereux par leur adresse & leur cruauté : mais ils ne sont ni si grands ni si gros. On prétend qu'ils ont une haine particulière contre les naturels du pays , & qu'au milieu de plusieurs Espagnols , ils choisissent toujours un Indien pour le dévorer.

Ours.

Les *Ours* ont la figure & la férocité des nôtres : mais ils ne sont pas communs dans ce pays. Pendant le jour , ils se terrissent & ne cherchent leur proie que pendant la nuit.

Sangliers.

Les *Sangliers* , que les Mexiquains nomment *Sainos* , sont beaucoup moins forts que ceux d'Europe , & , ce qui est étrange , ont leur nombril sur le dos. Ils vont en troupes dans les bois. Leurs dents sont tranchantes & les rendent d'autant plus terribles , qu'ils attaquent eux-mêmes les chasseurs. Ceux qui leur font la guerre sont obligés de monter sur des arbres , où ces animaux ne les ont pas plutôt découverts , qu'ils accourent en grand nombre. Ils mordent

le tronc de l'arbre , lorsqu'ils ne peuvent nuire à l'homme : mais on les tue facilement dans cette situation. La vue de ceux qu'on a tués , ou le bruit des armes à feu , fait fuir tous les autres. Leur chair est très-bonne : mais il faut avoir soin de leur couper le nombril qui, comme on vient de le dire , est sur le dos : il se corrompt dans l'espace d'un jour.

Les forêts du Mexique sont remplies de cerfs : mais d'Acosta prétend que la plus grande partie sont sans cornes.

Cats.

Les *Renards* du Mexique ne sont pas plus grands que nos chats. Ils ont le poil blanc & noir & la queue très-belle. Lorsqu'ils sont poursuivis , ils s'arrêtent , après avoir un peu couru , & , pour se défendre , rendent une urine si puante , qu'elle empoisonne l'air dans l'espace de cent pas. S'il en tombe sur quelqu'une des hardes des chasseurs , on est obligé de les mettre quelque-temps en terre , pour en dissiper l'odeur qui est insupportable.

Renards.

Les *Loups* de la Nouvelle-Espagne ressemblent au léopard , si l'on en croit Gemelli & Carreri.

Loup.

Le *Béoti* , que les Espagnols ont

Animaux ori-
ginaires du
Mexique.
Dante.

nommé *Dante*, ou *Vache du Mexique* ; est un animal sans cornes, de la grandeur d'une petite vache. Son cuir est fort estimé pour sa dureté qui le rend impénétrable à toutes sortes de coups. Lorsque cet animal a trop de sang, il se frotte les jambes contre une pierre & se fait saigner. Les Mexiquains font beaucoup de cas de sa chair.

Sibole.

On donne le nom de *Sibole* à un autre animal qui est de la grandeur d'une vache. On en estime la peau qui est fort douce & dont les poils sont fort longs.

Animal dont
le nom est in-
connu.

On trouve dans la Province de Vera-Paz un animal sauvage, qui n'est pas moins gros que l'ours, & qui a le poil noir, la queue large, des mains & des pieds presque de la forme humaine; la face large, sans poil, ridée & le nez camus, à peu près comme les Negres.

Daims.

La Province de Guatimala produit une espèce de Daims qui ont deux ventricules, l'un pour la digestion des alimens, l'autre sert de réceptacle à diverses sortes de bois pourri. On ne devine pas quel peut être le but de la nature dans une organisation si singulière. Les Mexiquains mangent la chair

de ces animaux, quoiqu'elle soit visqueuse.

Le *Squache* est plus gros qu'un chat, Squache
 & la tête assez semblable à celle du Renard. Il a les oreilles courtes & le museau long. Ses pieds sont armés de griffes aiguës qui lui servent à monter sur les arbres. Sa peau est couverte d'un poil court, fin & jaunâtre. Sa chair est saine & de très-bon goût. Il ne mange que de très-bons fruits, principalement des Sapotilles, dont les arbres sont sa retraite ordinaire. Lorsqu'on les prend jeunes, on les apprivoise aussi facilement que les chiens, & on les dresse de même. Cet animal est fort commun dans la Province d'Yucatan.

L'*Ours à fourmis* est de la grosseur Ours à fourmis
 d'un chien de bonne taille. Il a le ^{mit.}
 poil rude & d'un brun qui tire sur le noir, les jambes courtes, le museau long, de petits yeux, la gueule fort petite & la langue aussi déliée qu'un ver de terre de cinq ou six pouces de long. Cet animal ne se nourrit que de fourmis, & ne se trouve guere qu'auprès des fourmillieres. Pour les prendre, il couche son museau à terre, sur les bords du sentier où elles pas-

sent , pousse la langue au travers de ce sentier. Les fourmis s'y arrêtent , & dans un instant elle en est couverte. Alors il la tire , & les avale. Il recommence le même exercice aussi longtemps qu'il a faim. Quoique ces animaux jettent une odeur de fourmi , leur chair peut se manger. On en trouve beaucoup dans le Continent du Mexique & sur les côtes de la mer du Sud.

Sloth.

Le *Sloth* est couvert d'un poil brun. Il est un peu moins gros que l'ours à fourmis , & n'est pas si hérissé. Il a la tête ronde , les yeux petits , & le museau court , les dents fort aiguës , les jambes courtes , & les griffes longues & perçantes. Il se nourrit de feuilles. Il est si lourd , qu'après avoir mangé toutes les feuilles d'un arbre , il passe cinq ou six jours à en descendre , pour en chercher un autre. Quoique fort gras en quittant le premier , il arrive fort maigre sur un autre. Dampier assure qu'il emploie neuf ou dix minutes pour avancer un pied à la distance de trois pouces. Il dit qu'il en a frappé quelques-uns pour les animer ; mais ils paroissent insensibles. Rien ne les

effraye , & ne peut les contraindre à marcher plus vite. Il y a beaucoup d'apparence que c'est le même animal dont on a parlé dans la description de la côte de Guinée sous le nom de Paréfleux.

L'*Armadillo* tire son nom d'une armure. Il est de la grosseur du cochon de lait ; mais il a le corps plus long. Il a le dos couvert d'une écaille qui se rejoint sur le ventre , où elle ne laisse que la place des quatre pattes. Il a la tête petite , le groin du porc & le cou assez long. Dans sa marche , il montre entièrement sa tête : mais la moindre crainte la lui fait cacher sous son écaille. Il y retire aussi ses pieds , & demeure immobile comme une tortue de terre. Son écaille est partagée en croix au milieu du dos , & ces jointures lui servent à se retourner. Ses pieds ressemblent à ceux de la tortue de terre. Il creuse la terre comme les lapins , & a les ongles très-forts. On aime assez sa chair.

Cet animal , si l'on en croit Laet , est assez commun dans toute l'Amérique ; mais il diffère en chaque pays , sur-tout pour la grosseur.

Aicotosht
ou Armadillo.

Tlaquatzin.

Le *Tlaquatzin* est de la forme d'un petit chien qui a le museau long & sans poil, la tête petite, les oreilles fort minces, les yeux petits & noirs, le corps du poil assez long & blanc jusqu'à l'extrémité qui est noire. Sa queue est ronde, longue de huit ou neuf pouces, couverte d'un poil semblable à celui du tigre : elle est si flexible, qu'il s'en sert pour se tenir suspendu à tout ce qu'il rencontre. La femelle porte quatre ou cinq petits à la fois. Ils ne sont pas plutôt nés, qu'elle les met dans un sac de peau que la nature lui a placé sous les mamelles, où elle les nourrit facilement de son lait. Ce sac est si bien disposé, qu'on n'en découvre pas facilement l'ouverture. Cet animal monte sur les arbres avec une légèreté étonnante, & fait la guerre aux oiseaux. Sa queue passe pour un spécifique contre la gravelle & plusieurs autres maux. Laet assure qu'elle a d'incroyables vertus.

Chat-Tigre.

Le *Chat-Tigre* est commun dans la Province d'Yucatan. C'est un animal farouche. Il est de la grosseur de nos mârins, a les jambes courtes & le corps ramassé. Par la tête, le poil &

la maniere de guetter sa proie, il ressemble au tigre. Il y en a un si grand nombre dans la baie de Campêche, qu'ils y seroient redoutables pour les habitans, s'ils n'y trouvoient de jeunes veaux sauvages qui sont très-communs dans ce pays. Ils ont la mine altiere, le regard si farouche, qu'il fait fremir les hommes les plus hardis.

On compte parmi les plus singuliers animaux du Mexique, une espece de vache qui habite les bois, dans le voisinage des grandes rivières. Elle est de la grosseur d'un taureau de deux ans, & a la figure d'une vache par le corps; mais elle a la tête beaucoup plus grosse, plus ramassée, & n'a point de cornes. Son museau est court, ses yeux sont fort grands, ronds & remplis. Elle a de grosses levres, les oreilles longues, & moins épaisses que les vaches ordinaires. Le cou est épais & court: les jambes sont plus courtes que celles de nos vaches. La queue est assez longue, mais peu garnie de poil. Le corps est entièrement garni d'un poil clair semé. Sa peau est épaisse d'environ deux pouces. Sa chair est rouge, & sa graisse blanche: elle est fort

La vache
des monta-
gnes.

saine , & a bon goût. On trouve de ces animaux qui pèsent cinq ou six cens livres. Ils se nourrissent d'une sorte d'herbe ou mousse longue , délicate , qui est très-commune sur le bord des rivières. Lorsqu'ils sont rassasiés , ils se couchent où ils se trouvent. Le moindre bruit les réveille : alors ils se jettent dans l'eau , de quelque profondeur qu'elle soit , vont au fond , & y marchent comme sur la terre. Ils sont assez communs dans les Provinces d'Yucatan , de Honduras , jusqu'à la riviere de Darien.

*Cornetas de
terra.*

Outre les chevres communes , on en trouve une espece fort singuliere , que les Espagnols ont nommée *Cornetas de terra*. On croit qu'elles ont été transportées du Chili au Mexique. Elles ont quatre pieds & demi de haut , s'apprivoisent facilement. On les bride , & deux hommes des plus forts peuvent monter dessus ; elles les portent facilement : leur pas est l'amble ou le petit galop. Leur museau ressemble à celui du lievre : elles remuent même , comme lui , les deux levres en brouquant. Leur tête approche beaucoup de celle des Gazelles. Elles sont armées de cornes torses , qu'elles quittent tous

les ans. Comme ces cornes ne peuvent être d'aucun usage , on les trouve épar-
 ses dans les lieux que ces animaux ha-
 bitent. Leurs oreilles approchent beau-
 coup de celles de l'âne. Elles ont le cou
 délié comme le chameau , & le portent
 droit comme les tigres. Leur poitrail est
 large comme celui du cheval , & leur
 dos semblable à celui d'un beau lévrier.
 Leur croupe & leur queue approchent
 de celles du daim. Elles ont le pied
 fourchu comme la brebis , avec un
 éperon en dedans , de la grosseur du
 doigt , & aussi pointu que celui de
 l'aigle. Cet éperon , qui est situé en-
 viron deux pouces au dessus de l'en-
 droit où la corne se divise , leur sert
 à grimper sur les rochers , & à se tenir
 fermes dans toutes les situations. Le
 poil que ces animaux ont sous le ventre,
 a douze ou quatorze pouces de long :
 celui qu'ils ont sur le dos , est une espece
 de laine à demi frisée.

Cet animal est fort doux , propre à
 toutes sortes de fatigues , & d'un grand
 usage. Sa chair a le goût de celle du
 mouton. Waffer en a tué plusieurs , & as-
 sure qu'il a trouvé dans l'estomac d'un,
 treize pierres de bézoard de différentes

figures , dont quelques-unes ressembloient au corail. Elles étoient entièrement vertes lorsqu'il les découvrit ; mais elles devinrent par la suite de couleur cendrée. Les Espagnols lui apprirent que ces bêtes servoient fort utilement aux mines du Pérou. Elles servent encore à transporter le métal aux villes qui sont sur le bord de la mer , par des précipices ou des chemins si rompus , que les autres animaux n'y peuvent passer. On les conduit chargées jusqu'à l'entrée de ces lieux inaccessibles , & leur conducteur les abandonne à elles-mêmes , & leur laisse faire un chemin de plus de seize lieues , tandis qu'il en fait plus de cinquante par de longs détours , au bout desquels il les retrouve. Dans une ville de la côte qui n'a de l'eau douce qu'à une lieue de distance , on a dressé ces chevres à l'aller prendre sans guide , avec deux jarres sur le dos. En arrivant à la rivière , elles s'y enfoncent assez pour remplir ces jarres , & les transportent pleines chez leur maître. Lorsque le soleil est couché , elles ne se prêtent plus au travail , & la violence est inutile pour les y contraindre.

§. VII.

Bêtes venimeuses.

LES *Serpens* sont en si grand nombre au Mexique , & distingués par tant de noms différens , que pour éviter une multitude de mots barbares qui sont aussi-tôt oubliés qu'on les a lus , on les divisera en quatre especes principales , qui sont les jaunes , les verds , les bruns , & ceux qui sont mêlés de blanc & de jaune.

Les premiers sont ordinairement aussi gros que le bas de la jambe d'un homme , & ont six ou sept pieds de long. Ils sont si paresseux , qu'ils ne quittent presque jamais le même lieu , lorsqu'ils y trouvent assez de lézards & d'autres animaux semblables pour faire leur nourriture. La faim les fait cependant monter quelquefois sur les arbres pour surprendre les gros oiseaux & d'autres bêtes qui s'y retirent. On assure que quand ils sont lacés autour d'un arbre , ils ont la force d'arrêter une vache qui passe , & que , laissant une partie de leurs corps autour de l'arbre , ils s'en-

tortillent autour des cornes de la vache, & s'en rendent maîtres. Ils sont si peu venimeux, qu'on en mange la chair. On assure qu'il s'en trouve de cette espece, qui sont aussi gros que le corps d'un homme.

Serpens
verts.

Les Serpens verts n'ont que la grosseur du pouce, & quatre ou cinq pieds de long. Leur dos est d'un verd fort vif, mais la couleur du ventre tire un peu sur le jaune. Ils se logent entre les feuilles vertes des buissons, se nourrissent des oiseaux qui vont s'y percher. Ils sont très-venimeux.

Serpens
bruns.

Le Serpent brun est un peu plus gros que le verd; mais il n'a pas plus d'un pied ou deux de long. Il est si peu dangereux, qu'on le voit sans frayeur entrer dans les maisons. Il fait la guerre aux souris qu'il prend avec beaucoup d'adresse.

Serpens
tachetés.

Les Serpens tachetés de jaune sont tous redoutables aux Mexiquains. Il y en a une espece que les Espagnols ont nommée *Scorpion*. Il peut avoir trois quarts d'aune: mais sa queue fait la plus grande partie de cette longueur. Il a les jambes fort courtes, la langue est d'un rouge ardent. Sa peau est fort

dure , tachetée de jaune & de blanc. L'aspect de cet animal est effrayant. Ses morsures ne sont cependant mortelles , que pour ceux qui négligent d'y apporter remede. D'ailleurs, il est doux, & ne blesse que ceux qui l'attaquent. On peut le mettre dans la classe des lézards.

Le *Galipegue* est une espece de lézard tacheté de brun obscur & de jaune. Il est de la grosseur du bras d'un homme , a quatre jambes & la queue fort courte. Il vit dans les troncs des vieux arbres, principalement dans les endroits marécageux. Les Indiens les croient fort venimeux , & n'en approchent jamais sans précaution.

Galipegue.

Les Espagnols donnent le nom de viperes à une espece de serpent qui ressemble aux viperes par la tête. Sa longueur ordinaire est d'environ seize pouces. Sa grosseur est médiocre. Il a le ventre d'un blanc jaunâtre , les côtés revêtus d'une espece d'écailles blanches , rayées , par intervalles , de lignes noires , le dos tigré avec des lignes brunes qui aboutissent à l'épine. Il y en a plusieurs especes qui ne different que par la couleur. Il a au bout de la queue

des especes de sonnettes , & il lui en pousse tous les ans une nouvelle qui se joint en forme d'anneau aux anciennes. Ces sonnettes se succedent comme les nœuds de l'épine du dos , & rendent un véritable son , lorsque l'animal se remue. Ses yeux sont noirs , & d'une moyenne grandeur. Il a deux dents à la mâchoire supérieure , par lesquelles on croit qu'il jette son venin , & cinq des deux côtés des mâchoires. On les apperçoit aisément lorsque la mâchoire s'ouvre. Ceux qui ont le malheur d'être mordus par ce terrible animal , meurent avant vingt-quatre heures dans les plus cruels tourmens. Lorsqu'il est irrité , il secoue ses sonnettes qui font alors beaucoup de bruit. On assure que les Indiens en mangent la chair.

Scorpions
& crapauds
monstrueux.

On trouve dans certains cantons de la Province de Guatimala des Scorpions de la grosseur du lapin , & des Crapauds qui sont à peu près de la même grosseur , & qui sautent , comme les oiseaux , sur les branches des arbres. Ces animaux font un bruit terrible lorsque le temps est pluvieux.

Araignées
monstrueu-
ses.

Il y a dans plusieurs cantons du Mexique des Araignées , dont le corps est

de la grosseur du poing, & les jambes aussi délicates que celles qui sont en Europe. Elles ont deux cornes longues d'un pouce & demi, & d'une grosseur proportionnée à celle de leur corps : elles sont noires, polies & fort pointues. On a soin de conserver ces cornes, lorsqu'on tue les Araignées. Quelques-uns s'en servent pour nettoyer leur pipe ; d'autres, pour se curer les dents, dont on prétend qu'elles guérissent les douleurs. Le dos de ces animaux est couvert d'un duvet jaunâtre & fort doux. Plusieurs naturalistes prétendent qu'elles sont fort venimeuses, d'autres assurent qu'elles ne sont nullement dangereuses : mais personne n'a osé en faire l'expérience.

Le Mexique est rempli de diverses sortes de Fourmis. On en trouve de grosses, de petites, de noires & de jaunes. La piquûre des grosses Fourmis noires, est presque aussi dangereuse que celle des Scorpions ; les petites de cette couleur ne sont guere moins nuisibles. Leur aiguillon perce comme le feu. Il y en a une si prodigieuse quantité sur les arbres, qu'on en est quelquefois tout couvert avant qu'on les

Fourmis

ait apperçues : mais il est rare qu'elles piquent , si on ne les irrite pas. Dans les Provinces méridionales , elles font leur nid sur les grands arbres entre le tronc & les branches. Elles y passent l'hiver , c'est-à-dire , la saison pluvieuse , & conservent soigneusement leurs œufs pendant ce temps. Les Espagnols font beaucoup de cas de ces œufs , pour nourrir leurs poules. Pendant la saison sèche , elles se répandent dans tous les lieux où il y a des arbres : jamais on n'en voit dans les savanes. Leurs sentiers dans les bois sont aussi battus que nos grands chemins , & ont trois ou quatre pouces de largeur. Elles ne retournent jamais à leur gîte , sans un fardeau considérable pour leur grosseur. Ce fardeau est presque toujours composé de feuilles vertes. Elles forment une longue file , & paroissent empressées à se devancer mutuellement.

On trouve dans ce pays une autre espece de Fourmis noires , qui ont les jambes longues , & qui marchent en troupes. Elles suivent régulièrement leurs chefs , n'ont point de sentiers battus comme les autres. Lorsqu'elles entrent dans une cabane , elles s'arrêtent

à y fureter & à y piller pendant tout le jour. L'habitude où l'on est de les voir partir avant la fin du jour, fait que les habitans les laissent : d'ailleurs , il seroit difficile de les chasser.

On assure qu'on en trouve une espece qui est fort grande dans le canton d'Yzalcos , que les habitans les mangent , & qu'on les vend au marché.

Les Abeilles sont fort communes dans ce pays : elles ne s'écartent guere des bois , & nichent dans le creux des arbres. Les Indiens ont trouvé le moyen d'en apprivoiser une espece , en leur creusant des tronc d'arbres , pour leur servir de ruches. Ces Abeilles privées ne different des nôtres , qu'en ce qu'elles sont plus brunes , & que leur aiguillon est trop foible pour percer la peau d'un homme. Elles se jettent cependant avec furie sur ceux qui les irritent : mais leur piquûre n'est qu'un chatouillement , dont il ne reste aucune trace. Elles donnent beaucoup de miel , & la couleur est blanche. Celles des bois sont de deux sortes ; les unes , assez grosses , & piquent fortement ; les autres , de la grosseur de nos mouches noires , mais plus longues. Il y

Abeilles.

a beaucoup d'Indiens qui s'occupent à chercher le miel qu'elles déposent dans le creux des arbres, le vendent aux marchés, & vivent fort honnêtement de ce commerce.

Alligator. L'*Alligator* est assez commun dans toutes les contrées de l'Amérique : mais il n'y a point de pays où il le soit plus que dans la Nouvelle Espagne. Il a tant de ressemblance avec le crocodile, que plusieurs Naturalistes ont cru que ces deux animaux étoient le même sous des dénominations différentes. L'*Alligator* n'a que seize à dix-sept pieds de long, & n'est pas plus gros qu'un poulain de taille ordinaire. Il a la figure du lézard. Sa couleur est d'un brun fort sombre. Sa tête est fort grosse, ses dents sont fortes. Il en a deux au bout de la mâchoire inférieure, qui sont d'une longueur considérable. Il y a dans la mâchoire supérieure deux trous pour les recevoir. Ses jambes sont courtes, ses pattes larges, sa queue est fort longue. Tout son corps est couvert d'écailles assez dures, qui sont jointes ensemble par une peau fort épaisse. Au dessus des yeux, il a deux bosses dures & couver-

tes d'écaïlles. Depuis la tête jusqu'à la queue, l'épine est comme formée de ces nœuds d'écaïlles qui ne branlent pas comme celles des poissons. Elles sont si fortement unies à la peau, qu'on ne peut les séparer qu'avec un couteau fort tranchant. Les écaïlles qui sont sur les côtés, & qui vont vers le ventre, sont d'un jaune obscur, moins épaisses & moins ramassées que les autres. Lorsqu'il marche, sa queue traîne derrière lui. Sa chair jette une forte odeur de musc, ce qui empêche d'en manger. Cette odeur vient de quatre glandes qui lui viennent naturellement : deux dans les aînes, près de chaque cuisse, & deux autres vers la poitrine sur chaque jambe de devant. On les porte comme un parfum.

Les Crocodiles n'ont aucune de ces glandes, ni des dents longues à la mâchoire inférieure. Leurs jambes sont plus longues. Lorsqu'ils courent, ils ont la queue relevée & retrouffée en forme d'arc. Les nœuds de leurs écaïlles sur le dos, sont beaucoup plus épais, plus gros & plus fermes. Ils ne fréquentent point les mêmes lieux. Les Espagnols donnent à ces deux es-

peces d'animaux le nom de *Caymans*. C'est, sans doute, de cette dénomination commune qu'est venue l'erreur.

Dampier convient que les œufs de ces deux amphibies se ressemblent si parfaitement, qu'on ne peut les distinguer à la vue. Ils sont de la grosseur de ceux des oies, mais beaucoup plus longs. Les uns & les autres sont un fort bon aliment, quoique ceux de l'Alligator sentent un peu le musc. Ces deux animaux vivent sur terre & dans l'eau, & aussi-bien dans l'eau douce que dans l'eau salée. Ils aiment également la chair & le poisson. On prétend que le chien est un mets fort délicat pour eux. On a observé que les chiens ne boivent pas volontiers dans les grandes rivières & les anses où les Crocodiles & les Alligators peuvent se tenir cachés; mais ils s'arrêtent à quelque distance du bord, aboient assez long-temps avant que d'en approcher. Si la soif les force d'y boire, ils ne le font qu'en tremblant, & la seule vue de leur ombre les fait reculer, avec de nouveaux aboiemens.

Le même Auteur assure que le Crocodile est bien plus féroce & plus har-

di que l'Alligator : il poursuit également les hommes & les bêtes ; au lieu que l'Alligator ne fait jamais de mal , si on le laisse tranquille.

§. VIII.

Poissons.

Le poisson le plus remarquable de cette contrée , est celui que les Mexicains nomment *Axolotl*. Il a la peau fort unie , mouchetée sous le ventre de petites taches , dont la grandeur diminue depuis le milieu du corps jusqu'à la queue. Sa longueur est d'environ six doigts & son épaisseur de deux. Il a quatre jambes comme le lézard : sa queue est longue & fort menue par le bout. Ses pieds lui servent à nager : ils sont divisés en quatre doigts , comme ceux de la grenouille. Sa tête est d'une grosseur qui n'est pas proportionnée à celle de son corps : sa gueule est noire , & presque toujours ouverte. Les Naturalistes prétendent qu'il a un *uterus* & ses mois comme les femmes. Sa chair est fort bonne , & a un goût qui approche de celui de l'anguille.

Axolotl.

TORTUES. Dampier distingue huit sortes de Tortues : 1°. les Grosses Tortues ; 2°. les Grosses-Têtes ; 3°. les Becs-à-Faucons ; 4°. les Tortues vertes ; 5°. les *Hecates* ; 6°. les *Terrapenes* ; 7°. les Tortues batardes ; 8°. la petite Tortue.

Grosses Tortues. Les premières sont effectivement plus grosses que les autres , ont le dos plus haut & plus rond ; mais la chair puante & mal-saine.

Grosses-têtes. Les *Grosses-têtes* ont en effet la tête plus grosse que toutes les autres : la chair en est aussi fort puante. Elles se nourrissent de la mousse qui vient sur les rochers. Les François confondent ordinairement ces deux especes sous le nom de *Caouanes*.

Becs-à-Faucons. Les *Becs-à-Faucons* sont les moindres de toutes. On les nomme ainsi , parce qu'elles ont la gueule longue & petite , tirant en effet sur la figure du bec des Faucons. Leur dos est couvert d'une belle écaille dont on fait un riche commerce. L'écaille des plus grosses pèse environ trois livres & demie. Leur chair est si mal-saine dans certains pays , qu'elle cause des vomissemens terribles. Leur bonne ou leur mauvaise qualité dépend de la nourriture qu'elles prennent. Elles

aiment à pondre dans les Isles de la baie de Honduras , & le long des côtes du continent , depuis la Trinité jusqu'à Vera-Cruz. Nous avons parlé ailleurs de celles des côtes de Guinée.

Les *Tortues vertes* tirent ce nom de leur écaille qui est plus verte que celle des autres. Elle est fort déliée , fort transparente , & les nuages en sont plus beaux que ceux du Bec-à-Faucon. Elles pèsent jusqu'à trois cens livres. Leur tête est ronde & petite , & leur dos fort plat. Leur chair est blanche , & fort douce au goût , leur graisse jaune. On envoie de la Jamaïque au Mexique des vaisseaux qui les prennent au filet , leur font des réservoirs dans la mer , & les gardent vivantes. C'est la nourriture ordinaire du peuple. Cette espece de Tortue vit d'une herbe qui croît à cinq ou six brasses du rivage. Cette herbe est différente de celle qui nourrit la Matanée & le Lamentin. Sa feuille est plus petite.

Les *Hecates* aiment l'eau douce : elles cherchent les étangs & les lacs , viennent rarement à terre. Leur poids n'est que de douze ou quinze livres. Elles ont les jambes petites , les pieds

plats , le cou long & menu. Leur chair est un fort bon aliment.

Terrapenes. Les *Terrapenes* sont une espece de Tortue beaucoup moins grosse que les Hecates. Leur dos est plus rond , & leur écaille comme naturellement taillée. Elles aiment les lieux humides & marécageux ; leur chair est assez bonne. Elles sortent de l'eau , pénètrent dans les bois , où les chasseurs les prennent facilement. Ils leur font une marque sur l'écaille , les laissent aller , & au bout d'un mois chacun retrouve celles qu'il a marquées.

Tortues batardes. Les *Tortues batardes* sont des Tortues vertes , mais dont l'écaille est beaucoup plus épaisse que celle des autres tortues de la même couleur , & leur chair n'est pas si douce. C'est de toutes les especes la plus large : leur ventre a ordinairement cinq pieds de largeur. Ce sont les tortues les mieux nourries de la mer du Sud. Ces tortues vont à terre en plein jour , & se couchent au soleil. Au lieu que dans les autres especes , il n'y a que la femelle qui va à terre , pour déposer ses œufs dans le sable , & ce n'est que pendant la nuit.

La petite Tortue est encore une ^{Petites Tortues.} espece différente , qui se trouve sur la côte occidentale du Mexique , & dont on vante la chair. On remarque que les Tortues en général font leur ponte dans des lieux fort éloignés de ceux où elles se nourrissent ordinairement. Le poisson qu'on nomme *Goulu* les fuit : il n'en paroît plus aucun dans les lieux qu'elles ont abandonnés , & on y en voit beaucoup à leur retour.

Dampier prétend que les Tortues travaillent dans l'eau à la propagation de leur espece ; que le mâle est neuf jours sur la femelle , & qu'il a même de la peine à l'abandonner. La femelle étant dans cette situation, fait des efforts pour s'échapper lorsqu'elle apperçoit un canot ; mais le mâle la retient avec ses deux nageoires de devant. Lorsqu'on les surprend accouplées , le plus sûr est de darder la femelle : on est certain d'avoir le mâle avec elle.



§. IX.

Mines , Métaux , Pierres précieuses , & autres productions du Mexique.

DANS les premiers tems que les Espagnols firent la conquête du Mexique , ils publièrent avec ostentation les richesses immenses qu'ils découvroient dans ce pays : mais la politique leur imposa bientôt silence : on la poussa même jusqu'à défendre d'écrire ou parler publiquement de ce qui se passoit ; ainsi l'on n'a d'autres lumières sur l'or & l'argent de ce pays , que celles qu'on peut tirer des anciens Ecrivains , & de quelques observations des Voyageurs étrangers.

Les mines d'argent de *Pachuca* étoient très-vantées en 1568.

On trouve dans les cantons de *Tuculula* & de *Tlapa* , qui sont situés dans l'Audience de Mexico , quantité de veines d'or. Ceux de *Tlasco* , de *Maltepeque* & de *Guaximango* dans la même Audience , sont remplis de mines

d'argent. Le canton de Mestitlan abonde en mines de fer & d'alun. Yzquilpa , qui est à vingt-deux lieues de Mexico , a des mines de plomb. Talpayana , qui en est à vingt-quatre ; Temozealtepeque , à dix-huit ; Caltepeque , à vingt-deux ; Yaculpo , à vingt ; Zumpango , à quarante ; Guayaxuato , à soixante ; Comania , à soixante-sept ; Achiacico , à dix-huit de los Angeles ; enfin Gautla , Zumatlan & San-Luiz de la Paz , d'où on ne marque pas la distance de la Capitale , sont autant de mines d'argent.

Dans la Province de Guaxaca , on trouve la montagne de *Cocola* , proche du canton de Guaxolotitlan , à dix-huit degrés de latitude Nord , dans laquelle on découvre plusieurs mines d'or & d'argent , du crystal de roche , du vitriol , & différentes sortes de pierres précieuses. A six lieues d'Antequera , dans la même Province , il s'en trouve une , où l'on ne fouille pas long-tems sans trouver des paillettes d'or : les veines de plomb s'y présentent de toutes parts.

Herrera , Décade 3. Liv. 8. dit qu'en 1525 , les Espagnols découvrirent dans

la Province de Mechoacan une des plus riches mines qu'on ait jamais connues. Les Officiers Royaux , ne se contentant pas d'en tirer le quint pour la Couronne , voulurent faire tourner le tout à leur profit : mais elle disparut tout d'un coup , & l'on n'a jamais pu la retrouver. Quelques-uns prétendent que les Indiens la bouchèrent ; d'autres assurent qu'elle fut couverte d'une montagne par un tremblement de terre.

Dans le canton de Léon , on trouve une prodigieuse quantité de mines d'argent. *Guanaxati* & *Talpuiaga* sont deux autres mines fort célèbres. La première est à vingt-huit lieues de Valladolid au Nord ; l'autre , à vingt-quatre de Mexico. Elles appartiennent toutes deux à la Province de Mechoacan.

Le canton de Colyma est rempli de cuivre. On y en trouve une espèce qui est si molle & si ductile , que les habitans en font de très-beaux vases. Il y en a au contraire une autre qui est si dure , qu'on l'emploie au lieu de fer pour tous les instrumens de l'Agriculture.

On trouve dans la Province de

Gouadalajara une montagne remplie de mines d'argent, de cuivre & de plomb. La Province de Kalisco passe pour être remplie de mines d'argent. Il y en a plusieurs du même métal dans la Province de *Culuacan*.

Les cantons nommés *Zacatecas* sont le plus riche pays de la Nouvelle Espagne. On y compte quinze mines d'argent, parmi lesquelles il y en a qu'on regarde comme inépuisables.

La Province de *Veragua* est remplie de mines d'or. Laet dit qu'on y trouve ce métal dans le sein de la terre, & presque à chaque pas qu'on en puise une quantité prodigieuse avec l'eau dans les torrens & dans les fleuves. Enfin le nombre des mines d'or & d'argent qu'on trouve dans la Nouvelle Espagne est prodigieux, si l'on en croit les Voyageurs.

Tout particulier qui découvre une mine d'or & d'argent peut y faire travailler, en cédant au Roi le cinquième du produit ; mais s'il laisse passer trois mois sans y faire travailler, elle tombe au Domaine. Sa Majesté accorde quatre cens pieds de terrain, vers les quatre vents principaux, depuis l'ou-

Réglemens
concernans
les Mines.

verture de la mine , ou d'un seul côté , au choix du propriétaire. Un autre a la liberté d'en ouvrir une au bout de l'espace marqué. Quoique cet espace soit comme un mur de séparation , le second peut entrer dans le terrain du premier en creusant sous terre , du moins jusqu'à ce qu'il rencontre ses ouvriers. Alors il est obligé de se retirer dans le sien , ou de pousser son travail au dessous de l'autre ; mais si la mine qu'il ouvre au dessous est inondée , celui qui travaille au dessus , doit lui donner la sixieme partie de ce qu'il retire ; & si l'eau vient de la mine supérieure , le possesseur de cette mine est obligé de la faire vuidier.

Tout l'or & l'argent qui sort des mines de la Nouvelle Espagne doit être porté à Mexico , & déclaré à l'hôtel de la Monnoie. Un Voyageur célèbre a annoncé vers la fin du dernier siècle , qu'il y entroit chaque année deux millions de marcs d'argent , outre ce qui passoit par des voies indirectes , & qu'on en frappoit tous les ans à la Monnoie sept cens mille marcs.

Les propriétaires , outre les frais de la fabrique & le quint du produit pour le

le droit du Roi, payent encore une réale, qu'on nomme *droit de Vasselage*. Chaque particulier peut faire fabriquer de la monnoie, mais on vend presque tout le métal aux Marchands, qui retiennent deux réales par marc; l'une, pour le droit du Roi; l'autre, pour la fabrique. On paye une réale & demie pour les piéces d'or. Pour recevoir la marque, il doit être au titre de vingt-deux karats.

Entre les Minéraux que produit le Mexique, on vante une espece de jaspe Minéraux, productions curieuses & utiles, que les Mexiquains nomment *Extell*, de couleur d'herbe; avec quelques petites taches de sang. Le moindre petit morceau de ce minéral attaché au bras ou au cou, arrête toute espece de dysenterie.

Il s'en trouve un'autre qu'on appelle *Emeraude obscure*. Il est moucheté de blanc. Lorsqu'on le porte sur les reins, il appaise les douleurs néphrétiques, dissout la gravelle & toutes sortes d'obstructions.

On en connoît un troisieme que l'on nomme *Tlilayêlic*. Il est d'une couleur plus foncée & sans taches. En l'appliquant seulement sur le nombril, il

guérit les coliques les plus violentes.

Dans la Province de Mexique on trouve un grand puits d'eau salée , dont les habitans tirent un excellent sel. Les montagnes voisines fournissent un beau jaspe verd qui approche du porphyre.

On voit dans un bourg nommé *Guadalupa* , une source d'eau très-froide , qui guérit de la fièvre ceux qui en boivent , & qui ne sort jamais de son lit , quoiqu'elle bouillonne continuellement plus haut que ses bords.

A *Queretaro* , dans le canton de *Xilotepeque* , on trouve une source d'eau si chaude , qu'elle brûle en sortant de terre , & qui bue riede par les animaux , les engraisse beaucoup. Une autre source du même canton coule en abondance pendant quatre ans , & tarit alternativement pendant quatre autres années. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que pendant qu'elle coule , elle n'est jamais plus abondante que dans les tems de sécheresse.

Proche de l'ancien volcan de *Niapa* , dans la Province de *Guatimala* , un torrent d'eau descend de la montagne même du volcan , coule réguli-

rement pendant la nuit , & cesse si-tôt que le jour paroît. Un autre qui est dans le canton de Chulereque coule tous les jours jusqu'à midi , & sèche jusqu'au soir.

Les habitans du canton de Guasteque sont affligés d'une maladie causée par un grand nombre de vers qui se forment dans leurs levres. Pour tout remède , ils portent continuellement du sel dans leur bouche.

Les eaux d'un fleuve nommé *Yahuatl*, dans la Province de Tlascala , donnent la galle à ceux qui s'y baignent. On y trouve peu de poisson.

Entre les villes de *Cuertlavaca* & *Tequicistepeque* , on voit au pied d'une haute montagne une caverne fort renommée. Un Dominicain s'y fit conduire par quelques Indiens. Il y descendit par une ouverture fort étroite , & trouva d'abord un grand espace quarré, d'environ cinquante pas. Il contient plusieurs puits dans lesquels on peut descendre par des degrés. Delà un chemin fort tortueux le conduisit sous terre , dans un espace beaucoup plus grand que le premier , & au milieu duquel sort impétueuse-

ment une source d'eau vive qui forme un ruisseau. Il le suivit pendant plus d'une heure ; mais la crainte de s'égarter dans un lieu dont il ne connoissoit pas le terme , le fit retourner sur ses pas avec le secours d'une ficelle , dont il avoit attaché le bout à l'ouverture de la caverne.

Herrera ,
ubi suprà.

L'air est si sain dans les montagnes de l'Yucatan , qu'on y a trouvé des vieillards de cent quarante ans. Un Missionnaire Franciscain assure , qu'en prêchant l'Evangile aux Montagnards , il avoit trouvé parmi eux un homme qui , de son propre aveu , & sur les attestations de ses voisins , avoit vécu trois siècles. Son corps étoit si courbé , que ses genoux touchoient à sa tête : sa peau étoit si dure , qu'on l'auroit crue couverte d'une écaille.

Dans la Province de Vera - Pax , proche la ville de Saint-Augustin , on voit entre deux montagnes , une caverne formée dans le roc , & assez spacieuse pour contenir un grand nombre d'hommes. Il en sort par diverses fentes une liqueur qui , à l'air , se change en pierre fort dure & aussi blanche que l'albâtre. Les obstacles que la li-

queur trouve dans son cours , lui font prendre diverses formes dans sa pétrification. Ce sont des colonnes & des statues qui demandent peu de travail pour arriver à la perfection. Le froid est si viv dans l'intérieur de la caverne , que l'homme le plus robuste n'y peut résister long-tems. On y entend un bruit confus d'eaux qui semblent couler à l'entour , & qui , se répandant aux environs par des torrens , se précipitent d'abord au fond d'un abyme où elles forment un lac, d'où elles s'échappent ensuite par un canal qu'elles se sont ouvert elles-mêmes.

L'eau du golfe Dolce est assez douce , & celle du golfe Honduras est salée. Cette singularité vient de la quantité & de la rapidité des torrens qui se précipitent dedans , & qui ont assez de force pour repousser l'eau salée.

On compose à Guaxaca une excellente poudre , qu'on nomme *Polvilla*. On ne connoît point d'odeur plus agréable que la sienne. Elle est si recherchée & si chère , que la livre coûte autant que six de chocolat. On en débite une prodigieuse quantité dans toutes les Provinces du Mexique , au Pé-

rou, même en Espagne. Les Religieuses du couvent de Sainte Catherine à Guaxaca en ont seules la composition. Celles des autres Monasteres de la ville n'ont pu l'attraper.

Les Indiens ont construit un jardin flottant sur un lac, que Vasser nomme *Mexicalfingo*. Ils étendent sur trois ou quatre grosses cordes un grand nombre d'osiers les uns sur les autres, de la longueur de soixante pieds en carré & d'un demi-pied de hauteur. Ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le lac, & couvrent cette machine de gazon, sur lequel ils répandent de la terre & du fumier. Ils y sement des fleurs & des légumes qui rapportent avec abondance. Toutes ces différentes manieres réunies forment avec le tems une masse épaisse & solide, sur laquelle on construit des maisons accompagnées de petits bâtimens pour la volaille & les pigeons. Il arrive quelquefois que le maître d'une Isle étant sorti avec sa femme & ses enfans pour vaquer à ses affaires, ne trouve plus son habitation où il l'avoit laissée, parce que les cordages qui la retenoient se sont rompus, & l'ont laissée aller à

Pabandon. Il demande alors à ses voisins s'ils n'ont pas vu *passer son habitation*. A force d'informations il la retrouve, & la remorque avec de nouvelles cordes.

Le nombre des Volcans qui sont dans la Nouvelle Espagne est considérable : tous font de très-grands ravages. Vasser parle avec admiration de celui du lac de Nicaragua. Il est situé dans une île au milieu du lac, & semble tirer ses flammes du sein des eaux. Ce lac, suivant le même Ecrivain, a quatre-vingt lieues de tour. Quoique l'eau en soit douce dans toute son étendue, il a son flux & reflux comme la mer. Sa tête n'est séparée de la mer du Sud que par trois ou quatre lieues de terre : mais on ne connoît point la longueur du canal par lequel il se jette dans celle du Nord, & qui sert au commerce des Provinces de Carthagene & de Portobello. On assure qu'il est long & étroit. Près de Grenade, seconde ville de la même Province, on trouve un autre lac, dont l'ancien nom est *Lindiri*, & qui se joint au grand par un canal qui est à sept lieues de cette ville. Sur les bords s'élève une montagne nommée

Volcans

Mumbacho , qui est couverte d'arbre fruitiers ; mais dont le sommet est un volcan épouvantable. On a parlé des autres volcans du Mexique dans la description de ce pays.

Voilà tout ce que nous avons pu ramasser sur les productions de ce vaste pays. Les Espagnols se font un devoir de ne pas donner des connoissances plus étendues au public.

A R T I C L E V I I.

Découverte & Conquête du Mexique par les Espagnols.

N O U S sommes enfin arrivés à cet événement qu'on doit regarder comme un des plus intéressans de l'Histoire Moderne. Il a été rapporté par plusieurs Ecrivains : mais s'il manquoit dans cet ouvrage , ce seroit un vuide dont le Lecteur auroit droit de se plaindre. Nous consulterons tous ceux qui en ont parlé , & nous mettrons dans notre narration le plus de précision qu'il nous sera possible.

- Nous avons dit dans le dix-neuvième volume de cet ouvrage , page 60 , que le Roi d'Espagne donna en 1508 à Don Diégue Colomb , fils aîné du célèbre Christophe , la qualité de Gouverneur des Indes Occidentales , avec le pouvoir de Vice-Roi ; mais les possessions des Espagnols dans ce pays n'étoient que l'Isle Espagnole ou Saint-Domingue , celles Saint-Jean de Porto-Rico , de Cuba & la Jamaïque , avec une petite portion du continent dans la Province de Darien , à l'entrée du golfe d'Uraka. Vers l'an 1517 , Diegue Velasquez étoit Gouverneur de l'Isle de Cuba en qualité de Lieutenant de Don Diégue Colomb. Sa prudence & son activité avoient fait de cette Isle un établissement très-florissant. La plus grande partie de la Noblesse Espagnole , qui étoit aux Indes Occidentales , alla se ranger autour de lui. Il se crut alors assez puissant pour faire de nouvelles découvertes & de nouvelles conquêtes , proposa aux habitans de l'Isle de faire une expédition sur la terre ferme , afin d'y former un établissement. Quelques Ecrivains assurent qu'il fut assez circonspect pour en demander

la permission à l'Amiral Don Diégué Colomb, dont il n'étoit que le Lieutenant. D'autres disent que l'Amiral étoit alors en Espagne, & que Velasquez fit l'impossible pour se rendre indépendant; qu'il obtint, par la protection du Trésorier Général, des provisions de Gouverneur absolu: Don Diégué les fit révoquer; mais il ne put faire rappeler Velasquez.

Ce dernier continua les préparatifs pour l'exécution de son projet. Les Matelôts & les Soldats qui étoient dans l'Isle, s'ennuyant de l'oïveté, & plusieurs Castillans de marque, passionnés pour la fortune & pour la gloire, entrèrent dans ses desseins. François Hernandez de Cordoue, un des plus riches & des plus entreprenans, se chargea de la conduire de l'entreprise, même d'une partie des frais. Velasquez fit armer à San-Yago, capitale de Cuba, deux navires & un brigantin, sur lesquels il fit embarquer cent dix hommes. Hernandez mit à la voile le 8 Février 1517, ayant *Alaminos* pour premier Pilote. C'étoit un habile Navigateur qui avoit servi dans sa jeunesse sous Christophe Colomb. Il n'eut pas

plutôt doublé le Cap de Saint-Antoine, qui est à l'extrémité occidentale de Cuba, qu'il proposa de gouverner à l'Ouest, par la seule raison que l'ancien Amiral avoit toujours eu du penchant à suivre cette route. Au bout de trois semaines d'une navigation pénible, ils apperçurent terre, & s'en approchèrent. Plusieurs Indiens vinrent dans des canots, avec des présens pour les inviter à descendre; mais ils ne l'eurent pas plutôt fait, qu'ils se virent à l'instant assaillis par une multitude de barbares qui s'étoient mis en embuscade. Les Castillans se défendirent avec vigueur : le feu de leurs arquebuses mit les ennemis en fuite : Hermandez ne perdit pas un seul homme, il se rembarqua, & suivit la côte. Il s'arrêta à la baie de Campêche pour y faire de l'eau. Lorsque ses gens rentroient à bord, cinquante Indiens vêtus de camisoles & de mantes de coton, se présentèrent à eux, leur demanderent par signes, s'ils ne venoient pas du côté par où le soleil se leve, & les inviterent à s'approcher de leur bourgade qui étoit si près qu'on la voyoit du rivage. Quoique leur première aventure, leur rendit

celle-ci suspecte, ils s'armerent, & suivirent les Indiens. La curiosité les fit entrer dans quelques temples qui étoient sur leur passage. Ils y trouvèrent des Idoles, quantité de marques de sang toutes fraîches, & de petites croix peintes sur les murs. Ils furent bientôt environnés par une multitude d'Indiens de tout sexe & de tout âge, qui ne se laissoient point de les admirer. Peu après ils en virent paroître un très-grand nombre qui étoit partagé en deux bandes. Tous étoient armés comme ceux qui les avoient attaqués dans le premier canton où ils avoient abordé. Dans le même tems dix hommes sortirent du temple : ils étoient vêtus d'une longue robe blanche, avoient une chevelure noire & fort frisée. Ils portoient du feu dans des réchaux de terre, où ils jettoient une certaine gomme qu'ils nommoient *kopal*, dirigeoient la fumée du côté des Castillans, & les pressoient de se retirer. Ceux-ci prirent ces dix hommes pour des Prêtres. Après cette cérémonie, l'on entendit le bruit des instrumens de guerre qui sonnoient la charge. Hernandez ne se trouvant pas en

État de résister à un peuple si nombreux , fit reprendre à ses gens le chemin de la mer , & , quoique suivi par les deux troupes d'Indiens armés , il fut assez heureux pour se rembarquer sans aucun accident.

Il tourna au Sud ; fit route pendant six jours , au bout desquels l'eau commença à lui manquer. Pour en avoir , il mouilla dans une anse près du village de Potonchan , y trouva un puits d'eau douce dont il remplit ses tonneaux. Il eut l'imprudence de passer la nuit à terre , & fut attaqué par un grand nombre d'habitans qui lui tuèrent quarante-sept hommes. Les autres furent blessés : il fut lui-même percé de douze fleches , & ne dut la vie qu'à son courage. Il s'ouvrit un chemin au travers des ennemis , & lorsqu'il fut rentré dans ses barques , il eut le chagrin d'y voir mourir encore cinq hommes , outre deux qui manquoient , & qu'on crut avoir été enlevés par les barbares dans le combat. Cette disgrâce fit donner à la baie le nom de *Mala-Polea*.

N'ayant plus assez de Matelots pour gouverner les trois vaisseaux , il prit le parti d'en brûler un , tourna du côté

de la Floride, y mit pied à terre, y fut encore attaqué par les Sauvages qui lui tuèrent beaucoup de monde. Il remit à la voile, perdit un des deux vaisseaux qui lui restoit contre un écueil des îles des Marryrs, & se rendit à la Havane, où il mourut quelques jours après son arrivée. Telle fut la première découverte de cette belle partie de l'Amérique, que les Ecrivains ont nommée *Yucatan*. On assure que ce nom lui vient de ce qu'un Castillan, qui étoit de l'expédition de Hernandez, demanda à un des habitans du pays s'ils avoient de ces racines dont les Indiens font du pain, & que l'Indien lui répondit *Yuca Ilatli*; & Yuca, comme on l'a su depuis, étoit le nom de la racine, & Ilatli le nom de la terre qui la produit. On a joint ces deux noms ensemble, & l'on a fait Yucatan.

Les témoignages que les compagnons de Hernandez rendirent à Velasquez de la beauté & de la fertilité du pays qu'ils avoient vu, & quelques médailles d'or qu'ils avoient apportées avec eux, firent concevoir au Gouverneur le projet de pousser plus loin cette expédition. Il arma trois navires & un

brigantin , sur lesquels il mit deux cens cinquante hommes d'équipage , avec quelques Insulaires. Il confia le soin de cette expédition à Juan de *Grijalva* , & lui donna pour conseil trois Officiers respectés par leur courage & leur mérite. Les Pilotes furent les mêmes qui avoient servi dans le voyage d'Hernandez.

Grijalva mit en mer le 8 Avril 1518. Les Pilotes avoient le projet de suivre la même route qu'ils avoient tenue dans le premier voyage ; mais les courans les emporterent du côté de l'Isle *Cozumel*. A la vue des navires Espagnols , tous les Insulaires se retirèrent dans les montagnes. Les Espagnols trouverent plusieurs temples dans cette Isle. Il y en avoit un qui représentoit une tour carrée avec quatre grandes fenêtres. Les Idoles étoient dans un enfoncement en forme de chapelle : à côté étoit une espece de sacristie , qui contenoit les instrumens nécessaires au service du temple. Tout près delà , dans un petit enclos de pierre , on voyoit une croix de chaux , haute de neuf ou dix pieds , que ces Insulaires adoroient sous le titre de Dieu de la pluie. Plus

ſieurs Ecrivains débitent à ce ſujet une multitude de fables , plus abſurdes les unes que les autres ; mais il paroît que l'étendard de la Religion Chrétienne avoit été porté dans ce pays par quelques Indiens déjà inſtruits dans le Chriſtianisme par les Eſpagnols.

Grijalva , ayant fait quelques provisions dans l'iſſe de Cozumel , remit à la voile , & ſe trouva , au bout de quelques jours , à la vue de l'Yucatan. Il ſuivit la côte juſqu'à la rade de Potonchan. Comme c'étoit dans ce lieu qu'Hermandez avoit été défait , il ordonna d'y faire une deſcente pour le venger. Il défit les Indiens , imprima la terreur dans tout le canton , & continua ſa route du côté de l'Oueſt , ſans s'éloigner beau-

Grijalva coup de terre. Le pays lui parut ſi beau , & avoir tant de rapport avec l'Eſpagne , qu'il donna le nom de Nouvelle Eſpagne à toute cette contrée. Il continua de ranger la côte juſqu'à l'embouchure de la riviere *Tabasco* , connue depuis ſous le nom de Grijalva , laquelle ſe jette dans le golfe du Mexique. Ce pays parut ſi agréable aux Caſtillans , qu'ils réſolurent d'y pénétrer ; mais ne trouvant de fond

Grijalva
donne le nom
de Nouvelle
Eſpagne à la
terre qu'il dé-
couvre.

que pour les deux plus petits de leurs bâtimens , tous les gens de guerre y passèrent. A peine furent-ils entrés dans le fleuve , qu'ils virent une multitude d'Indiens armés , répandus sur les deux rives , & un assez grand nombre de canots , qui étoient remplis d'Indiens aussi armés. Les Espagnols , loin de s'effrayer de leurs cris & de leurs menaces , avancèrent jusqu'à la portée du trait. Cette hardiesse , jointe à la contenance fière qu'ils tenoient , surprit les Indiens au point qu'ils restèrent comme immobiles. Grijalva profita de ce moment pour sauter à terre. Il y fut suivi par ses gens qu'il rangea aussi-tôt en ordre de bataille. Avant de commencer l'attaque , il envoya deux jeunes Indiens qui entendoient les deux langues , pour proposer la paix aux habitans de cette contrée. Cette proposition en fit approcher vingt ou trente , qui , voyant le bon accueil qu'on leur faisoit , prirent une entière confiance pour les étrangers. Grijalva s'en étant apperçu , leur fit dire que les Castillans étoient sujets d'un grand Roi , maître de tous les pays où ils voyoient lever le Soleil , & qu'ils

étoient venus les inviter de la part de ce Prince à le reconnoître pour leur Souverain. A ce discours, les Indiens donnerent quelques marques de chagrin. Un de leurs Chefs prit la parole, & répondit d'un ton ferme : « Que la paix » qu'on leur offroit avec des propositions d'hommage & de soumission lui » paroïssoit singulière; qu'il étoit étonné qu'on leur proposât de reconnoître un nouveau Souverain, sans savoir s'ils étoient mécontents de celui auquel ils obéissoient; que comme il n'étoit question que de la paix ou de la guerre, il ne pouvoit donner une réponse décisive, parce qu'il n'étoit pas revêtu d'une autorité suffisante, & que ses supérieurs, auxquels il alloit communiquer ce qu'on venoit de proposer, feroient connoître leurs intentions. » Les Espagnols connurent par ce langage que ceux à qui ils avoient à faire, n'étoient pas de méprisables Sauvages. L'Orateur qui s'étoit retiré après son discours, reparut bientôt, & déclara aux Espagnols, « que ses maîtres ne craignoient pas la guerre, quoiqu'ils n'ignorassent pas ce qui s'étoit passé dans la Province voi-

« fine ; mais qu'ils croyoient la paix
 » préférable à la plus heureuse guerre. »

Il offrit ensuite à Grijalva quantité de fruits qu'il avoit apportés avec lui de la part de ses maîtres, comme un gage de la paix qu'ils acceptoient. Bientôt on vit arriver le Cacique du canton avec une garde peu nombreuse & sans armes, pour faire connoître la confiance qu'il avoit & celle qu'on devoit avoir. Grijalva lui donna des marques d'amitié, auxquelles l'Indien répondit avec un air de dignité & de noblesse. Après les premiers complimens, le Cacique fit approcher quelques-uns de sa suite qui étoient chargés de nouveaux présens, qui consistoient en étoffes, bijoux d'or renfermés dans une corbeille, des armes, des figures d'animaux revêtus de lames d'or, des pierreries enchâssées, des garnitures de plumes de diverses couleurs, & des robes d'un coton extrêmement fin. Sans donner à Grijalva le tems de remercier, il dit : « J'aime la
 » paix, & c'est pour la faire subsister
 » entre nous, que je t'ai fait ce présent :
 » mais je crains qu'il ne s'élève quelque

» méintelligence entre les deux Nations, & jete prie de t'éloigner. » Grijalva répondit que son dessein n'avoit jamais été de causer du trouble sur cette côte, & qu'il étoit disposé à partir. Il se hâta effectivement de mettre à la voile.

Après deux jours de navigation, il arriva à la vue d'une bourgade dont les habitans étoient armés de boucliers d'écaillés de tortues. En continuant de ranger la côte, il se trouva à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomma *Rio de Banderas*, parce qu'il y apperçut des Indiens qui avoient une sorte de piques ornées de banderoles, & qui sembloient les inviter à descendre. Grijalva fit avancer deux chaloupes pour reconnoître les dispositions des habitans. Ceux qui étoient dans ces chaloupes furent si bien reçus, qu'ils rapporterent une quantité considérable d'or pour des marchandises de peu de valeur. Ils apprirent qu'ils étoient redevables de ce bon accueil aux ordres qu'avoit donnés un puissant Monarque, voisin de cette contrée, nommé *Montezuma*; que ce Prince, ayant été informé de leur approche, avoit mandé aux com-

mandans de ses frontieres d'aller au-devant des étrangers, de leur porter de l'or, & de découvrir, s'il étoit possible, leur véritable dessein.

Grijalva parcourut encore beaucoup de pays, où il trouva des richesses immenses. Il retourna ensuite à Cuba, & rendit compte à Velasquez des découvertes qu'il avoit faites. Ce dernier lui fut si mauvais gré de n'avoir pas formé d'établissement dans quelqu'une de ces contrées, qu'il résolut de faire un nouvel armement, & d'en donner la conduite à un autre. Pour remplir ce projet, il fit promptement radoubler les vaisseaux qui avoient servi au voyage de Grijalva, en acheta plusieurs autres, & forma une escadre de dix vaisseaux.

Solis dit qu'il auroit souhaité de trouver un Commandant, dont le courage fût réuni avec une soumission servile : mais il est impossible de trouver ces deux extrémités dans le même homme. Tous les vœux se réunissoient pour Grijalva qui, joignant à un courage à l'épreuve, une prudence consommée, connoissoit la route du pays où l'on vouloit former des établis-

Solis, liv.

1. chap. 9.

mens. Quelques autres Officiers de distinction se mirent sur les rangs : mais les uns pouffoient trop loin leurs prétentions , les autres n'avoient pas toute la capacité requise. *Amador de Lariz* , Trésorier Royal de Cuba , & *André Dueco* , Secrétaire du Gouverneur , profiterent de cette indécision , pour faire tomber le choix sur leur ami commun. C'étoit *Hérmán* ou *Fernand Cortez*.

Origine & Cet homme , dont le nom est de-
premieres ac- venu si célèbre par la conquête du
tions de Fer- Mexique , étoit né en 1485 à Médelin ,
nand Cortez. ville de l'Estramadoure , d'une famille
noble. Son pere se nommoit Martin
Cortez de Montroy , & sa mere Ca-
therine Pizare d'Altamirano , noms ,
dit Solis , Historien de la conquête du
Mexique , qui marquent assez la no-
blesse de son extraction. Dans sa
premiere jeunesse , il s'appliqua aux
belles lettres , & étudia dans l'Uni-
versité de Salamanque. Son pere avoit
le projet de lui faire étudier la Ju-
risprudence , mais sa vivacité natu-
relle ne lui permit pas de s'appliquer
long-tems à une étude si grave , il
retourna au bout de deux ans chez

son pere, avec le projet de prendre le parti des armes. Il obtint de ses parens la permission d'aller servir en Italie sous le célèbre *Gonsalve de Cordoue*. Lorsqu'il étoit sur le point de partir, il fut attaqué d'une dangereuse maladie qui, sans causer de changement dans ses inclinations, en apporta dans dessein. Il résolut de passer aux Indes où la guerre qui duroit encore dans les Isles, promettoit moins de fortune que de gloire. Il y passa l'année 1504 avec des lettres de recommandation pour Don Nicolas d'Ovando son parent, qui commandoit alors dans l'Isle Espagnole. Il essuya plusieurs dangers pendant la navigation; mais ils ne servirent qu'à faire éclater son courage & sa fermeté. Son parent le reçut avec amitié, & le garda quelque tems chez lui. Il lui donna ensuite de l'emploi dans Azua de Compostelle.

Cortez avoit une taille noble & la physionomie agréable. Ces avantages étoient relevés par des qualités qui le rendoient encore plus aimable. Il étoit généreux, discret, ne parloit jamais au désavantage des autres : sa

conversation étoit enjouée. Il ne tarda pas à se faire connoître, & à gagner l'estime des Officiers supérieurs. Voyant que tous les Indiens de l'Isle Espagnole étoient soumis, & qu'il n'y trouvoit pas l'occasion de se signaler, il passa à Cuba, & y acquit bientôt la réputation de soldat courageux & d'habile Officier. En 1512, Velasquez, Gouverneur de Cuba, fit beaucoup de mécontents : Cortez se chargea de porter leurs plaintes à l'Audience Royale de San-Domingo. Ce complot étant découvert, le Gouverneur fit arrêter Cortez, & le condamna au dernier supplice; mais on lui accorda sa grace, aux instances de quelques personnes de considération. Le Gouverneur se contenta de l'envoyer prisonnier à San-Domingo, & le fit embarquer sur un navire qui mettoit à la voile. N'étant pas observé à bord, il eut le courage de se précipiter dans la mer, quoiqu'il ne fut pas nager, tenant seulement une planche entre ses bras. Comme la mer baissoit alors, il fut poussé par le courant à plus d'une lieue du rivage; mais le flux qui revint, le rejetta sur la côte,

Herrera,
Decad. 2. liv.
3. chap. 31.

côre. Il avoit épuisé ses forces en luttant contre les flots , & avoit été plusieurs fois près de quitter la planche pour finir ses peines en se noyant. Étant à terre , & voyant le jour paroître , il eut peur qu'on ne le trouvat , & qu'on ne lui fit subir le supplice auquel il avoit été condamné. Il alla se cacher dans une Eglise , près de laquelle demouroit un Gentilhomme Espagnol , nommé Jean Suarez , natif de Grenade. Ce Gentilhomme avoit une sœur jeune , belle & vertueuse. Elle vit Cortez , & conçut de l'amour pour lui. La situation dans laquelle il étoit , abrégé les formalités : elle lui fit connoître les sentimens qu'il lui avoit inspirés. Cortez étoit jeune : il profita de l'aveu de la jeune demoiselle , & lia une intrigue avec elle. Il alloit la voir toutes les fois que l'absence de Jean Suarez le lui permettoit. Elle de son côté ne tarroit jamais à l'aller trouver & à lui porter ce qui étoit nécessaire pour sa subsistance. Malheureusement pour ces deux amans , un Sergent avoit apperçu Cortez , & l'observoit depuis quelque tems : il le suivit un jour qu'il reve-

noit de chez sa maîtresse , le-faisit par-derriere , lorsqu'il alloit rentrer dans l'Eglise , & l'emmena prisonnier. Les Juges procéderent contre lui avec beaucoup de rigueur. Dans une conjoncture aussi embarrassante , il ne trouva d'autre ressource que dans la clémence de Velasquez ; en appella à lui , espérant , dit-il , dans sa requête , qu'un Gentilhomme trouveroit dans un homme noble des sentimens au dessus de la vengeance. Le récit que l'on fit à Velasquez des malheurs auxquels ce jeune homme avoit été exposé pour éviter les effets de sa colere , lui donna pour Cortez une espece d'admiration : il lui pardonna ; mais il ne voulut pas le retenir à son service , & Cortez se trouva fort à l'étroit pendant quelque tems. Il épousa cependant sa maîtresse qui se nommoit Catherine Suarez , & disoit qu'il étoit aussi content avec'elle , que s'il eût épousé la fille d'un Duc. Il en eut un fils , & osa prier Velasquez de le tenir sur les fonts. Le Gouverneur lui accorda cette grace , & songea bientôt au rétablissement de sa fortune. Il lui donna la Lieutenance de San-Yago. Cor-

tez fit alors l'impossible pour se rétablir dans les bonnes grâces du Gouverneur : il faisoit toutes les occasions qu'il pouvoit rencontrer de lui marquer son zèle & son attachement. Il y parvint d'autant plus aisément, que Velasquez étoit d'un caractère facile. Voilà quelle étoit sa position, lorsque ses amis firent tomber sur lui le choix pour l'expédition que Velasquez projettoit.

Comme les talens de Cortez étoient connus de tout le monde, on applaudissoit au choix que Velasquez faisoit : mais ceux qui connoissoient son caractère & son ambition, doutoient si le Gouverneur ne manquoit pas de prudence. Herrera dit que le Gouverneur & Cortez se promenant un jour ensemble, un fou, nommé Francisquillo, s'approcha d'eux, & se mit à crier que Velasquez n'y entendoit rien, & qu'il lui faudroit bientôt une seconde flotte pour courir après Cortez. Compere, dit le Gouverneur, c'étoit ainsi qu'il nommoit Cortez, entendez vous ce que dit ce méchant Francisquillo ? Cortez répondit : c'est un fou qu'il faut laisser parler.

Velasquez voulant prévenir tous les mauvais offices de ses ennemis , fit partir pour l'Espagne un vaisseau , par lequel il rendoit compte au Roi des nouvelles découvertes , & lui envoyoit ce qu'il avoit reçu de plus précieux de la terre ferme. Il y envoya encore un de ses intimes amis , pour soutenir son crédit & ses intérêts à la Cour. Cet ami le servit si bien auprès de l'Evêque de Burgos , dont l'autorité croissoit de jour en jour , qu'il obtint du Roi une transaction , par laquelle Velasquez fut nommé Adelantade , & déclaré Lieutenant Général pour sa Majesté dans l'isle de Cuba , & dans tous les lieux qui avoient été & qui seroient découverts par ses soins. On lui accordoit même le pouvoir de lever des troupes pour ces expéditions jusques dans l'Isle Espagnole.

Un traité de cette nature & des privileges si étendus déplurent beaucoup à l'Amiral Diegue Colomb , dont la supériorité ne se réduisoit plus qu'à de vains titres. Ces grands avantages ne tournerent qu'à la ruine de Velasquez : il concerta mal toutes ses entreprises. Cortez , en recevant de lui

le titre de Commandant pour la nouvelle expédition , affecta les plus grandes marques de reconnoissance ; mais les concurrens sur lesquels il l'avoit emporté , ne purent déguiser leur chagrin , & firent tous leurs efforts pour jeter des soupçons dans l'esprit du Gouverneur. Ils lui représentèrent qu'il étoit imprudent de donner tant de confiance à un homme qu'il avoit maltraité ; que le caractère de Cortez étoit connu ; que toutes ses qualités , qui étoient propres à grossir de jour en jour le nombre de ses amis , devoient être suspectes. Velasquez étoit peu porté à la défiance : il ne voulut jamais changer de résolution. Cortez , pour hâter son départ , employa tout son bien & celui de ses amis. Il rassembla sous ses ordres environ trois cents hommes , entre lesquels on comptoit Diego d'*Ardas* , ami particulier du Gouverneur, Bernard *Dias del Castillo* , qui publia l'Histoire de cette expédition , & un nombre assez considérable de Gentilshommes. Les troupes furent embarquées en plein jour à la vue de tout le monde. La nuit suivante , Cortez accompagné de ses

amis , alla prendre congé du Gouverneur qui l'embrassa tendrement , le conduisit au port , & le vit monter sur son vaisseau. Voilà le récit de

Solis, liv.
chap. 10.

Solis. Plusieurs autres Ecrivains prétendent que Cortez excita ses gens à la révolte , avant même de sortir du port.

Quoi qu'il en soit , la flotte sortit du port le 18 Novembre 1516. Cortez alla mouiller au port de la Trinité , où il se fit beaucoup de partisans. Une multitude de gens de marque s'embarquèrent avec lui pour participer à sa fortune & à sa gloire. On augmenta les munitions & les armes. Cortez distribua tout ce qui lui restoit d'argent entre ceux qui avoient besoin de secours pour former leur équipage. Cette générosité jointe à l'idée qu'on avoit conçue de ses autres qualités , lui gagna tous les cœurs.

Velasquez
veut ôter le
commande-
ment de la
flotte à Cor-
tez.

Quelques précautions que Cortez eut prises , il se vit au moment où toutes ses espérances alloient s'évanouir. *Velasquez* , excité par de nouvelles représentations , commença à douter de la fidélité du nouveau Commandant : il envoya un ordre exprès à *Verdugo*

son parent , qui exerçoit la charge d'Alcalde à la Trinité , de déposer Cortez dans toutes les formes établies en Espagne. Verdugo , voyant que le Commandant avoit gagné tous les cœurs , n'osa exécuter l'ordre qu'il avoit reçu. D'ailleurs , Cortez sut lui persuader qu'une entreprise de cet éclat demandoit plus d'explication , & que son parent , par cette conduite , marqueroit trop d'incertitude dans le caractère. Il écrivit à Velasquez dans des termes assez mesurés , mais assez fermes. Il lui fit sentir combien il étoit dangereux qu'un homme en place prêtât si facilement l'oreille à la calomnie. Il crut cependant que la prudence l'engageoit à hâter sa navigation , envoya par terre une partie de ses soldats à la Havane , sous la conduite d'Alvarado , pour y faire de nouvelles levées. Il mit aussi-tôt à la voile , & s'avança vers cette ville , pour recevoir ses gens à bord.

Lorsqu'il arriva à la Havane , il trouva le nombre de ses soldats beaucoup augmenté , & un assez grand nombre de Gentilshommes qui s'attachèrent à sa fortune. Pendant le peu de tems

qu'il resta dans le pays , il exerça ses troupes & ses canonniers , fit des especes de cuirasses pour ses soldats. Elles n'étoient composées que d'un peu de coton piqué mollement entre deux toiles. Cette armure étoit suffisante pour amortir le coup des fleches.

Quoiqu'il fit ces préparatifs avec une diligence extrême, Velasquez, toujours excité par les ennemis de Cortez, eut le tems d'envoyer à Barba, qui commandoit à la Havane, des ordres d'arrêter le Général, & de l'envoyer prisonnier à la Capitale. Cortez, à la fin fatigué de toutes les tracasseries que Velasquez lui faisoit, prit la résolution de rompre ouvertement avec lui. Il fit assembler ses troupes, leur apprit la nouvelle persécution dont il étoit menacé. La Noblesse se contenta de lui montrer un attachement fondé sur l'estime : mais les soldats, dans leur chaleur, allerent jusqu'aux menaces, si on ôtoit le commandement de la flotte à Cortez. Barba manda sur le champ à Velasquez ce qui se passoit, & lui conseilla d'employer la douceur plutôt que la violence à l'égard d'un homme qui avoit acquis l'estime & l'amitié des soldats & des Officiers.

Cortez craignant quelque contre-tems , se hâta de faire ses préparatifs pour mettre à la voile. Il divisa ses troupes en onze compagnies , & les mit sous les ordres d'autant de Capitaines qui devoient commander les onze vaisseaux , dont la flotte étoit alors composée , parce qu'il y avoit ajouté un brigantin. Il prit le commandement de la première compagnie , & donna pour mot *Saint-Pierre* , sous la protection duquel il déclara qu'il mettoit toutes ses entreprises.

On mit à la voile le 10 Février 1519. La flotte se réunit à l'Isle de Cozumel , où l'on fit une revue générale. Le nombre des troupes se montoit à cinq cens huit soldats , sans y comprendre les Officiers , & le nombre des matelots à cent neuf. Cortez adressa un discours à tous ceux qui composoient l'équipage ; il prit ensuite les Officiers en particulier , s'assit au milieu d'eux , & fit tous ses efforts pour leur communiquer une partie de l'ardeur qu'il avoit pour la gloire. Quoique le Lecteur regarde ordinairement les discours des Généraux comme des fictions de l'Ecrivain , nous croyons devoir rappor-

ter celui que Cortez fit aux Officiers de sa petite armée : il est pris dans Diaze de Castille qui étoit présent lorsque le Général le fit. Le voici :
» Mes Amis & mes Compagnons , nous
» avons échappé à une multitude de
» traverses & de persécutions avant
» d'arriver dans cette Isle. C'est Dieu
» lui-même qui nous a préservés : nous
» devons espérer un heureux succès
» pour notre dessein , puisqu'il a daigné
» en favoriser les commencemens. C'est
» notre zele pour lui & pour le service
» de notre Roi , qui nous fait entrepren-
» dre la conquête d'un pays inconnu.
» En vain je voudrois vous cacher les
» difficultés que nous aurons à surmon-
» ter , le nombre d'ennemis que nous
» aurons à combattre : il faut vous ar-
» mer de courage & de patience ; c'est
» l'unique moyen de venir à bout de
» cette glorieuse entreprise. Vous avez
» appris à souffrir & à combattre , en
» soumettant toutes ces Isles que nous
» avons conquises : mais il vous reste
» bien d'autres travaux à entrepren-
» dre , & vous devez y apporter bien
» plus de courage : il ne se mesure que
» sur la grandeur des obstacles. Nous

„ sommes en petit nombre , il est vrai :
 „ mais l'union fait la force des armées ;
 „ elle semble même les multiplier. Lors-
 „ qu'il s'agira de prendre une résolu-
 „ tion , il faut que nous n'ayons tous
 „ qu'un même avis ; une même main ,
 „ quand il faudra l'exécuter. Il faut enco-
 „ re que nos intérêts soient communs ,
 „ & notre gloire égale dans tout ce que
 „ nous aurons le bonheur d'acquérir.
 „ La valeur particuliere doit établir la
 „ sûreté commune. Je suis votre Chef ,
 „ & j'hazarderai le premier ma vie pour
 „ le dernier des soldats. Vous aurez mon
 „ exemple à suivre encore plus que
 „ mes ordres. La confiance que j'ai en
 „ vous , me donneroit le courage d'en-
 „ treprendre la conquête du monde en-
 „ tier , & mon cœur se flatte de cette
 „ espérance , par un mouvement qui
 „ surpasse tous les présages. Ma con-
 „ fiance n'est point une témérité : elle
 „ est fondée sur ceux qui m'environ-
 „ nent , & tout ce que je n'ose attendre
 „ de mes propres forces , j'ose l'es-
 „ pérer des vôtres. »

Les habitans de l'Isle s'étoient retirés *Solis* , chap.
 sur les montagnes à la vue de la flotte : ¹¹
 mais le bon ordre qu'ils virent régner

dans le camp des Espagnols , les engagea à descendre : ils se mêlerent parmi eux avec confiance & familiarité. Ils apprirent à Cortez qu'ils avoient vu dans un canton de la terre ferme des hommes barbus qui étoient d'un pays auquel ils donnoient le nom de Castille. Il ne douta pas que ce ne fût quelques-uns de ceux qu'Hernandez & Grijalva avoient perdus sur cette côte. Sentant combien il seroit intéressant pour lui de les trouver , il envoya un Officier & quelques soldats à la côte de l'Yucatan : le Cacique de l'Isle Cozumel envoya avec eux deux Indiens & des présens , pour obtenir leur liberté.

Pendant que l'Officier & les soldats étoient à chercher les Espagnols perdus , Cortez voulut engager les insulaires à embrasser le Christianisme , & , voyant que les raisons ne faisoient aucune impression sur leur esprit , il renversa toutes leurs Idoles. Les Barbares croyoient que le Ciel alloit venger cette profanation ; mais , voyant qu'il n'arrivoit aucun mal aux Espagnols , ils souffrirent non-seulement qu'on élevât un Autel & une Croix à la place

des Idoles , mais encore ils se prosternerent devant , & y firent des actes d'adoration.

Cortez commençoit à désespérer de voir revenir ceux qu'il avoit envoyés sur la côte de l'Yucatan , & se préparoit à remettre à la voile : mais on apperçut de fort loin un canot qui traversoit le golfe , & qui venoit droit à l'Isle. Il portoit quelques Indiens armés qui faisoient une diligence extrême. Le Général fit mettre quelques soldats en embuscade , dans l'endroit du rivage où le canot paroissoit devoir aborder. Ils laissèrent descendre les Indiens , leur couperent le chemin , fondirent impétueusement sur eux : mais un de ces barbares s'avança , tenant les bras ouverts , & cria qu'il étoit Chrétien. On le reçut avec accueil , on le conduisit au Général , & on reconnut les Indiens pour les deux Insulaires qu'on avoit envoyés avec un Officier , & des soldats sur la côte de l'Yucatan : les soldats & l'Officier étoient avec eux. Le Castillan qu'on venoit de recouvrer , avoit appris la langue du pays , & servit beaucoup dans la suite à Cortez.

On retrouve un Espagnol qui avoit été perdu sur la côte de l'Yucatan.

Ce malheureux étoit nud , basan-

né , & avoit les cheveux trefflés autour de la tête comme les Indiens. Il portoit sa rame sur l'épaule , un arc à la main , un bouclier & des fleches sur le dos , & une sorte de rets en forme de sac , dans lequel étoit sa provision de vivres , & une paire d'heures qu'il avoit toujours conservée pour ses exercices de religion. Il ne pouvoit tenir un discours suivi , sans y mêler quelques mots Indiens qu'on n'entendoit point. On apprit de lui qu'il se nommoit *Jérôme d'Aguilar* , qu'il étoit d'Ecijia , ville d'Andalousie , & d'une naissance qui lui avoit procuré tous les avantages d'une bonne éducation. Il avoit passé aux Indes , & se trouvant dans la Colonie du Darien pendant les dissensions de Niuvesa & de Vasco Nugnez de Balboa , il avoit accompagné Balboa dans le voyage qu'il devoit faire à San-Domingo : mais leur caravelle échoua sur les bancs de *las Biavoras*. De vingt hommes qui composoient l'équipage , sept moururent de fatigue & de misere : les autres prirent terre dans une Province nommée *Maya* , & tombèrent entre les mains d'un cruel Cacique qui com-

mença par sacrifier à ses Idoles Valdivia & quatre de leurs compagnons , dont il mangea ensuite la chair. Il réserva Aguilar & quatre de ses compagnons pour la première fête , & les fit renfermer dans une cage où l'on avoit soin de les engraisser ; mais ils trouverent le moyen de s'échapper , marcherent pendant plusieurs jours au travers des bois , n'ayant pour unique nourriture que des herbes & des racines , arriverent chez un Cacique ennemi du premier & moins barbare. Ils menerent chez lui une vie assez douce , quoique forcés continuellement à des travaux pénibles. Tous ses compagnons moururent successivement , à l'exception d'un matelot natif de Palos , qui avoit épousé une riche Indienne dont il avoit eu plusieurs enfans. Lorsqu'Aguilar reçut des nouvelles de Cortez , il employa pour obtenir sa liberté , les présens que les Indiens de Cozumel lui avoient apportés. Il en donna avis au matelot qui étoit marié , pour l'engager à revenir parmi les Chrétiens : mais ce fut en vain ; le matelot voulut rester avec sa femme & ses enfans.

Cortez partit de l'Isle Cozumel le 4 de Mars , alla mouiller à la riviere de Grijalva. Il n'y fut pas long-tems sans entendre des cris tumultueux. Aguilar partit dans un esquif , pour voir ce que ces cris signifioient ; mais il revint bientôt , rapporta que les Indiens étoient en grand nombre , & disposés à défendre l'entrée de la riviere. Quoique Cortez n'eût pas formé le projet de commencer ses conquêtes par cette Province , il crut qu'il étoit important , pour la gloire de ses armes , de réprimer l'insolence de ces Indiens. Comme la nuit approchoit , il la passa presque entiere à disposer son artillerie , & fit prendre à ses soldats leurs casques piqués. Lorsque le jour parut , il rangea ses vaisseaux en demi-lune , dont les chaloupes formoient les deux pointes. Sa flotte entra dans la riviere , qui étoit assez large , pour la contenir dans l'état où elle étoit. Les Sauvages , loin de s'intimider , approcherent jusqu'à la portée du trait , & firent pleuvoir sur les Espagnols une grêle de fleches. Ceux-ci , après avoir essuyé cette premiere attaque , firent une décharge de toute

leur artillerie. Les Sauvages effrayés par ce bruit terrible qu'ils n'avoient encore jamais entendu, & par la mort subite d'une infinité de leurs camarades, qui tomboient de tous côtés, abandonnerent leurs canots, & se précipiterent dans l'eau. La flotte, ne trouvant plus d'obstacle, s'avança jusqu'au bord de la rivière, & les Castillans se mirent en devoir de descendre à terre; mais ils furent obligés de livrer un second combat. Les Indiens qui avoient abandonné leurs canots, se joignirent à une autre troupe qui étoit en embuscade dans les bois, & revinrent à la charge. Les fleches, les dards & les pierres incommoderent d'abord beaucoup les Castillans; mais Cortez eut l'habileté de former un bataillon, sans cesser de combattre. Ceux qui tenoient les premiers rangs, faisoient tête à l'ennemi, couvroient ceux qui descendoient des vaisseaux, & leur donnoient le tems de se ranger en ordre de bataille, pour les soutenir à leur tour. Aussi-tôt que le bataillon fut formé, il détacha cent hommes, avec ordre d'aller au travers des bois, attaquer la ville de Tabasco qui étoit

la capitale du pays , & dont on connoissoit la situation par les relations des voyages précédens. Il se mit ensuite à la tête de ses troupes , marcha avec intrépidité contre une multitude incroyable d'Indiens qui lui faisoit face. Il encourageoit plus ses soldats par ses actions que par la voix.

Première victoire de Cortez sur les Indiens.

Les Indiens lâcherent à la fin prise , & se retirèrent du côté de la ville pour en soutenir le siege. Ses fortifications étoient composées de gros troncs d'arbres , en maniere de palissades ; entre lesquels il y avoit des ouvertures pour le passage des fleches. L'enceinte étoit ronde , & vers l'extrémité des deux lignes qui formoient le cercle , l'une avançoit sur l'autre , en laissant pour l'entrée un chemin étroit à plusieurs retours , avec deux ou trois guérites de bois qui servoient à loger les sentinelles.

Cortez arriva plutôt devant la ville que le détachement qu'il y avoit envoyé , parce que la marche de ce détachement avoit été retardée par des marais & des lacs. Cependant les deux troupes se rejoignirent assez promptement , & , sans donner aux Indiens le tems

de se reconnoître, elles avancèrent tête baissée jusqu'au pied de la palissade. Les distances qui étoient entre les troncs d'arbres qui la formoient, servirent d'embrasures pour les arquebuses. Les Indiens couperent les rues par d'autres palissades, & se retirèrent au fond de la ville. Les Castillans renversèrent la première palissade, poursuivirent les Indiens de places en places, & les forcèrent d'abandonner la ville pour se retirer dans les bois. Cortez défendit de les poursuivre, pour leur donner la liberté de se déterminer à la paix, & pour donner à ses gens le tems de se reposer. Ainsi Tabasco fut sa première conquête. Cette ville étoit grande, bien peuplée. Comme les Indiens en avoient fait sortir presque toutes leurs familles & leurs richesses, elle n'offroit rien à l'avidité du soldat; mais il y avoit des vivres en abondance. Les Indiens perdirent un nombre incroyable d'hommes; mais on ne put le connoître au juste, parce qu'ils eurent l'adresse d'enlever leurs morts. Les Castillans ne perdirent pas un seul homme; plusieurs furent cependant blessés.

Cortez dispersa ses troupes dans trois

temples , & ne se reposa que sur lui-même du soin de faire la ronde , & de poser les sentinelles pendant la nuit. Le jour ne faisant appercevoir aucun ennemi , il envoya reconnoître le bois , où l'on ne trouva encore personne. Cette tranquillité lui fit naître des soupçons , qui augmentèrent lorsqu'on lui apprit qu'un des interpretes Indiens avoit disparu pendant la nuit , & qu'il avoit suspendu ses habits aux branches d'un arbre. Ce traître , loin de tirer quelque fruit de sa trahison , fut sacrifié aux Idoles , parce qu'il avoit engagé lui-même les Indiens à soutenir la guerre , en leur assurant que les Espagnols n'étoient pas immortels , comme ils l'avoient cru.

Cortez persuadé que , pour établir la terreur de son nom parmi les Indiens , il falloit poursuivre sa victoire , fit reconnoître le pays par des détachemens , afin de savoir ce que les Indiens étoient devenus. Il apprit bientôt que près d'un lieu , nommé *Cinthea* , on appercevoit une armée innombrable. Ce ne fut pas sans effroi que les Espagnols virent la campagne couverte d'ennemis prêts à les attaquer. Cor-

tez sentir lui-même le danger ; mais , loin de paroître intimidé , il affecta un air de satisfaction & de fierté. Il posta son armée au pied d'une éminence qui ne lui laissoit aucunement lieu de craindre d'être enveloppé , & d'où l'on pouvoit faire jouer librement l'artillerie. Il monta ensuite à cheval , se mit à la tête de sa cavalerie , se jeta dans un taillis voisin , d'où il se proposoit de prendre l'ennemi en flanc , lorsque cette diversion deviendroit nécessaire. Les ^{Seconde victoire plus disputée.} Indiens ayant apperçu les Espagnols , marcherent à eux , & ne furent pas plutôt à la portée du trait , qu'ils firent une décharge , & fondirent avec tant d'impétuosité sur le bataillon Espagnol , que les arquebuses & les arbalètes ne purent les arrêter ; mais l'artillerie en détruisoit un nombre considérable. Ces barbares ne laissoient cependant pas de se serrer , pour remplacer les vuides qui se faisoient dans leurs bataillons. Ils pouissoient des cris épouvantables , & jettoient des poignées de sable en l'air , espérant par-là cacher leur perte. Ils avançoient toujours , & se trouvoient presque à portée de combattre corps à corps.

Déjà les Espagnols s'apercevoient que la partie n'étoit pas égale, lorsque Cortez, sortant du bois à la tête de sa cavalerie, tomba à bride abattue sur la plus épaisse mêlée, & s'ouvrit un passage. La vue des chevaux que les Indiens prirent pour des monstres dévorans, à tête d'hommes & de bêtes, intimida les plus braves ; à peine osoient-ils jeter les yeux sur leur objet de terreur. Ils ne penserent plus qu'à se retirer. Les Espagnols à qui cette retraite donna la liberté de faire usage de leurs arquebuses, recommencerent un feu si vif, qu'il fit prendre ouvertement la fuite aux Indiens.

Cortez les fit poursuivre quelque tems par ses Cavaliers, mais avec ordre d'épargner leur sang, & de prendre seulement quelques prisonniers qui pourroient servir à la paix. On trouva sur le champ de bataille plus de huit cens Indiens morts, & l'on ne put douter que le nombre de leurs blessés ne fût beaucoup plus considérable. Les Espagnols ne perdirent que deux hommes ; mais ils eurent soixante-dix blessés. Pour rendre durable la mémoire de ce glorieux événement, ils éleve-

rent un Temple en l'honneur de Notre Dame de la Victoire, & la première ville qu'ils fondèrent dans cette Province reçut le même nom.

Le lendemain de la bataille, Cortez fit amener en sa présence tous les prisonniers, entre lesquels il y avoit deux ou trois Capitaines. La crainte & la consternation étoient peintes sur leurs visages ; ils croyoient que les vainqueurs les traiteroient avec la même cruauté qu'ils employoient eux-mêmes à l'égard de leurs captifs. Cortez calma bientôt leur crainte ; il les reçut avec douceur & bonté, les rassura même par ses discours & par ses caresses, & les remit en liberté. Il leur fit même quelques présens, en leur disant : « Je fais vaincre, & pardonner. » Peu d'heures après que ces prisonniers furent partis, on vit arriver au camp plusieurs Indiens chargés de maïs, de poules & d'autres provisions, afin qu'on écoutât favorablement les propositions de paix qu'ils vouloient faire de la part du Cacique de Tabasco. Aguilar remarqua que ces députés étoient du plus bas étage parmi le peuple, en avertit Cortez, en lui disant, que dans de sem-

Solis, chap.

22.

Général, lui marqua un autre jour pour une entrevue. Pour preuve de sa confiance il ordonna à tous les sujets de retourner à Tabasco & de rendre aux Espagnols tous les services qui dépendroient d'eux.

Il parut le jour suivant avec le même cortège qu'il avoit la première fois; mais il étoit suivi par vingt jeunes & belles Indiennes, toutes très-bien parées à la manière du pays. Il les présenta au Général, & lui dit qu'il lui en faisoit présent, afin qu'elles eussent soin de lui préparer à manger & à ses gens pendant le voyage; qu'elles étoient accoutumées à apprêter délicatement tous les divers mets dont sa table étoit couverte, particulièrement à faire du pain de maïs, ce qui, de tous tems, étoit l'occupation des femmes.

Parmi ces Indiennes il s'en trouvoit une qui étoit d'une beauté rare, pour la figure & la taille. Cortez les reçut avec accueil. Nous ferons connoître par la suite, quelle étoit la belle Indienne & ce qu'elle devint. Avant de quitter ce canton, Cortez tira à part le Cacique avec les principaux Indiens de

sa suite, leur dit qu'il étoit sujet & ministre d'un Monarque très-puissant; que son dessein étoit de leur procurer toute sorte de bonheur en leur proposant d'obéir à ce grand Prince. Il finit par les exhorter à embrasser la véritable religion & à renoncer aux erreurs de l'idolâtrie. Il appuya ces deux propositions de toute son éloquence, y mêla même un peu de fermeté, en sorte que si les Indiens ne furent pas persuadés, ils furent au moins ébranlés. Ils répondirent qu'ils se croiroient fort heureux d'obéir à un Monarque dont la puissance se faisoit connoître par des sujets d'une valeur si extraordinaire; mais leur discours fut plus vague sur ce qui concernoit la religion. Cortez employa cependant toute l'adresse dont il étoit capable pour les amener à son but sur cet article. Le Cacique & les Seigneurs du pays lui ayant un jour rendu visite, entendirent hennir les chevaux dans la cour. Ils lui demanderent, avec émotion, de quoi se plaignoient les *Yegua-* Herrera, liv. 4. chap. 12.
nes, mot qui signifie dans leur langue, puissance terrible. Cortez répondit qu'ils étoient fâchés de ce qu'il n'avoit

pas puni sévèrement le Cacique & sa nation, pour avoir eu l'audace de résister aux Chrétiens. Les Seigneurs Indiens firent aussi-tôt apporter des couvertures pour coucher les chevaux, & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon, & promettant, pour les appaiser, d'être toujours amis des Chrétiens.

Cortez, qui pouffoit plus haut ses prétentions, remit à la voile le lundi de la Semaine-sainte & continua de suivre la côte à l'Ouest. Il reconnut dans cette route tous les lieux qui avoient été découverts par *Grijalva*, & aborda le Jeudi-saint à Saint-Jean-d'Ulua. A peine eut-il jetté l'ancre entre cette île & le continent, qu'il vit partir de la côte deux gros canots que l'on nomme pirogues. Ils s'avancèrent jusqu'à la flotte, sans aucune marque de crainte ni de défiance. Cortez ordonna qu'on les reçût avec beaucoup de caresses. *Aguilar*, sur lequel on comptoit pour savoir ce qu'ils diroient, les ayant entendu parler, dit qu'il ne connoissoit point leur langue. On étoit fort embarrassé; mais on s'apperçut qu'une des femmes qu'on avoit emmenées de Ta-

basco s'entretenoit avec un des Indiens qui étoient venus dans les deux canots. Elle se tourna ensuite vers Cortez & Aguilar qui étoient auprès d'elle , & dit au dernier en langage d'Yucatan , qu'il connoissoit très-bien , que ces Indiens parloient la langue du Mexique , & qu'ils demandoient audience au Général. Aguilar rendit en Espagnol ce que l'Indienne venoit de lui dire. Le Général ordonna qu'on fit monter les Indiens sur son vaisseau. Il est difficile d'exprimer la joie que Cortez sentit , en voyant que cette Indienne pouvoit lui servir à entendre le langage d'un pays où il desiroit depuis long - tems d'arriver. Il rendit grâces à Dieu d'une faveur aussi signalée.

Cette Indienne joua un trop grand rôle dans la conquête du Mexique , pour qu'on ne la fasse pas connoître au lecteur. C'est celle dont nous avons

Histoire d'une Indienne qui servit d'interprète à Cortez.

déjà vanté la beauté. Elle étoit fille du Cacique de *Guazacbalco* , Province soumise à l'Empereur du Mexique & voisine de celle de Tabasco. Dès sa première jeunesse elle fut enlevée d'entre les bras de son père & conduite

à *Xicalango*, place forte sur la frontière de l'Yucatan, où il y avoit alors une garnison de Mexiquains. On l'y élevoit dans un état qui étoit peu conforme à sa naissance : elle fut encore enlevée & vendue au Cacique de Tabasco qui en fit présent à Cortez, comme nous l'avons dit plus haut.

Solis, liv. 11. On parloit à Guazacoalco & à *Xicalango* la langue générale du Mexique, & à Tabasco celle de l'Yucatan qu'Aguilar savoit. Par ce moyen elle entendoit les Indiens qui lui parloient la langue du Mexique, rendoit à Aguilar en langage de l'Yucatan ce que les Mexiquains lui disoient, & Aguilar le disoit à Cortez en Castillan. Le Général l'avoit fait baptiser avec ses camarades avant de quitter la rade de Tabasco, & lui avoit fait donner le nom de *Marina*. C'est celui sous lequel nous la désignerons par la suite.

Cortez, sentant combien cette fille lui étoit nécessaire dans la conjoncture où il se trouvoit, lui fit toutes sortes de caresses, & ne négligea rien pour se l'attacher. *Marina* joignoit aux agrémens extérieurs un esprit vif & une conception aisée : elle apprit en peu de

jours le Castillan, & évita par ce moyen les longueurs que Cortez étoit obligé d'essuyer pour savoir ce que les Mexiquains vouloient lui dire, & pour leur faire parvenir ses réponses. Il étoit difficile qu'une femme telle que Marina n'inspirât pas à Cortez ce que les hommes d'un caractère vif & bouillant comme lui ont coutume de sentir pour les femmes aimables. Elle prit sur lui un ascendant qu'elle fut conserver. Cortez étoit d'une figure agréable ; il tenoit le premier rang parmi les Espagnols : l'amour & l'ambition parloient en sa faveur auprès de Marina. Il eut un fils qui fut connu sous le nom de Dom Martin Cortez, qu'on fit Chevalier de Saint Jacques en considération de la noblesse de sa mere.

Les Indiens déclarerent à Marina que *Pilpatocé* & *Teutitle*, le premier Gouverneur de cette Province, le second Capitaine Général du grand Empereur Montezuma, les avoient envoyés au Commandant de la flotte, pour savoir de lui-même quel dessein l'amenoit sur leur rivage. Cortez traita ces députés avec beaucoup de politesse, & leur répondit qu'il venoit

en qualité d'ami, dans le dessein de traiter d'affaires importantes pour leur Souverain & tout l'Empire ; qu'il entreroit dans de plus grands détails avec le Gouverneur & le Général. Il eut l'adresse de tirer des Indiens une connoissance assez étendue des richesses & des forces de Montezuma , & les renvoya fort satisfaits. Le jour suivant , sans attendre de réponse , il fit débarquer ses troupes , ses chevaux & son artillerie.

Cortez débarque à S. Jean d'Ulua.

Les Indiens du canton eurent même la complaisance de lui prêter du secours pour le débarquement & pour construire des cabanes , parmi lesquelles on en dressa une plus grande que les autres , parce qu'elle devoit tenir lieu d'Eglise.

Le jour & la nuit suivante se passèrent dans une assez grande tranquillité ; mais on vit paroître le lendemain une nombreuse troupe d'Indiens armés qui s'avançoient vers le camp des Espagnols. On se préparoit déjà à la défense , lorsqu'on apprit que c'étoient les avant-coureurs de Teutitlé & de Pilpatocé qui étoient en chemin pour venir saluer le Général. Ils arrivèrent le jour de Pâque avec un nombreux cortège. Cortez résolut d'affecter en leur présence

un air de grandeur capable de leur en imposer. Il les reçut, au milieu de ses Officiers qu'il avoit rangés autour de lui & qui tenoient tous une posture respectueuse. Il écouta leur compliment, fit une réponse fort courte, & leur déclara, par la bouche de Marina, qu'avant de parler du sujet de son voyage, il vouloit rendre ses devoirs à son Dieu qui étoit le Seigneur de tous les Dieux de leur pays.

Cortez les conduisit à la cabane qui devoit servir d'Eglise. Comme il n'avoit que deux Aumôniers avec lui, il prit ceux de ses soldats qui savoient le chant de l'Eglise & en forma le chœur. Les Indiens assistèrent à toutes ces cérémonies avec une attention qui tenoit de la surprise que leur causoit un spectacle qui leur avoit été jusqu'alors inconnu. Après la Messe, on retourna au logis du Général, qui traita superbement les deux Officiers de Montezuma. Il prit ensuite un air grave & fier, leur dit par la bouche de son interprète qu'il étoit venu de la part de Charles d'Autriche, Monarque del'Orient, pour communiquer à l'Em-
pereur Montezuma des secrets de la plus grande importance, mais qui ne

*Id. Bn 2
chap. 22.*

pouvoient être déclarés qu'à lui-même ; qu'il demandoit par conséquent l'honneur de le voir , & qu'il se promettoit d'en être reçu avec toute la considération qui étoit due à la grandeur du Prince qui l'envoyoit.

Cette proposition causa aux deux Officiers un chagrin qui parut même sur leur visage. Teutitlé , avant de s'expliquer , demanda la liberté de faire apporter ses présens. Ils consistoient en vivres , en robes de coton très-fin , en plumes de différentes couleurs & en divers bijoux travaillés avec une extrême délicatesse. L'Indien , après avoir fait ces présens à Cortez , lui dit qu'il le prioit d'accepter ce témoignage de l'estime de deux esclaves de l'Empereur , & ajouta qu'il lui conseilloit de renoncer au dessein de voir Montezuma , parce qu'il trouveroit trop de difficultés à le remplir. Cortez prit alors un air encore plus fier , & répondit que les Rois ne refusoient jamais audience aux Ambassadeurs des autres Souverains , & que , sans un ordre bien précis , leurs Ministres ne devoient pas se charger d'un refus si dangereux ; que dans cette occasion , leur

devoir étoit d'avertir Montezuma de son arrivée ; mais qu'ils pouvoient assurer leur Empereur que le Général étranger étoit fortement résolu de le voir, & que, pour l'honneur du grand Roi qu'il représentoit, il ne rentreroit point dans ses vaisseaux, sans avoir obtenu cette satisfaction. Les deux Mexiquains frappés du ton & de l'air dont Cortez venoit de leur parler, le prièrent de ne rien entreprendre du moins avant la réponse de la Cour, & lui offrirent tous les secours dont il auroit besoin dans l'intervalle.

Ils avoient amené avec eux des Peintres Peintres qui s'étoient attachés depuis le premier moment de leur arrivée à les Mexiquains qui dessinent les vaisseaux, les soldats, & le camp des Espagnols, les chevaux, l'artillerie & tout ce qui s'étoit offert à leurs yeux ; tant sur la rive, que dans le camp des Espagnols.

Leur toile étoit une étoffe de coton, sur laquelle ils traçoient assez naturellement avec un pinceau & des couleurs, toutes sortes d'objets & de figurés. Cortez, qui en fut averti, voulut voir ce spectacle, & fut étonné de la facilité avec laquelle ils exécutoient leur dessein. On lui affirma qu'ils représentoient

sur ces toiles, non-seulement les figures, mais même les actions, & que Montezuma feroit, par ce moyen, instruit de toutes les circonstances de l'entrevue qu'il avoit eue avec ses Officiers.

Cortez voulant soutenir les marques de grandeur qu'il avoit affectée, & craignant que des images sans force & sans mouvement ne donnassent des idées peu conformes à ses vues, fit faire l'exercice à ses soldats, afin qu'ils fissent éclater leur adresse & leur courage aux yeux des principaux Officiers de l'Empire. Sur le champ l'infanterie Castillane forma un bataillon, & toute l'artillerie de la flotte fut mise en batterie. On déclara aux Mexiquains que le Général vouloit leur rendre les honneurs qui, dans son pays, n'étoient accordés qu'aux gens de la plus haute considération. Il monta à cheval avec ses principaux Officiers, & commença par des courses de bagues, partagea ensuite sa troupe en deux escadrons, & leur fit faire une espece de combat avec tous les mouvemens de la cavalerie. Les Indiens regarderent d'abord avec frayeur ces animaux, dont la

figure & la fierté leur paroïssent terribles ; & n'étant pas moins frappés de leur obéissance , ils conclurent que des hommes capables de les rendre si dociles , avoient quelque chose de supérieur à la nature humaine. Leur étonnement fut épuisé lorsqu'ils entendirent le bruit de la mousqueterie & de l'artillerie. Cortez , qui les examinoit avec attention , leur dit que c'étoit par ces fêtes militaires que les Espagnols régaloient leurs amis. Les Peintres Mexiquains inventèrent de nouvelles figures pour exprimer ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Les uns dessinoient des soldats armés & rangés en bataille , & les autres peignoient les chevaux dans l'agitation du combat. Ils représentoient le coup de canon par du feu & de la fumée , & le bruit par des traits lumineux.

Pilpatocé fit élever près du camp des Espagnols une multitude considérable de cabanes , & tâcha de leur persuader qu'il n'avoit d'autre vue que de se mettre à portée de leur fournir des provisions. Ils firent semblant de le croire , quoiqu'ils fussent très-persuadés que son véritable dessein étoit

d'observer leur conduite de près. Teutitlé se hâta d'envoyer rendre compte à Montezuma de ce qu'il avoit vu : les mêmes couriers lui portèrent les tableaux que les Peintres Mexiquains avoient faits.

Présens que
Montezuma
envoie aux
Espagnols.
Herrera ,
ubi suprà.

Au bout de sept jours on reçut la réponse de Montezuma , avec des présens considérables. Teutitlé , qui étoit chargé de négocier avec le Général Espagnol , fit étendre ces présens sur des nattes. Ils consistoient en riches tapis , en étoffes de coton tissées de plumes d'oiseaux fort délicates & de diverses couleurs , en bonnetiers nattes & couverts de petites plaques d'or ; d'autres étoient enrichis de petites perles. Il y avoit un morion de bois , couvert de grains d'or non fondu , un casque de lames d'or entouré de sonnettes , orné d'émeraudes par le haut , avec des panaches de grandes plumes , au bout desquels pendoient des mailles d'or , des chasses-mouches ornés d'or & d'argent ; des brassars & d'autres armures de cuir de cerf , de cuir corroyé en rouge , & revêtus de plaques d'or & d'argent ; des miroirs d'un très-beau métal enchassés dans de l'or ; quantité de pie-

des d'or & d'argent ; un collier d'or entouré d'une prodigieuse quantité d'émeraudes & de rubis , & garni de petites sonnettes d'or ; d'autres colliers garnis de perles & d'émeraudes ; diverses figures d'animaux d'or & d'argent , dont le travail surpassoit la matière ; des grains d'or , tels qu'on les tire de la mine , & de la grosseur d'une noisette ; deux roues , l'une d'or , qui représentoit le soleil avec ses rayons , & quantité de feuillages & d'animaux , du poids de cent marcs , l'autre d'argent , avec la figure de la lune , & le même travail , du poids de cinquante marcs. Les Espagnols furent comme effrayés à la vue de tant de richesses.

Teutitlé se fit ensuite introduire dans la tente du Général , lui dit que l'Empereur Montezuma lui envoyoit ces richesses , pour lui témoigner son estime pour lui ; & la haute opinion qu'il avoit de son Roi : mais que l'état de ses affaires ne lui permettoit pas d'accorder à des étrangers de paroître à sa Cour. Pour adoucir ce refus , Teutitlé fit à Cortez le tableau de la difficulté des chemins & de la bar-

barie de plusieurs nations , que rien ne pourroit empêcher de prendre les armes pour fermer le passage aux Espagnols. Cortez répondit qu'il ne pouvoit retourner en arriere , sans blesser l'honneur de son Roi , l'engagea à faire de nouvelles instances auprès de Montezuma , avec promesse d'attendre la réponse ; ajoutant cependant que si elle tarδοit trop à venir , il se trouveroit obligé d'aller la solliciter de plus près.

Teutitlé partit une seconde fois pour aller rendre compte de sa commission à la Cour. Les sentimens des Espagnols furent partagés sur le parti qu'on avoit à prendre. Les uns espéroient une heureuse réussite , puisque les commencemens étoient si beaux , les autres trouvoient qu'il y avoit de la témérité à attaquer , avec si peu de forces , un Monarque aussi puissant que Montezuma paroissoit l'être. Cortez même n'étoit pas sans inquiétude , lorsqu'il comparoit la grandeur de ses projets à ses forces. N'étant cependant pas moins décidé à tenter la fortune , il résolut d'occuper ses soldats , pour leur ôter le tems de se livrer à des

réflexions qui auroient pu diminuer leur courage & leur ardeur. Il chargea un de ses Officiers d'aller reconnoître la côte avec deux vaisseaux sur lesquels il fit monter ceux qui lui paroissoient le plus suspects.

Teutitlé revint bientôt avec de nouveaux présens : mais il dit à Cortez que Montezuma lui ordonnoit de partir sans réplique. Pendant que le Général préparoit sa réponse , il entendit sonner l'*Angelus* , se mit à genoux , & fit signe à tout son monde de l'imiter. Cette action surprit l'Ambassadeur : Marina , qui s'en apperçut , lui dit que les Espagnols reconnoissant un Dieu souverain , qui détestoit les adorateurs des Idoles , & qui avoit la puissance de les détruire , ils s'efforçoient de le fléchir en faveur de Montezuma pour lequel ils craignoient sa colere.

Lorsqu'elle eut cessé de parler , Cortez prit un air plus imposant que jamais , & dit que le principal motif du Roi son maître , en offrant son amitié à l'Empereur du Mexique , étoit l'obligation où sont les Princes Chrétiens de s'opposer aux erreurs de l'Idolâtrie ; qu'un de ses plus ardens desirs étoit de

Solis, liv.
2. chap. 5.

lui donner des instructions qui conduisent à la connoissance de la vérité , & de l'aider à sortir de l'esclavage du démon, horrible tyran qui tenoit l'Empereur même dans les fers, quoiqu'en apparence il fût un puissant Monarque ; que pour lui , venant pour un objet de certe importance , & de la part d'un Roi plus puissant encore que celui du Mexique , il pouvoit se dispenser de faire de nouvelles instances pour obtenir une audience favorable.

Ce discours n'eut pas le succès qu'il s'en étoit promis. L'Ambassadeur se levant brusquement d'un air mêlé de chagrin & de colere , dit que Montezumz n'avoit jusqu'alors employé que la douceur ; mais que si l'on continuoit de résister à ses ordres , on devoit s'attendre à être traité en ennemi. Il sortit ensuite assez brusquement avec tous les Indiens de son cortège. Cette fierté causa un peu d'embarras à Cortez : mais il reprit sa tranquillité ordinaire , & dit à ses Officiers : « Nous verrons » comment ils soutiendront la guerre : » nous savons déjà de quelle maniere » ces gens-là se battent ». Il finit par s'applaudir d'un refus qui lui donnoit la

liberté d'employer les armes , sans violer aucun droit. Depuis ce moment il ne négligea rien pour se tenir sur ses gardes , & pour éviter une surprise.

Le lendemain il arriva cependant un changement qui jeta l'allarme dans le camp Espagnol. Tous les Indiens qui s'étoient établis auprès , & qui n'avoient pas cessé d'apporter des vivres , s'étoient retirés. Ceux qui venoient des bourgs & des villages voisins , rompirent aussi toute communication avec le camp. Les soldats eurent peur de manquer bientôt du nécessaire , & regarderent le dessein de s'établir dans un pays stérile comme une entreprise mal conçue. Ces murmures firent lever la voix à quelques partisans de Velasquez : ils accusèrent Cortez d'un excès de témérité , & leur hardiesse croissant de jour en jour , ils sollicitèrent tout le monde de demander à retourner dans l'Isle de Cuba , sous prétexte de fortifier la flotte & l'armée. Cortez ne tarda pas à être instruit de ce soulèvement , & , prévoyant les suites dangereuses qu'il pourroit avoir , s'il ne l'arrêtoit dès son commencement , il pria ses plus fideles amis

de connoître les sentimens de chacun en particulier. Il apprit que le nombre des mécontens parmi les matelots étoit très-peu considérable, & que ceux qui le composoient lui avoient toujours été suspects. Il s'assura de l'attachement des autres, & déclara qu'il vouloit prendre conseil de tout le monde sur ce qu'il devoit faire dans la conjoncture où l'on se trouvoit : il ajouta que chacun pouvoit lui déclarer son sentiment sans aucune espece de crainte. Quelques Officiers se chargerent d'annoncer celui des mécontens : le Général les écouta avec tranquillité, & répondit que le Ciel s'étoit assez déclaré en faveur de la flotte, pour qu'on en espérât constamment du secours; mais que si le courage & la force manquoient aux soldats, comme on l'en assuroit, il y auroit de la témérité à s'avancer plus loin, & qu'il falloit se préparer à retourner à Cuba. Aussi-tôt il fit publier dans le camp qu'on se tint prêt pour partir, & l'on donna ordre aux Capitaines de remonter avec leur compagnies sur les mêmes vaisseaux qu'ils avoient commandés. Cet ordre ne fut pas plutôt publié, que tous les par-

Adresse avec
laquelle Cor-
tez appaise
une sédition.

tisans de Cortez s'écrierent avec chaleur qu'on les avoit trompés par de fausses promesses. Ils ajoutèrent que si Cortez étoit entièrement décidé à partir , ils choisiroient un autre Chef , parce qu'ils ne vouloient pas perdre les espérances qui les attachoient au Mexique. Ceux qui agissoient de concert avec Cortez approuverent cette résolution , & demanderent seulement qu'il en fût informé. Ils se rendirent à la tente avec la plus grande partie des soldats , pour lui représenter que toute l'armée étoit prête à se soulever , & l'on poussa la feinte jusqu'à lui reprocher d'avoir voulu partir sans consulter les Officiers. On lui dit qu'il vouloit couvrir les Espagnols de honte , en abandonnant son expédition pour des obstacles aussi faciles à surmonter. On lui rappella ce qui étoit arrivé à Grisalva , pour n'avoir pas formé un établissement dans le pays qu'il avoit découvert. On lui répéta enfin ce qu'il avoit dicté lui-même.

Cortez affecta de la surprise , & attribua sa conduite à l'opinion qu'il avoit eue des dispositions de l'armée. Il parut hésiter , se plaignit ensuite

d'avoir été mal informé, protesta que les ordres qu'il avoit donnés étoient contre son goût; que le desir d'obliger les soldats les avoit seul dictés; qu'il demeureroit au Mexique, d'autant plus volontiers, qu'il les voyoit dans les sentimens qu'ils devoient au Roi leur maître & à l'honneur de la nation: mais que pour des entreprises si glorieuses, il ne lui falloit que des guerriers dévoués à ses ordres; que ceux qui desiroient retourner à l'Isle de Cuba, pouvoient partir; qu'il alloit ordonner sur le champ qu'on tint des vaisseaux prêts pour ceux qui n'étoient pas disposés à suivre sa fortune. Ce discours causa des transports de joie, dont il fut étonné lui-même. Ceux qui avoient servi d'interpretes aux mécontents, n'eurent pas la hardiesse de soutenir leur proposition.

Le Cacique de Zampoala lui envoie une députation.

La fortune se déclaroit de plus en plus pour Cortez; à peine le murmure fut-il appaisé dans son camp, qu'il y vit arriver cinq Indiens qui lui firent entendre, par le secours de Marina, qu'ils étoient sujets du Cacique de Zampoala, Province peu éloignée, qu'ils venoient de sa part faire des con-

plimens au Chef des étrangers , dont les exploits dans la Province de Tabasco s'étoient déjà répandus jusqu'à lui ; que ce Prince étoit guerrier , & faisoit profession d'aimer la valeur jusques dans ses ennemis. Cortez les reçut avec de grands témoignages d'affection , & ne douta pas que cet heureux incident n'inspirât une nouvelle confiance aux Espagnols. Les députés lui apprirent qu'il y avoit dans leur Province un port très-commode pour ses vaisseaux. Par les différens propos qu'ils tinrent , Cortez comprit que leur Cacique étoit ennemi de Montezuma , qui se rendoit odieux à ses voisins par une fierté insupportable , & à ses sujets par la plus cruelle de toutes les tyrannies.

Montezuma II. qui régnoit alors ^{Idée de Montezuma.} au Mexique , n'avoit dû son élévation qu'à ses qualités naturelles , soutenues long-tems par une douceur simulée ; mais si-tôt qu'il s'étoit vu sur le trône , il avoit lâché la bride à tous les vices qu'il avoit su déguiser. Son orgueil commença à lui faire congédier tous les Officiers de sa maison qui n'étoient pas d'une naissance distinguée , pour n'y employer que des gens nobles. Il irrita,

par cette conduite , la noblesse , en l'employant aux choses les plus viles , & le peuple , en lui fermant l'unique voie qui pouvoit le conduire à la fortune. Il se montrait peu , & avoit inventé de nouvelles révérences & des cérémonies fatigantes pour ceux qui l'abordoient. Le respect lui paroissoit une offense , s'il n'étoit poussé jusqu'à l'adoration. Dans la simple vue de faire éclater son pouvoir , il exerçoit les cruautés les plus horribles. Il avoit établi , sans nécessité , de nouveaux impôts qui se levoient par tête avec tant de rigueur , que les mendiants même étoient obligés d'apporter quelque chose aux pieds du trône. Ces violences avoient jetté le désespoir dans toutes les parties de l'Empire , & ce Prince imprudent qui ne cherchoit qu'à se faire craindre , se faisoit haïr de tout le monde en général. Plusieurs Provinces s'étoient révoltées , & il avoit entrepris inutilement de les punir. Tous les Ecrivains disent que l'arrivée des Espagnols au Mexique fut annoncée par d'affreux prodiges qui commençoient à faire sentir à Montezuma des remords & des craintes. Plusieurs comètes se succéderent ;

un lac, voisin de la capitale, rompit ses digues ; l'air paroïssoit souvent tout en feu ; un Temple célèbre fut tout à coup embrasé. Nous laissons aux Ecrivains Espagnols ce qui a l'air fabuleux.

Cortez , persuadé par le discours des Indiens qu'il ne lui seroit pas difficile de former un puissant parti contre un tyran haï de tous ses sujets , envoya au Cacique Zampoala des présents assez considérables pour le disposer à l'amitié. Il conçut en même-tems le projet de former un établissement dans la Province de Quia-bizlan ; mais avant de partir , il résolut de faire nommer sur le lieu même ceux qui devoient y rendre la justice , & pour cet effet , assembla les Officiers & les soldats. Lorsqu'on les eut nommés , il leur fit prendre possession de leurs charges avec les formalités ordinaires en Espagne. Ils commencerent à les exercer , en donnant à la nouvelle Colonie qu'on se proposoit d'établir , le nom de *Vera-Cruz*. Cortez assista aux premiers exercices de leurs fonctions comme un simple particulier , & ne tiroit aucun droit de sa qualité de Général

Il se fait revêtir de l'autorité absolue par l'armée.

de la flotte & de Commandant des armées. Par son respect, il vouloit autoriser le Tribunal, & donner au peuple un exemple de soumission. Il croyoit avoir également besoin de l'autorité civile & de la dépendance des sujets, pour remplir, par le bras de la justice & par la voix du peuple, les vuides de la juridiction militaire, dont on le supposoit toujours le Chef, en vertu de la commission du Gouverneur de Cuba; mais elle avoit été révoquée, & son pouvoir n'étoit alors appuyé sur aucun fondement. Ne sentant lui-même que trop sa position, il fermoit souvent les yeux sur la résistance qu'il trouvoit à ses ordres.

Le lendemain, pendant que le Conseil étoit assemblé, il demanda modestement la permission d'y entrer. Les Juges se leverent pour le recevoir. Il leur fit une profonde révérence, & se contenta de prendre séance après le premier Conseiller, leur fit un discours dans lequel il affecta autant de désintéressement que de simplicité. Il leur dit que l'irrésolution du Gouverneur de Cuba le mettoit dans le cas de ne plus se regarder comme

pourvu d'un pouvoir absolu ; que les circonstances présentes demandant que le Général eût une pleine autorité , il remettoit sa dignité entre les mains du Conseil , auquel il appartenoit d'en nommer un , jusqu'à ce qu'il eût plu au Roi d'en disposer autrement. Il demanda acte de son désistement , & jeta sur la table les provisions que Velasquez lui avoit données , baisa le bâton de Général , le remit au Chef de l'assemblée , & se retira seul dans sa tente.

Son projet étoit trop bien concerté , pour que le choix du Gouverneur fût long-tems différé : le nombre de ses partisans étoit trop considérable , pour que les autres pussent contre-balancer leur voix. On convint de recevoir la démission de Cortez , mais à condition qu'il reprendroit aussi-tôt le commandement avec des lettres patentes au nom du Roi , & qu'on informeroit le peuple de cette élection. Si-tôt qu'elle fut publiée , la joie éclata par des acclamations générales. Ceux qui n'approuvoient pas en secret le nouveau choix qu'on venoit de faire , furent obligés de couvrir leur mécontentement par l'apparence de la satisfaction. Le

Solis , liv. 2. chap 7^e

Conseil, accompagné de la plus grande partie des soldats qui représentoient le peuple, se rendit à la tente de Cortez, & lui déclara que la ville de la *Vera-Cruz* l'avoit élu, au nom du Roi Catholique, Gouverneur de la nouvelle Colonie, & Général de l'armée Castillane, en plein Conseil, avec la connoissance & l'approbation de tous les habitans.

Cortez reçut ces deux dignités avec autant de respect qu'il auroit eu pour le Roi même, dont on employoit le nom & l'autorité. Il affecta de les appeller nouvelles, pour marquer qu'il les distinguoit de l'autre, à laquelle il avoit renoncé, & donna, dès ce moment, ses ordres avec un caractère de grandeur & de confiance, qui retint tout le monde dans la soumission. Les partisans de Velasquez ne murmuroient pas moins en secret : ils attaquèrent soudainement le pouvoir du Conseil, & l'autorité du Général. Cortez en fut averti, & fit mettre aux fers les chefs de la rébellion, dont les principaux étoient Ordaz, Escudero & Jean Velasquez. Il déclara ensuite, avec sa fermeté ordinaire, que son dessein étoit de faire le

procès aux séditieux ; mais il ne se pres- *Idem. ibid.*
 soit pas de les citer en justice , parce
 qu'il avoit plutôt dessein de les rame-
 ner à la soumission que de les punir. Il
 leur détacha quelques-uns de ses confi-
 dens qui les ramenerent insensiblement
 à la raison , & il s'en fit par la suite des
 amis fideles.

Lorsqu'il crut son autorité bien af-
 fermie , il détacha cent hommes sous
 la conduite d'Alvarado , pour aller re-
 connoître le pays , & chercher des vi-
 vres. Les Espagnols n'allèrent pas
 loin , sans rencontrer quelques villa-
 ges : mais les habitans les avoient
 abandonnés pour se retirer dans les
 bois. On se contenta d'enlever les pro-
 visions qu'on y trouva. Cortez ordonna
 alors à l'armée de se mettre en marche.
 Les vaisseaux mirent à la voile vers les
 côtes de Quiabizlan , & les troupes
 suivirent par terre le chemin de Zam-
 poala. On rencontra la premiere bour-
 gade du pays ; mais les habitans l'a-
 voient encore abandonnée & emporté
 jusqu'à leurs meubles. Ce fut dans ce
 lieu que les Espagnols virent pour la
 premiere fois la forme des livres Me-
 xiquains. Leur matiere étoit une es-

pece de parchemin enduit de gomme ou de vernis , & plié en double. Ils étoient chargés de ces images dont nous avons parlé. Le Général , voyant que ses troupes étoient fatiguées , résolut de passer la nuit dans cette bourgade ; mais il prit toutes les précautions qui pouvoient lui assurer le repos. Le lendemain l'armée se remit en marche , & prit sa route par le chemin le plus frayé. Il n'y rencontra aucun Indien. Cette solitude lui causa des soupçons : mais sur le soir , lorsqu'il entroit dans une belle prairie , il vit paroître douze Indiens portant des rafraîchissemens. Ils étoient chargés de la part de leur Cacique , d'inviter le Général à se rendre dans le lieu de sa demeure , où il avoit fait préparer des logemens & des vivres pour toute l'armée. Cortez garda six de ces Indiens pour lui servir de guides.

Lorsqu'il fut à la vue de Zampoala , vingt Indiens , richement ornés , marcherent à sa rencontre , lui firent un compliment au nom du Cacique , à qui les incommodités n'avoient pas permis de se mettre à leur tête , & qui attendoit avec impatience des étran-

gers dont on lui avoit vanté la valeur.

Lorsque les Espagnols entrèrent dans la ville , ils trouverent toutes les rues & les places remplies d'Indiens , mais sans armes , pour ôter tout soupçon. Le Cacique se présenta à la porte de son palais : ses infirmités n'étoient qu'une prodigieuse grosseur. Il s'approcha , aidé de quelques Indiens , au secours desquels il sembloit devoir tous ses mouvemens. Sa parure étoit une manté de coton , enrichie de pierres précieuses : ses oreilles & ses lèvres étoient percées & ornées de pierreries. La gravité de sa figure s'accordant avec le poids de son corps , Cortez eut besoin de toute la sienne , pour arrêter les éclats de rire des Espagnols , & pour se faire violence à lui-même. Le Prince Indien l'embrassa , & lui fit un discours simple & précis. Il le félicita sur son arrivée , & se félicita lui-même sur le bonheur qu'il avoit de le recevoir. Sans lui dire un mot inutile , il le pria d'aller prendre quelque repos dans son quartier , où il lui promit d'aller le trouver , pour conférer avec lui sur leurs intérêts communs.

Les logemens qu'on avoit préparés

pour les Espagnols , étoient sous les portiques des maisons , dans un grand espace , où ils furent tous logés assez au large , & trouverent abondamment tout ce qui étoit nécessaire à leurs besoins. Le jour suivant , le Cacique fit annoncer son arrivée par un présent , dont la valeur se montoit à deux mille marcs d'or. Il arriva bientôt après , étant sur un brancard que portoient ses Officiers. Cortez , accompagné des siens , alla fort loin au devant de lui. Lorsqu'ils furent arrivés dans un lieu commode pour s'entretenir , le Général Espagnol lui dit que son principal but étoit de détruire l'injustice , de réprimer la violence , & de prendre le parti de la justice. Il avoit intention de connoître par-là quelles étoient les dispositions du Cacique. Le changement qui parut sur son visage , fit connoître à Cortez qu'il l'avoit touché par l'endroit sensible. Quelques soupirs précéderent sa réponse ; il dit que tous les Caciques gémissaient dans l'esclavage , sous le poids de la tyrannie & des cruautés de Montezuma , sans avoir la force de secouer le joug , même assez de lumières

pour en imaginer les moyens ; que le Tyran se faisoit adorer de ses vassaux comme un des Dieux du pays ; qu'il vouloit que ses injustices & ses violences fussent révérees comme des arrêts du Ciel ; que la raison ne permettoit cependant pas de demander du secours à des étrangers , premièrement parce que l'Empereur du Mexique étoit trop puissant , secondement parce que Cortez n'avoit pas assez d'obligation aux Mexiquains pour se déclarer en leur faveur ; enfin parce que les loix de l'honnêteté ne lui permettoient pas de vendre à si haut prix les petits services qu'il lui avoit rendus.

L'adresse de ce discours ne causa pas moins de surprise que d'admiration au Général. Il répondit au Cacique qu'il craignoit peu les forces de Montezuma , parce que les siennes étoient favorisées du Ciel , & qu'elles avoient un avantage naturel sur les Tyrans ; mais qu'étant appelé par d'autres vues dans le Quiabizlan , il y attendroit ceux qui se croyoient opprimés , & qui auroient quelque confiance à son secours. Soyez certain , ajouta-t-il , que les insultes de Montezuma cesseront , ou

qu'elles tourneront à sa honte , lorsque j'entreprendrai de vous protéger. Le Cacique partit aussi-tôt , & l'on continua la marche : quatre cens Indiens se présenterent pour porter les bagages de l'armée , & pour aider à la conduite de l'artillerie.

Le lendemain les Espagnols arrivèrent à Quiabizlan , capitale de la Province de ce nom : mais ils la trouverent déserte. Peu de tems après qu'ils y furent entrés , ils virent cependant sortir du Temple quelques Indiens , qui les prièrent de ne pas s'offenser de la retraite du Cacique & de ses sujets , & proposerent de les rappeler sur le champ , si le Général étranger vouloit promettre de les traiter avec amitié. Cortez leur donna toutes les assurances qu'ils pouvoient desirer , & la ville fut presqu'aussi-tôt repeuplée.

Le Cacique arriva le dernier : il amenoit celui de Zampoala , pour lui servir de protecteur , & tous deux étoient portés par quelques-uns de leurs Officiers. Après avoir fait des excuses au Général , ils parlerent des violences de Montezuma , & joignirent quelquefois les larmes à leurs plaintes.

Le Cacique de Zampoala , qui paroif-
 soit le plus irrité , finit par dire , en
 désignant Montezuma : « Ce monstre
 » est si fier & si cruel , qu'après nous
 » avoir appauvris par ses impôts , il
 » déclare la guerre à notre honneur ,
 » en nous ravissant nos filles & nos
 » femmes. » Cortez lui tint tous les
 propos qu'il crut capables de le con-
 soler , & lui promit d'aider à sa ven-
 geance.

Lorsqu'ils furent retirés , le Géné-
 ral demanda à quelques Indiens qui
 étoient restés auprès de lui , quelles
 étoient les forces de ces deux Caci-
 ques ; mais au lieu de lui répondre ,
 ils se leverent d'un air tremblant , &
 sortirent , sans prendre congé du Gé-
 néral. Leur conduite surprit d'abord ;
 mais l'on en connut bientôt le motif ,
 lorsqu'on vit arriver dans le quartier
 même des Espagnols six Officiers de
 Montezuma : c'étoient ceux qu'il en-
 voyoit dans les Provinces pour lever
 les tributs. Ils étoient richement vê-
 tus & suivis de plusieurs esclaves ,
 dont quelques-uns soutenoient des
 parasols de plumes. Cortez sortit pour
 les recevoir à la tête de ses Officiers :

mais ils passerent d'un air méprisant. Les soldats Espagnols vouloient les punir de cette insolente fierté ; mais Cortez arrêta les effets de leur juste colere. Il envoya Marina aux informations avec une escorte. Elle rapporta que les Officiers Mexiquains avoient établi le siege de leur audience dans une maison de la ville , où ils avoient fait citer les Caciques , qu'ils leur avoient reproché publiquement d'avoir reçu dans leurs villes des étrangers ennemis de leur maître , & que , pour punition de ce crime , ils avoient demandé , outre le tribut ordinaire , vingt Indiens qui devoient être sacrifiés.

Permettez de
Sçavez.

Cortez , à ce récit , fut saisi d'indignation , envoya chercher les Caciques ; & ordonna qu'on les amenât sans bruit. Il feignit d'avoir pénétré leur pensées , par une supériorité de lumieres , & louant le ressentiment qu'il leur supposoit d'une violence qu'ils n'avoient pas méritée , il leur dit qu'il n'étoit plus tems de souffrir un abominable tribut sur le sang humain , & jura qu'un ordre si cruel ne seroit pas exécuté sous ses yeux. Il ajouta qu'il vouloit

au contraire que ces infames Ministres fussent chargés de chaînes , & qu'il prenoit la défense de cette action sur lui-même & sur la valeur de ses soldats. L'habitude de l'esclavage avoit abattu le cœur des Caciques, ils furent embarrassés dans leur réponse. Cortez répéta son ordre d'un air d'autorité , auquel ils n'osèrent résister ; les Officiers de Montezuma furent enlevés à la vue de tous les Indiens , qui applaudirent à cette exécution. Les Caciques, animés par une si vigoureuse entreprise , vouloient les sacrifier eux-mêmes à leurs Dieux ; mais Cortez s'assura des prisonniers par une bonne garde. Il ne vouloit pas rompre entièrement avec Montezuma , & ne cherchoit qu'à lui causer de la crainte ; mais il sentoit en même-tems de quelle importance il étoit pour lui de conserver un parti que la fortune sembloit lui avoir formé , & dont il pouvoit espérer beaucoup de secours. Après de mûres réflexions , il prit la résolution de garder quelques ménagemens avec Montezuma , de se faire un mérite auprès de lui , d'avoir suspendu les effets de cette révolte , & de n'appuyer ouverte-

ment les rebelles , que quand il y seroit forcé par d'autres événemens. Pour cet effet , il se fit amener pendant la nuit deux des prisonniers , & , feignant de n'avoir pas eu de part au traitement qu'ils avoient essuyé , il leur dit qu'il les mettroit en liberté , & qu'ils pouvoient assurer l'Empereur qu'il feroit ses efforts pour la rendre à leurs compagnons , qui étoient encore au pouvoir des Caciques ; qu'il n'épargneroit rien pour ramener les rebelles à la soumission ; qu'il vouloit enfin mériter , par sa conduite , les civilités qui étoient dues à l'Ambassadeur d'un grand Monarque. Il fit ensuite conduire les deux Mexiquains à ses vaisseaux par une nombreuse escorte , & ordonna qu'ils fussent embarqués sur un esquif , & débarqués hors des limites de la Province de Quiabizlan.

Le lendemain les deux Caciques vinrent lui rapporter avec de grandes marques de tristesse , que les deux Mexiquains s'étoient échappés. Il affecta de son côté de la surprise & du chagrin , blâma la négligence des gardes , & prit occasion delà pour ordonner , en présence des Caciques ,

que les autres Officiers Mexiquains fussent conduits à la flotte ; il assura qu'on les garderoit plus soigneusement : mais il ordonna aux Officiers des vaisseaux de les bien traiter. Les Historiens Espagnols relevent beaucoup cet artifice qui lui conserva la confiance des Caciques , & lui attira celle de l'Empereur.

La douceur des Castillans pour leurs Alliés , & le zele avec lequel ils prenoient leurs intérêts , ne tarda pas à se répandre dans les cantons voisins. Plusieurs Caciques s'assemblerent pour implorer leur secours contre la même oppression. En moins de quinze jours , on en vit arriver plus de trente à Quia-bizlan. Ils avoient sous leur domination plusieurs bourgades fort peuplées. Leurs peuples se nommoient *Totonagues* , & avoient un langage & des coutumes peu conformes à ceux des Mexiquains. Cette nation étoit robuste , endurcie à la fatigue , & propre à tous les exercices de la guerre. Les Caciques offrirent non seulement leurs troupes à Cortez , mais encore ils prêtèrent serment de fidélité à la couronne d'Espagne. Ils se retirèrent ensuite dans

leur pays , avec promesse de marcher aussi-tôt que leur nouveau Général les appelleroit.

Fondemens
de la pre-
miere ville
des Euro-
péens au Me-
xique.

Cortez , voyant que la fortune le ser-voit ainsi , résolut de donner une nouvelle forme à la ville de Vera-Cruz , qui étoit errante avec l'armée dont elle étoit composée , quoiqu'elle en fût distinguée par différentes fonctions. On décida qu'il falloit la construire dans une plaine entre la mer & Quiabizlan , à une demi-lieue de la ville Indienne. La fertilité du terroir , l'abondance des eaux , la beauté des arbres inviterent les Espagnols à ce choix. Les Officiers se partagerent pour régler le travail , & pour y contribuer par leur exemple. Le Général même ne se crut pas dispensé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés & en état de résister aux armes des Indiens. On y bâtit des maisons avec moins d'égards aux ornemens qu'à la commodité.

Cependant les deux Officiers de Montezuma arriverent à la cour du Mexique , & firent valoir auprès de l'Empereur les obligations qu'ils avoient au Général étranger. Cette nouvelle apaisa la fureur de Montezuma , qui vouloit

auparavant lever une armée formidable pour exterminer les étrangers & leurs rebelles partisans. D'ailleurs , les présages qui lui avoient été annoncés , ne lui portoient point de l'idée : il résolut de tâcher , par une nouvelle ambassade & de nouveaux présens , d'engager les Espagnols à s'éloigner de ses Etats. On achevoit de fortifier Vera-Cruz , lorsque les Ambassadeurs arriverent au camp des Espagnols. Ils amenoient avec eux deux jeunes Princes , neveux de l'Empereur , accompagnés de quatre vieux Caciques qui leur servoient de Gouverneurs. Ils apportèrent des présens d'une richesse éclatante. Après avoir remercié le Général des services qu'il avoit rendus aux deux Officiers de l'Empire , & l'avoir assuré que la punition des Caciques rebelles n'avoit été suspendue qu'à sa considération , ils renouvelèrent les anciennes instances pour l'engager à partir , & appuyèrent tellement sur cet article , qu'il ne fut pas difficile de comprendre que c'étoit le principal article de leur mission. Avant de leur répondre , il fit paroître les quatre prisonniers qui le remercièrent

Montezuma
députa deux
de ses neveux
à Cortez.

du bon traitement qu'ils avoient reçu sur les vaisseaux ; il les rendit aux Ambassadeurs , pour les prévenir en faveur de ses intentions ; il leur dit ensuite , par la bouche de Marina , qu'il avoit préparée à jouer ce rôle , que la liberté qu'il donnoit aux Ministres de l'Empereur , devoit suffire pour expier la faute des Caciques ses alliés ; qu'il convenoit que l'emprisonnement des Officiers Impériaux avoit dû offenser la Cour ; mais que cette violence pouvoit être excusée par celle des Officiers mêmes qui avoient voulu exiger au delà des tributs ordinaires , sans doute de leur propre autorité , vingt hommes pour les faire périr dans un odieux sacrifice ; qu'une proposition si cruelle avoit révolté les Espagnols , élevés dans une religion amie de la nature & de la véritable piété ; qu'il avoit d'ailleurs une entière obligation aux Caciques ses alliés qui lui avoient accordé une retraite dans leurs terres ; que les Totonagues ne feroient rien de contraire à la soumission qu'ils devoient au Souverain , & qu'il en répondoit , se croyant assez leur ami pour espérer qu'ils ne mépriseroient pas ses conseils ;

Solis , liv.
2. chap. 10.

mais que cette raison l'obligeoit d'intercéder pour eux, & de représenter qu'ils ne méritoient aucun reproche pour avoir reçu honnêtement des étrangers : enfin que pour ce qui regardoit son départ, il ne faisoit d'autre réponse que celle qu'il avoit déjà donnée plusieurs fois ; c'est-à-dire, qu'il feroit connoître à Montezuma même les motifs & l'importance de son ambassade ; mais qu'aucun obstacle ne pourroit l'arrêter, parce que les soldats de sa nation, loin de connoître la crainte, sentoient croître leur courage à la vue du danger, & s'accoutumoient dès leur plus tendre enfance, à rechercher la gloire dans les plus redoutables entreprises.

Après ce discours, il fit donner aux Ambassadeurs un présent qui consistoit en toutes ces bagatelles dont nous avons parlé plusieurs fois, & leur déclara qu'ils étoient libres de retourner à leur Cour. La fierté de Cortez, les sollicitations de l'orgueilleux Montezuma, l'éloquence même de Marina, & sa facilité à parler la langue Mexicaine, qui la faisoit prendre pour une Divinité venue de l'Europe, redoublèrent la vénération des Indiens pour

Herrera, Hv.
5. chap. 11.

les Espagnols , aux dépens de celle qu'ils avoient eue pour leur Souverain. Un service important que Cortez rendit à ses Alliés , leur fit joindre l'amitié la plus sincère à la vénération même.

• Le Cacique de Zampoala alla le trouver peu de tems après , & lui dit que l'occasion se présentoit de conserver le pays , & de défendre les peuples qui lui appartenoient ; que les troupes de Montezuma s'étoient emparées de Zimpazingo , place forte & peu éloignée , d'où ils faisoient des courses sur son territoire , dans lequel ils commettoient des ravages terribles. Le Général , croyant que son honneur & ses intérêts se réunissoient pour l'engager à punir cette hardiesse des Mexiquains , promit au Cacique de marcher à la tête de son armée , pour combattre des ennemis qui osoient troubler le repos de ses Alliés. Il lui demanda des Indiens pour porter le bagage & pour conduire l'artillerie. Tout étant prêt , il prit la route de Zimpazingo avec une partie de son armée , & laissa l'autre pour défendre la ville de la Vera-Cruz.

Cortez est
trompé par
ses Alliés.

Lorsqu'ils passerent par Zampoala , ils trouverent deux mille Indiens que

le Cacique tenoit tout prêts pour servir sous le Général Espagnol. Quoique Cortez s'imaginât n'avoir pas besoin de ce secours, il l'accepta cependant, en disant qu'il vouloit bien accorder à ses Alliés l'honneur de partager la victoire. Les chemins étoient remplis de rochers presque inaccessibles; cependant les Espagnols ne tarderent pas à arriver à Zimpazingo. Ils étoient prêts d'attaquer la place par plusieurs endroits, lorsqu'on en vit sortir huit Sacrificateurs fort âgés, qui demanderent le Général de l'armée. Lorsqu'ils furent en sa présence, ils lui firent de profondes révérences, & ne laisserent sortir de leur bouche que des sons lamentables, qui n'avoient pas besoin d'interprétation pour faire connoître qu'ils annonçoient la soumission. Leur habit étoit une mante noire, repliée autour du cou, enforte qu'elle formoit au haut une espece de capuchon, dont ils se couvroient la tête : le bas de cette mante traînoit à terre. Leurs cheveux qui descendoient jusques sur leurs épaules, étoient tout hérissés : leurs mains, & leur visage étoient tout couverts du sang des victimes humaines.

Horrible figure des Prêtres Indiens.

nes qu'ils avoient coutume d'immolet.
Solis, liv. 2. chap. 11. Leur présence choquoit les yeux & fatiguoit l'odorat. Il leur étoit défendu de se laver, afin d'annoncer par leur mal-propreté leur état au peuple.

» Par quel crime, Seigneur, dirent-ils à Cortez, cette malheureuse ville, » a-t-elle mérité votre indignation ? La » renommée nous avoit vanté votre » clémence & votre douceur, en nous » vantant votre bravoure. » Cortez répondit que son intention n'étoit pas de faire du mal aux habitans de cette ville ; mais qu'il vouloit punir les Mexiquains qui s'en étoient emparés, & qui s'y retiroient, après avoir ravagé les terres de ses amis. Les Indiens lui dirent que les troupes Mexiquaines s'étoient retirées lorsqu'on avoit annoncé la prise des Ministres de Montezuma à Quiabizlan ; qu'il y avoit apparence que les Zampoales seuls l'avoient engagé à attaquer la ville de Zimpazingo, parce qu'ils étoient ennemis de ses habitans ; qu'ils l'avoient trompé en supposant ces irruptions, afin d'en faire l'instrument de leur vengeance, & de ruiner cette malheureuse ville.

Le discours de ces Sacrificateurs avoit un air de sincérité qui donna à Cortez des soupçons contre celle des Zampoales : ils furent confirmés par le trouble des Officiers qui commandoient les deux mille Indiens qui accompagnoient les Espagnols. Cortez regarda cette imposture comme un affront fait à ses armes , & s'affligea de sa simplicité. Il fit rendre le butin qu'on avoit injustement enlevé sur ces prétendus ennemis , ordonna ensuite qu'on amenât les Chefs des Zampoales , leur dit qu'ils méritoient la mort , pour l'avoir engagé par supercherie à conduire son armée contre des innocens. Les Officiers Espagnols qui étoient prévenus , lui demandèrent la grace de ces coupables ; il l'accorda , mais après avoir fait beaucoup de résistance. Il commanda ensuite aux Zampoales de s'éloigner de Zimpazingo , y entra avec les Espagnols. Les habitants les reçurent avec une joie qu'il est difficile d'exprimer , & crièrent tous d'une voix commune qu'ils étoient redevables de la vie aux étrangers. Le Cacique de ce canton , suivi de plusieurs autres de la même contrée , alla

lui rendre visite , avec tout l'appareil en usage dans ce pays. Ils lui jurèrent une amitié inviolable , lui promirent de lui obéir , & de reconnoître le Roi d'Espagne pour leur Souverain.

Cortez crut que ses intérêts demandoient qu'il réconciliât ces Indiens avec ceux de Zampoala. Leur haine mutuelle venoit des prétentions qu'ils avoient sur l'étendue de leur Province & de leur juridiction. Le Général Espagnol dressa une espèce de traité de paix , le proposa au Cacique de Zimpazingo , prit sur lui l'agrément de celui de Zampoala , termina leurs querelles , & les rendit amis. Se voyant sûr de l'appui de ces peuples , il retourna avec tranquillité à Vera - Cruz. Ainsi cet homme adroit sut tirer avantage de la faute qu'il avoit commise , en cédant trop facilement aux prières des Zampoales.

Le Cacique de Zampoala , instruit de ce qui s'étoit passé , se reprocha à lui-même d'avoir trompé les Espagnols , & prit toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour les appaiser. Il alla au devant d'eux , & fit porter tous les vivres & les rafraîchissemens qu'il crut nécessaires pour l'armée. Lorsqu'il
parut

Parut devant Cortez , il voulut s'excuser : mais le Général l'arrêta , en lui disant : « Je ne penserai plus à ce que vous avez fait , si vous êtes plus sage » à l'avenir ».

La conduite de Cortez augmentoit de jour en jour l'amitié & la confiance des Indiens : il s'assura de leur fidélité , en mettant du changement dans leur culte. Un jour , qui étoit celui d'une de leurs plus grandes fêtes , tous les Indiens du canton s'assemblerent dans un des plus célèbres de leurs temples pour y faire des sacrifices humains. Quelques Espagnols , que le hasard rendit spectateurs de cette abominable fête , se hâtèrent d'en informer leur Général. A cet horrible récit , la fureur s'empara de lui , & ne lui permit pas , dans ses premiers transports , d'écouter la politique. Il fit prendre les armes à tous les Espagnols , commanda qu'on lui amenât le Cacique & tous les principaux Indiens de la ville , marcha avec eux & sa troupe , qui étoit en ordre de bataille , vers ce lieu qu'ils appelloient leur temple.

Les Ministres des sacrifices , ne doutant pas que ce mouvement ne les

cipiter du haut des degrés la principale idole accompagnée des autres , des autels & de tous les instrumens de cet odieux culte.

Les Indiens ne virent ces débris qu'avec étonnement & frayeur ; ils se regardoient mutuellement , comme s'ils eussent attendu la vengeance du ciel contre les Espagnols ; mais , voyant que tout restoit tranquille , ils pensèrent comme ceux de Cozumel que des Dieux qui n'avoient pas le pouvoir de se venger , ne méritoient pas leurs adorations. Ils avoient regardé jusqu'alors les Espagnols comme des hommes d'une espece supérieure à la leur , & les crurent , après cet événement , au dessus de leurs Dieux. Cette persuasion les rendit si dociles aux ordres de Cortez , qu'ils ne firent aucune difficulté de nettoyer le temple & de jeter au feu toutes les pieces dispersées de leurs idoles. Les murailles furent lavées , & on ôta exactement toutes les taches de sang humain. On les revêtit d'une espece de vernis blanc , fort en usage au Mexique. Cortez y fit élever un autel où l'on célébra la Messe dès le jour suivant. La

plupart des Indiens y assisterent avec plus d'admiration , à la vérité , que de bonne foi.

Cortez sentit qu'il lui faudroit employer trop de tems pour convertir entièrement un peuple si nombreux ; il vouloit d'ailleurs commencer la conversion des Mexiquains par celle de Montezuma & de sa Cour. Enfin il se contenta de donner aux Zampoales les premières notions du Christianisme , & fit placer sur l'autel qu'il avoit élevé dans leur temple une image de la Vierge , laissa parmi ces Indiens un vieux soldat qui consacra le reste de ses jours au culte de la Vierge.

Le Général , impatient de continuer sa marche vers la capitale du Mexique , retourna à Vera-Cruz pour faire ses préparatifs. Il y trouva un petit vaisseau qui arrivoit de Cuba ; il avoit à bord dix soldats , un cheval & une jument. Celui qui commandoit ce vaisseau avertit Cortez que le Gouverneur de Cuba se proposoit de se venger contre lui , si-tôt qu'il en pourroit trouver l'occasion. Ceux qui composoient la Colonie sentirent de quelle impor-

tance il étoit pour eux de rendre compte au Roi de toutes leurs opérations : ils manderent à Sa Majesté que Cortez avoit déjà soumis plusieurs Provinces du Mexique , & qu'il étoit sur le point de conquérir tout ce vaste Empire. Ils lui firent en même tems connoître les violences & les injustices du Gouverneur de Cuba ; le parti qu'ils avoient pris , au nom de Sa Majesté , de rétablir Cortez dans une dignité qu'il étoit seul capable de remplir , & que sa modestie lui avoit fait abandonner. Enfin ils supplierent le Roi de confirmer leur élection , sans aucune dépendance de Don Diego de Velasquez. Le Général écrivit de son côté , & rendit , à peu près , le même compte de sa situation : mais il soumettoit au Roi la décision de son sort , lui faisant cependant connoître qu'il étoit près de soumettre l'Empire du Mexique à l'obéissance de Sa Majesté , & qu'il abattroit la puissance de Montezuma par ses propres sujets révoltés contre sa tyrannie.

Ces dépêches furent envoyées à Sa Majesté par deux Officiers dont Cortez connoissoit l'attachement pour sa personne. On les chargea de présenter

encore au Roi l'or & les choses précieuses qu'on avoit reçues de Montezuma & des Caciques. Plusieurs Indiens demanderent à être du voyage, desirant de rendre leurs hommages à un Monarque dont ils se regardoient déjà comme les sujets. On équipa le meilleur vaisseau de la flotte. Il mit à la voile le 16 Juillet 1519, avec ordre d'éviter dans sa route l'Isle de Cuba.

Pendant qu'on faisoit les préparatifs de cet armement, la fortune présenta au Général une occasion de faire éclater sa prudence & sa fermeté. Quelques soldats se réunirent à un petit nombre de matelots, & formerent le dessein de passer à l'Isle de Cuba sur un vaisseau, pour avertir Velasquez de ce que la Colonie faisoit en faveur de Cortez. Un de leurs complices les trahit & les fit arrêter au moment de l'exécution, sans qu'ils pussent désavouer leur projet. Cortez, croyant devoir un exemple à la sûreté de la Colonie, condamna les deux plus coupables au dernier supplice.

Cette conjuration causa beaucoup d'inquiétude au Général. Elle lui fit connoître qu'il y avoit encore des mé-

contens dans son armée. Il sentit combien il étoit dangereux pour lui de poursuivre son entreprise avec des troupes dont la fidélité devoit lui être suspecte. Ce grand homme resta quelque tems incertain sur le parti qu'il avoit à prendre. Son courage lui fit enfin prendre une résolution violente, & qu'il eut la fermeté de suivre. Ce fut de mettre ses vaisseaux en pieces, pour forcer tous ses gens à lui être fideles & les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir avec lui. Il communiqua son dessein à ceux dont la fidélité lui étoit connue, & les engagea à gagner les matelots au point de leur faire publier que les vaisseaux s'étoient entr'ouverts depuis le séjour qu'ils avoient fait dans le port, & qu'ils étoient sur le point de couler à fond.

Mem. ibid.

*Il fait briser
les vaisseaux.*

Sur ce rapport, le Général ordonna de mettre à terre les voiles, les cordages, les planches & tous les ferremens qui pouvoient être de quelque utilité. Il les fit ensuite tous échouer, à la réserve des chaloupes qu'on garda pour la pêche. On ne peut voir sans étonnement l'exécution d'un projet aussi hardi.

Quelques soldats ne virent qu'avec chagrin détruire la flotte : mais les applaudissemens du plus grand nombre étouffèrent leurs murmures. Correz assembla toutes ses troupes , les excita par promesses & par exhortations à poursuivre l'entreprise qu'ils avoient commencée. L'armée , lorsque les marelots y furent joints , se trouva composée de cinq cens hommes de pied , de quinze cavaliers & avoit six pieces de canon. On avoit laissé dans la ville cinquante hommes & deux chevaux , sous les ordres d'Escalante, dont Correz connoissoit la prudence & la valeur. Les Caciques alliés eurent ordre de respecter ce Gouverneur , de lui fournir des vivres , & d'employer un bon nombre de leurs sujets aux fortifications de la ville. Il prit avec lui six cens Indiens , dont deux cens étoient destinés à porter les bagages , & les autres furent incorporés dans les troupes. On en comptoit parmi eux cinquante de la principale noblesse du pays. C'étoient autant d'ôtages pour la garnison de la Vera-Cruz & pour un jeune Espagnol qu'il avoit laissé au Cacique de Zampoala , dans la vue de lui faire.

exactement apprendre la langue du Mexique.

Tout étoit disposé pour la marche , lorsqu'on vit arriver un courier de la part d'Escalante qui envoyoit avertir le Général qu'on voyoit paroître quelques vaisseaux dans la rade , & que les signaux de paix n'avoient pu les engager à répondre avec amitié. A cette nouvelle , Cortez retourna promptement à Vera-Cruz avec quelques-uns de ses gens. Quatre hommes d'un des vaisseaux s'approcherent dans une chaloupe & se firent connoître pour des Espagnols. L'un étoit l'Ecrivain d'un des vaisseaux qui venoit signifier à Cortez que Garay , Gouverneur de la Jamaïque , étoit chargé par la Cour d'Espagne de découvrir & de peupler de nouveaux pays ; qu'il avoit équipé trois navires montés par deux cens soixante hommes , sous les ordres du Capitaine Alfonse de Pineda qui se dispoit à former une Colonie près de *Naothlan* ; enfin qu'il donnoit avis à Cortez de ne pas étendre ses établissemens du même côté.

Celui-ci fit tous ses efforts pour engager cet Ecrivain à proposer au Com-

mandant de la flotte un-accommodement. Voyant qu'il n'y pouvoit réussir, il le fit arrêter, se cacha ensuite avec son monde derrière des dunes; y passa toute la nuit & une partie du jour suivant, espérant que le retardement de la chaloupe ameneroit à terre quelques autres personnes du vaisseau. On vit en effet approcher du rivage quinze hommes qui étoient dans une autre chaloupe. Cortez fit prendre l'habit des quatre prisonniers par quatre de ses soldats, avec ordre de se présenter sur le rivage. On vouloit attirer les quinze hommes à terre & les arrêter; mais ils s'apperçurent du projet qu'on avoit formé contre eux presque au même instant qu'ils débarquoient. Douze d'entre eux rentrèrent si promptement dans leur chaloupe, qu'on ne put les arrêter. On n'en retint que trois. Cortez alla rejoindre son armée avec cette recrue de sept hommes qu'il avoit enlevés à Pineda.

Il donna aussi-tôt ordre pour la marche. Les Espagnols composoient l'avant-garde, & les Indiens alliés suivoient de près. Enfin on partit le 16 Août 1512. Les Espagnols trouverent

d'abord un chemin fort agréable ; mais ils rencontrèrent des montagnes fort difficiles à passer. Ils entrèrent ensuite dans la Province de *Zocothla*, où ils reçurent des rafraîchissemens. Le Cacique alla au devant de Cortez & lui fit beaucoup de politesses : mais il y mêloit de la fierté. Le Général Espagnol, croyant que les marques de chagrin qu'il voyoit sur son visage venoient de ses ressentimens contre Montezuma, voulut le mettre dans le cas de s'expliquer & lui demanda s'il étoit sujet de Montezuma. Le Cacique répondit brusquement : « Est-il quelqu'un sur la » terre qui ne soit esclave ou vassal de » Montezuma ? » Cortez, indigné de cette réponse, répliqua : « On est bien » peu instruit à *Zocothla* de ce qui se » passe dans le monde. Les Espagnols » sont sujets d'un Monarque qui com- » pre au nombre de ses vassaux plu- » sieurs Princes plus puissans que Mon- » tezuma ». Le Cacique prit encore un ton plus grave, pour donner une idée de la puissance de son maître. Par l'énumération qu'il fit de ses richesses & du nombre de ses sujets, il vouloit plutôt inspirer aux Espagnols de la

Il réprime
la fierté d'un
Cacique.

crainte que de l'admiration. Cortez ;
 qui pénétra ses vues , feignit de ne
 pas ignorer les grandeurs de Montezuma & répliqua en ces termes : « Si
 » je l'avois cru moins puissant , je
 » ne serois pas venu des extrémités
 » du monde pour lui offrir l'amitié d'un
 » Monarque encore plus puissant que
 » lui. Mes intentions sont pacifiques ,
 » & si je suis armé , ce n'est que pour
 » donner plus de poids à mon Am-
 » bassade. Montezuma & tous ses
 » Caciques peuvent cependant être
 » persuadés qu'en desirant la paix , je
 » ne crains pas la guerre , & que le
 » moindre de mes soldats est capable
 » de défaire une armée de Mexiquains.
 » Je ne tire l'épée que quand j'ai été
 » attaqué ; mais aussi-tôt que la réso-
 » lution en est prise , tout tombe sous
 » mes coups. La nature produit des
 » monstres en ma faveur & le Ciel me
 » prête ses foudres. Etant sous la pro-
 » tection d'un Dieu terrible , dont je
 » soutiens la cause , je n'en veux qu'aux
 » fausses divinités qu'on adore au Me-
 » xique & à ces sacrifices de sang hu-
 » main , dont Montezuma prétend tirer
 » sa gloire ». Se tournant ensuite vers

les Espagnols, il leur dit : « Mes amis, » nous sommes arrivés au moment de » nos périls, mais ce sera celui de » notre fortune & de notre gloire ».

Cette fermeté intimida le Cacique, au point qu'il en reçut des marques extraordinaires de considération pendant le peu de temps qu'il resta dans sa Province. Ce Seigneur Indien voulut l'engager à prendre sa route par la Province de Cholula, sous prétexte que ses habitans, moins portés à la guerre qu'au commerce, n'apporteroient aucun obstacle à son passage. Il lui conseilla en même-tems d'éviter celle de Tlascala dont les Peuples étoient guerriers & féroces.

Cortez sentit que les conseils d'un homme totalement dévoué à Montezuma devoient lui être suspects : il les communiqua aux Chefs des Zampoales & des Totonagues. Ils lui dirent de ne pas suivre les conseils du Cacique de Zocothla, que les Cholulans étoient naturellement portés à la trahison ; que Montezuma avoit mis la plus grande partie de son armée dans leur Province. Ils ajouterent que les Tlascalans étoient, à la vérité, féro-

cés & guerriers ; mais qu'étant ennemis déclarés de Montezuma , & alliés des Zampoales & des Totonagues , ils ne manqueroient pas de recevoir les Espagnols avec accueil & de leur fournir des vivres. Cortez goûta leur raisonnement , & prit la route de Tlascalala. Sa marche fut tranquille pendant les premiers jours ; mais plus il approchoit de Tlascalala , plus il entendoit les cris de guerre. Presque toutes les bourgades des Tlascalans étoient répandues sur cette chaîne de montagnes qu'on a depuis nommées *grandes Cordillieres* , & envoyoient des députés pour aller résider à la Capitale , où ils formoient un Sénat. Nous avons parlé plus haut de cette République.

Cortez s'arrêta , pour prendre des informations. Il chargea de cette com- Solis ; *ibid.*
chap. xvi. mission quatre Zampoales qui étoient distingués par leur noblesse & leur habileté. Marina prit soin de les instruire. Lorsqu'ils furent arrivés à Tlascalala , on les introduisit dans la salle du Conseil , où ils tinrent à peu près ce langage. « Noble République , braves Tlascalans , le Cacique de Zampoala , ceux » de la montagne , vos amis & vos

» alliés vous saluent. Après vous avoir
» souhaité une récolte abondante &
» la mort de vos ennemis , ils vous
» font savoir qu'ils ont vu arriver dans
» leur pays , du côté de l'Orient des
» hommes extraordinaires qui semblent
» être des Dieux. Ils ont passé la mer
» sur de grands palais , portent dans
» leurs mains la foudre , armes dont
» le Ciel s'est réservé l'usage. Ils se
» disent les Ministres d'un Dieu supé-
» rieur aux nôtres , qui ne peut souff-
»rir la tyrannie , ni les sacrifices du
» sang des hommes. Leur Capitaine
» est Ambassadeur d'un Prince très-
» puissant , qui étant poussé par le de-
» voir de sa religion , veut remédier
» aux abus qui regnent parmi nous
» & aux violences de Montezuma. Cet
» Ambassadeur , après nous avoir dé-
» livrés de l'oppression qui nous acca-
» bloit , se trouve obligé de suivre
» le chemin de Mexico par les terres
» de votre République , & vous prie
» de lui faire savoir en quoi ce tyran
» vous a offensés , pour prendre la dé-
» fense de votre droit comme du sien ,
» & le mettre entre les autres motifs
» de son voyage.

» La connoissance que nous avons
 » de la pureté de ses intentions , &
 » l'expérience que nous avons faites de
 » sa bonté , nous ont engagés à le de-
 » vancer , pour vous exhorter de la
 » part de nos Caciques à recevoir ces
 » étrangers comme les amis de vos
 » alliés : & nous vous déclarons, de la
 » part de leur Capitaine , qu'il vient
 » avec un esprit de paix & qu'il ne
 » demande que la liberté du passage
 » sur vos terres. Soyez persuadés qu'il
 » ne cherche que votre avantage ,
 » que ses armes sont les instrumens de
 » la justice & de la raison ; qu'elles
 » soutiennent la cause du Ciel , & que
 » ceux qui les portent , recherchent la
 » paix & la douceur , & n'emploient
 » la rigueur que contre ceux qui les
 » attaquent , ou qui les offensent par
 » leurs crimes .

On fit retirer les Ambassadeurs , & ,
 après de longues délibérations , le Sé-
 nat résolut d'envoyer des troupes con-
 tre les étrangers , en disant : si on les
 défait , on n'aura plus rien à craindre
 de leur part ; si au contraire ils sont
 vainqueurs , on rejettera cette insulte
 sur la férocité des Atomies , dont on

se plaindra de n'avoir pu réprimer l'emportement. On retint les Ambassadeurs sous différents prétextes, on leva secrètement une armée, on l'envoya contre les Espagnols, sous la conduite de *Xicotencatl*, Chef des guerriers.

Cortez, voyant que huit jours s'étoient écoulés, sans qu'il eût reçu des nouvelles de ses Députés, soupçonna qu'on méditoit quelque trahison contre lui. Il demanda avis aux Zampoules, qui lui conseillèrent de s'approcher de Tlascala afin d'observer lui-même la conduite d'une nation dont ils commencent eux-mêmes à se défier. Il se prépara à suivre promptement leur avis, croyant qu'il étoit nécessaire d'ôter à cette nation le tems de se préparer à la guerre, si elle avoit résolu de l'attaquer. Il leva son camp avec toutes les précautions qu'il crut nécessaires dans une conjoncture semblable. Sa marche fut libre pendant quelques lieues, entre deux montagnes séparées par une vallée fort agréable; mais il fut arrêté par une muraille fort haute qui, prenant d'une montagne à l'autre, fermoit le chemin. Cet ouvrage dont il

admira la force, étoit de pierres de taille liées avec une espece de ciment. Son épaisseur étoit d'environ trente pieds, la hauteur de neuf. Il se terminoit en parapet, comme les fortifications d'Europe. L'entrée en étoit oblique & fort étroite, entre deux autres murs qui avançoient l'un sur l'autre. On apprit des Zocothlans que ce rempart faisoit la séparation de leur Province & de celle de Tlascala, qui l'avoit fait élever depuis qu'elle s'étoit érigée en République. Cortez se trouva fort heureux que les ennemis n'eussent pas songé à lui disputer ce passage. Il fit passer son armée, & reforma ses bataillons. Etant arrivé dans un terrain plus étendu, il découvrit les panaches de vingt ou trente Indiens. Il détacha quelques cavaliers, pour les inviter par des cris & des signes de paix à s'approcher. Dans l'instant une autre troupe se joignit à la première : les cavaliers continuèrent toujours leur marche ; mais ils furent bientôt couverts d'une nuée de fleches qui leur blessèrent deux hommes & cinq chevaux. Un détachement de cinq mille Indiens qui s'étoit mis en embuscade, Il bat les Tlascalans.

alla au secours des premiers. L'infanterie Espagnole se mit en bataille pour soutenir le choc des Indiens, qui venoient à elle avec une fureur incroyable. On se hâta de pointer sur eux le canon, dont le bruit, joint à la prodigieuse quantité d'hommes qu'il renversoit, effraya tellement les Indiens, qu'ils prirent la fuite. Les Espagnols profitant de leur désordre, tombèrent sur eux & en firent un carnage horrible. La nuit empêcha Cortez de poursuivre sa victoire : les Espagnols la passerent dans des cabanes voisines, où on leur fournit des rafraîchissemens.

Le lendemain les Espagnols virent arriver deux des Ambassadeurs Zam-poales qu'il avoit envoyés aux Tlascalans. Ils étoient accompagnés de quelques Députés de la République, qui firent des excuses à Cortez de la témérité que les Atomies avoient eue de l'attaquer. Ils s'emporterent contre cette nation qu'ils assurèrent ne connoître aucun frein, & ajouterent que le Sénat de Tlascala se réjouissoit qu'elle eut été punie par la perte de ses principaux chefs. Ils offrirent de payer

Le dommage qui avoit été fait aux Espagnols ; mais ils ne s'expliquerent pas avec plus de clarté sur les sentimens de la République , & se retirèrent.

Cortez , dont le courage croissoit par les difficultés , continua sa route. Il rencontra les deux autres Ambassadeurs Zampoales. Leurs pleurs & leurs gémissemens annonçoient leur douleur. En abordant le Général , ils se jetterent à terre , embrasserent ses pieds & lui dem- Il leur livra une seconde bataille. manderent vengeance. Ils lui dirent que les perfides Tlascalans avoient violé à leur égard le droit sacré des Ambassadeurs , les avoient chargés de chaînes pour les sacrifier au Dieu de la victoire : mais qu'ils avoient trouvé le moyen de se détacher mutuellement & s'étoient échappés pendant la nuit. Ils ajoutèrent que ces barbares avoient promis à leurs Dieux de leur sacrifier tous les Espagnols.

Ce discours fit connoître au Général tout le danger qui le menaçoit : il ordonna aux Espagnols & à ses Alliés de se tenir sur leurs gardes & de marcher en ordre de bataille. A un quart de lieue il trouva un détroit fort dif-

facile , & qui étoit gardé par une multitude incroyable de Tlascalans armés. Il dit alors à ses soldats qu'il falloit combattre pour la vie. Ils firent des efforts incroyables & renverserent enfin ceux qui s'opposoient à leur passage. Lorsqu'ils eurent franchi ce détroit, ils apperçurent de la hauteur une multitude incroyable d'Indiens. Cette armée étoit composée de différentes nations qu'on reconnoissoit à la couleur des enseignes & des panaches. Cortez reconnut alors que la facilité qu'il avoit trouvée au passage n'étoit qu'un stratagème , & parut lui-même étonné du danger qui le menaçoit. Il n'hésita cependant pas à descendre dans la plaine , & ses soldats , animés de son courage , repousserent quelques bataillons qui vouloient s'opposer à leur descente. Son infanterie soutenue de la cavalerie gagna bientôt assez de terrain pour mettre les canons en batterie. Les Indiens , voyant que l'armée Espagnole n'étoit plus adossée contre la hauteur , la tournerent. Cortez eut dans ce moment besoin de tout son courage & de toute sa présence d'esprit. Il commença par faire jouer son

artillerie qui jeta la terreur & la confusion dans l'armée Indienne , se mit à la tête de sa cavalerie qui acheva d'abattre le courage des ennemis : ils prenoient les chevaux pour des êtres humains. La consternation devint générale parmi eux : ils se heurtoient , se renversoient les uns les autres & se faisoient plus de mal qu'ils n'en vouloient éviter. Il arriva cependant un accident qui pensa causer la perte totale des Espagnols. Un cavalier , s'abandonnant trop à son feu , se sépara de sa troupe & s'engagea fort avant dans la mêlée. Plusieurs Officiers Tlascalans , qui s'étoient ralliés , l'attaquèrent de concert. Les uns saisirent sa lance & les rênes de sa bride , les autres percèrent le cheval qui tomba mort au milieu d'eux. Ils lui couperent la tête , l'éleverent au bout d'une lance & exhorterent leurs camarades à ne pas redouter des monstres qui ne pouvoient résister à leurs armes. Le cavalier reçut plusieurs blessures & demeura quelque tems prisonnier : mais il fut délivré par d'autres cavaliers qui l'enleverent à ses vainqueurs.

Une partie des Tlascalans , animée

231 H I S T O I R E

par la mort du prétendu monstre , reprit les rangs & parut se disposer une seconde fois au combat : mais toute l'armée fit un mouvement vers Tlascala si les bat & disparut. On fut par la suite , que
core. cette retraite avoit été occasionnée par la mort des principaux Officiers de l'armée , & que Xicotencatl , craignant de ne pouvoir suffire seul à faire agir une armée si considérable , avoit lui-même ordonné la retraite. Il portoit la tête de cheval en triomphe & l'envoya au Sénat.

Cortez de son côté , voyant ses troupes accablées de fatigues , résolut de leur donner quelque relâche. D'ailleurs il espéroit de pouvoir inspirer aux Tlascalans du goût pour la paix. Ces motifs l'engagerent à s'emparer d'un petit bourg qu'on découvrit à peu de distance & qui commandoit toute la plaine. Les habitans se retirèrent à son approche : mais ils laissèrent assez de vivres pour renouveler les provisions. Il fit fortifier ce bourg. Aussi-tôt que Cortez se crut en sûreté dans cet endroit , il se mit à la tête de deux cens hommes , moitié Zampoales , moitié Espagnols , pour aller observer la disposition

position des ennemis aux environs de Tlascala. Il y fit quelques prisonniers qui lui apprirent que Xicotencatl étoit campé assez proche de la ville, & qu'il y assembloit une seconde armée. Cette nouvelle l'engagea à retourner dans son quartier : mais il brûla plusieurs villages, pour annoncer à ses ennemis qu'il ne craignoit pas la guerre. Croyant cependant qu'il étoit plus avantageux de faire la paix avec cette nation belliqueuse, que de continuer les hostilités, il rendit la liberté à deux prisonniers, avec ordre de déclarer à Xicotencatl qu'il étoit affligé de la mort d'un si grand nombre de braves Tlascalans qui avoient péri dans le dernier combat ; mais que ce malheur ne leur étoit arrivé, que parce qu'ils avoient reçu à main armée des étrangers qui n'entroient chez eux que sous les auspices de l'amitié ; qu'il vouloit bien oublier les outrages qu'on lui avoit faits ; mais que si l'on ne mettoit pas les armes bas, il juroit de saccager la ville de Tlascala & de la détruire, pour en faire un exemple capable d'effrayer tous les peuples voisins.

Xicotencatl ne reçut cet avis qu'avec fureur : il maltraita ceux qui le lui apportèrent , les renvoya couverts de blessures à Cortez , & lui fit dire qu'il le verroit le lendemain , au lever du soleil , avec une armée innombrable ; qu'il vouloit prendre tous les Espagnols en vie , pour les porter sur les Autels de ses Dieux auxquels il juroit de sacrifier le sang & le cœur de leurs ennemis. Voulant joindre la plaisanterie à la dureté , il fit porter dans le camp Espagnol trois cens poulets d'Inde avec d'autres provisions , & fit dire à Cortez que les ennemis de ses Dieux ne devoient pas s'imaginer qu'il vouloit les prendre par la faim , qu'il leur envoyoit à manger , afin qu'ils fussent d'un goût plus savoureux , parce qu'il comptoit en faire un grand festin , lorsqu'il les auroit pris par la force de ses armes.

Cette insolence barbare causa moins d'effroi que d'indignation dans le camp des Espagnols : ils ne laisserent cependant pas de faire usage des provisions qu'on leur envoyoit. Cortez profita de l'avis qu'il recevoit , pour se disposer à tous les événemens. Il forma plusieurs

batteries , & distribua ses bataillons suivant la connoissance qu'il avoit acquise de la maniere de combattre de ces barbares.

Dès la pointe du jour la campagne fut couverte d'Indiens : quelques écrivains assurent qu'il y avoit plus de cent cinquante mille hommes. C'étoit le dernier effort de la République & de ses Alliés. On découvroit au centre une aigle d'or qui n'avoit point encore paru dans les autres combats , & que les Tlascalans ne portoient que dans les plus pressantes occasions. Les Indiens s'étant rangés en ordre de bataille , voulurent s'élancer sur les Espagnols : mais Cortez les voyant à la portée du canon , fit faire une décharge générale qui leur tua beaucoup de monde & arrêta leur ardeur. Ils se rallierent cependant & avancerent jusqu'à la portée des frondes & des arcs : mais ils furent arrêtés une seconde fois par une nouvelle décharge de l'artillerie qui fut suivie de la mousqueterie. Cependant , un gros d'Indiens , transporté de fureur , s'approcha jusqu'au pied des batteries & commençoit à causer de l'inquiétude à Cortez ,

Il remporta
une troisieme
victoire sur
eux.

lorsque la confusion s'étant répandue dans le corps de leur armée, on y remarqua divers mouvemens opposés les uns aux autres : bientôt l'arrière-garde tourna le dos & fut imitée par ceux qui combattoient dans les postes avancés. Cortez les fit charger avec le sabre & la lance, mais avec ordre de ne pas s'écarter, dans la crainte d'être enveloppé.

Les Espagnols ne savoient à quoi attribuer cette fuite précipitée : mais on fut bientôt que Xicotencatl, cédant à la pétulance de son caractère, avoit outragé un des Caciques auxiliaires qui, pour se venger, lui avoit proposé un combat singulier. Tous les autres Caciques auxiliaires, indignés de voir qu'on marquoit si peu de reconnoissance pour leur zèle & pour leur valeur, s'étoient soulevés & avoient quitté l'armée. Xicotencatl, craignant que ses propres soldats ne suivissent cet exemple, avoit pris le parti d'abandonner le champ de bataille aux Espagnols.

Cortez, voyant que les Espagnols commençoient à se fatiguer des travaux & des dangers auxquels ils étoient

continuellement exposés , les fit assembler & leur tint ce langage : il ne doit pas être dérobé à l'Histoire. « Les
 » deux batailles que nous venons de solis, liv. 2.
chap. 19. d'a-
près Diaz.
 » gagner , par votre valeur , illustres
 » compagnons de mes travaux , nous
 » enseignent ce que nous devons faire :
 » mais les périls environnent souvent
 » les plus grands succès : c'est une es-
 » pece de tribut imposé au bonheur
 » des hommes. On m'a dit que quel-
 » ques-uns d'entre vous desirerent de
 » retourner en arriere , & qu'ils sont
 » tout prêts à me faire cette proposi-
 » tion : mais il ne faut pas qu'une af-
 » faire de cette importance se traite
 » sourdement ; elle intéresse tout le
 » monde, & chacun doit librement dire
 » son opinion. Examinons la position
 » où nous sommes , c'est le moyen
 » de raisonner sur l'avenir & de pren-
 » dre une résolution constante. Tous
 » ceux qui m'entendent ont générale-
 » ment approuvé cette expédition.
 » Nous avons entrepris d'aller jusqu'à
 » la Cour de Montezuma ; c'est le zele
 » pour la Religion qui nous y conduit :
 » nous y avons attaché notre bonheur
 » & notre espérance. Les Indiens de

» Tlafcala ont voulu s'y opposer :
 » mais ils ont été vaincus ou dissipés ,
 » & bientôt ils seront forcés de nous
 » accorder la paix & un passage libre
 » sur leurs terres. Après cet avantage ,
 » que n'avons - nous pas à espérer de
 » ces barbares qui nous regardent déjà
 » comme des demi - Dieux ! Si Mon-
 » tezuma nous attend avec crainte ,
 » comme ses ambassades nous le prou-
 » vent , avec quel respect nous regar-
 » dera-t-il , après la défaite des Tlaf-
 » calans qui ne doivent leur indépen-
 » dance qu'à leur courage & à la force
 » de leurs armes ? Il nous fera , sans
 » doute , des offres supérieures à notre
 » attente , par la seule crainte de nous
 » voir embrasser le parti d'un peuple
 » qui s'est révolté contre lui. Les obs-
 » tacles que nous rencontrons dans
 » cette Province seront les moyens
 » dont le Ciel se sera servi pour
 » avancer notre entreprise. Si nous
 » tournons le dos , nous perdons tout
 » le fruit qui devoit suivre nos tra-
 » vaux. D'ailleurs que n'aurons-nous
 » pas à craindre ? Notre foiblesse fera
 » renaître le courage de ces peuples
 » que nous avons vaincus & qui sont

» encore tout tremblans de leur dé-
 » faite : ils nous poursuivront & nous
 » accableront dans notre marche. Ceux
 » qui nous servent avec autant de fidé-
 » lité que de courage , chercheront
 » l'occasion de s'échapper. Ils iront
 » publier notre honte. Ayant perdu
 » l'opinion qu'ils ont de nos forces ,
 » ils conspireront , peut-être , contre
 » nous. Je vous le répète , mes amis ,
 » il faut considérer avec beaucoup
 » d'attention les espérances que nous
 » allons abandonner , avec les périls
 » qui peuvent nous rester à surmonter.
 » Vous connoissez mes sentimens ,
 » vous pouvez dire les vôtres. »

A peine Cortez eut-il achevé ce discours , qu'un factieux des plus emportés éleva la voix , & dit à ses partisans : « Mes amis , le Général nous
 » consulte : mais il nous indique le
 » parti qu'il nous faut prendre » Tous les autres factieux entrèrent dans les mêmes sentimens & reconnurent l'injustice de leurs plaintes.

Cependant le peuple de Tlascala , effrayé par la dernière victoire que les Espagnols venoient de remporter , demandoit la paix à grands cris. Les

Sénateurs , persuadés que les succès des Espagnols n'étoient l'effet que de quelqu'enchantement , eurent recours aux Magiciens , croyant qu'ils détruiroient un charme par un autre. Ces imposteurs déclarèrent que , par la force de leur art , ils avoient découvert que les Espagnols étoient fils du Soleil , produits par son activité sur la terre des régions Orientales ; que leur plus grand enchantement étoit la présence de leur pere , dont la puissante ardeur leur communiquoit une force supérieure à celle de la nature , qui les faisoit approcher de celle des Immortels : mais lorsque le Soleil declinoit vers le couchant , leurs forces diminuoient & ils se flétrissoient comme l'herbe des prairies. D'où ils conclurent qu'il falloit les attaquer pendant la nuit , avant que le retour du Soleil les rendit invincibles. Le Sénat applaudit à ce raisonnement & se flatta d'une victoire certaine. On donna sur le champ ordre à Xicotencatl d'attaquer le camp des Espagnols après le coucher du Soleil.

Cortez , dont la vigilance n'étoit jamais en défaut , avoit des corps avan-

cés & des sentinelles dans l'éloignement. Il faisoit faire exactement les rondes : les chevaux étoient sellés pendant toute la nuit & les soldats dormoient armés. Le soir qui précédoit la nuit qu'on avoit marquée pour l'attaque, les sentinelles découvrirent un gros d'ennemis qui s'avançoit à petits pas vers le camp, dans un silence qui n'étoit pas ordinaire aux Indiens. Cortez, en ayant été averti, ordonna que tous les postes, à l'exemple des Indiens, gardassent le silence. Lorsque les Indiens approcherent du camp des Espagnols, ils crurent que le silence qu'on y observoit, venoit de la langueur que ces hommes ressentoient de l'absence de leur pere. Xicotencatl, se croyant sûr de la victoire, approcha du rempart où il forma trois attaques : mais les premiers Indiens qui entreprirent de monter, furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas. Ceux qui étoient derriere, voyant leurs corps rouler jusqu'à eux, prirent l'épouvante. Xicotencatl les rassura par son courage : ils firent des efforts incroyables pour pénétrer dans le camp des Espagnols :

Les Indiens
attaquent les
Espagnols
pendant la
nuit, & sont
repoussés avec
une perte con-
sidérable.

mais leur perte devenant considérable de plus en plus, ils prirent la fuite. Cortez sortit de son camp avec un détachement d'infanterie soutenu de quelques Cavaliers & en fit un carnage horrible. Les Espagnols ne perdirent qu'un auxiliaire & n'eurent que deux ou trois blessés parmi ceux de leur nation.

La joie que cauçoit la victoire aux Espagnols augmenta, lorsqu'ils apprirent des prisonniers quelle avoit été l'espérance des ennemis. Cortez se flattoit que la réputation qu'il pouvoit se promettre d'un événement semblable, servirait plus que la force des armes au succès de ses desseins. En effet le Sénat, regardant ces invincibles étrangers comme des hommes célestes, eut peur d'attirer sur la République les plus grands malheurs, en rejetant plus long-temps leur amitié.

On commença par sacrifier les magiciens, pour appaiser la colere du Ciel; on envoya ordre à Xicotencatl de faire cesser toutes sortes d'hostilités. Ce fier Indien, toujours animé par son courage, répondit que son armée étoit le véritable Sénat, & qu'il soutiendrait

seul la gloire de la nation , puis-
 qu'elle étoit abandonnée par ses
 chefs. Quoiqu'il fût convaincu de la fourberie des magiciens , il n'attri-<sup>Solis, ult
supra, chap</sup>
 buoit sa dernière disgrâce qu'à l'im-^{20.}
 prudence qu'il avoit eue de ne pas
 faire reconnoître le camp des Espa-
 gnols avant de l'attaquer. Dans cette
 idée , il fit déguiser quarante soldats
 en payfans , leur ordonna de porter
 dans le camp ennemi des fruits , de la
 volaille , du maïs , & d'examiner com-
 ment il étoit disposé dans l'intérieur.
 Ses ordres furent si bien exécutés ,
 que les quarante soldats travestis s'in-
 sinuerent dans le camp , sous prétexte
 d'y porter des marchandises , & y de-
 meurerent quelques heures , sans être
 reconnus : mais ils examinerent la hau-
 teur des murs avec une curiosité
 qui causa des soupçons à un Zam-
 poale. Cortez en fut averti & se hâta
 de les faire tous arrêter. La force des
 tourmens en fit parler quelques-uns.
 Le Général feignit qu'il avoit péné-
 tré le dessein de Xicotencatl par des
 lumières supérieures aux connoissances
 des Indiens , lui renvoya la plus grande
 partie de ses espions , pour lui déclarer

Parti qu'il
fais tirer des
événemens.

de sa part que les Espagnols craignoient aussi peu la ruse & la trahison, que la force des armes; qu'ils l'attendoient sans crainte, & qu'ils avoient laissé la vie à la plupart de ses gens, afin que leurs observations ne fussent pas perdues pour lui; mais, croyant qu'il étoit nécessaire de répandre la terreur dans l'armée Indienne, il fit mutiler de différentes manières tous les malheureux qu'il renvoyoit. Quatorze ou quinze eurent les mains coupées; les autres ne perdirent qu'un pouce. Ce spectacle effraya tellement les troupes qui étoient routes prêtes à marcher contre les Espagnols, qu'elles balancerent sur l'obéissance qu'elles devoient à leur chef. Xicotencatl, frappé lui-même d'étonnement en voyant son projet éventé, se figura que les étrangers avoient quelque chose de divin. Il étoit dans cette agitation, lorsque deux députés du Sénat, qui avoit été choqué de sa réponse, vinrent lui ôter le commandement. Ses troupes, peu disposées à le soutenir dans sa désobéissance, se dissipèrent. Il rentra dans Tlascala, sous la protection de ses parens & de ses amis

qui obtinrent la grace du Sénat.

Quoique les Espagnols ne vissent point paroître d'ennemis pendant deux jours, ils ne laisserent pas d'être dans l'inquiétude. Le troisieme on vit arriver dans le camp une ambassade du Sénat, composée de quatre vénérables Indiens, avec un cortège assez nombreux. Cortez les reçut avec un air de grandeur & de sévérité qu'il crut nécessaire pour leur inspirer du respect & de la crainte. Ils tâcherent de s'excuser du mauvais traitement qu'ils avoient fait aux Espagnols, sur l'emportement brutal des Atomies, que toute l'autorité du Sénat n'avoit pu réprimer ; offrirent de recevoir Cortez dans leur ville avec tout son monde, & promirent de traiter les Espagnols comme les freres de leurs Dieux. Cortez leur déroba la joie que ce langage lui caufoit, & affecta de paroître incertain sur le parti qu'il vouloit prendre. Il se plaignit de la conduite injuste des Tlascalans, & dit aux Ambassadeurs qu'il vouloit laisser à la République le temps de réparer le passé. Il vouloit gagner du temps pour s'assurer de la bonne

Les Tlascalans lui demandent la paix.

foi des Tlascalans & pour rétablir sa santé qui avoit été endommagée par les fatigues.

Ses victoires
augmentent
les inquié-
tudes de Mon-
tezuma.

On vit arriver cinq Mexiquains au Fort, presque dans le même moment que les Ambassadeurs Tlascalans en sortoient. Ils venoient de la part de Montezuma, qui, étant informé de ce qui s'étoit passé à Tlascala, sentoît ses alarmes redoubler. Il craignoit que Cortez n'employât les armes de ceux qu'il venoit de vaincre à la conquête de son Empire. L'objet de son ambassade étoit de l'exhorter à traiter sans ménagement leurs ennemis communs & à se défier de leur mauvaise foi. Il fit encore faire de nouvelles instances au Général étranger, pour lui faire abandonner le dessein de se rendre à sa Cour, en lui expliquant, avec des apparences d'amitié, les raisons qui ne permettoient pas au Monarque de lui accorder cette liberté. Les instructions des Ambassadeurs portoient aussi de reconnoître la situation des Tlascalans, & de faire naître tous les obstacles qu'ils pourroient à la paix.

Cortez les reçut avec tous les égards

qui étoient dus aux Ambassadeurs d'un grand Monarque : mais il imagina des prétextes pour différer sa réponse, parce qu'il vouloit qu'avant leur départ, ils vissent avec quelle soumission les Tlascalans lui demandoient la paix. Ils firent plusieurs questions indiscrètes qui découvrirent toutes les craintes de Montezuma, & firent connoître en même tems de quelle importance il étoit de conclure la paix avec les Tlascalans, si on vouloit les réduire à la raison.

La République, voulant prouver à Cortez la pureté de ses intentions, envoya ordre à toutes les bourgades qui étoient aux environs du camp d'y porter des vivres sans payement & sans échange. Deux jours après Xicotencatl se rendit au Fort en qualité d'Ambassadeur de la République. Sa taille étoit au dessus de la médiocre, assez dégagée, mais droite, & paroissoit robuste. Ses traits, sans être réguliers, formoient une physionomie majestueuse & guerrière. Il étoit couvert d'une robe blanche, garnie de plumes & de pierres, ce qui lui donnoit un air assez cavalier. Après quelques révérences,

Xicotencatl,
Général des
Tlascalans va,
en qualité
de suppliant,
au camp des
Espagnols,
leur demander la paix.

il s'affit sans attendre l'invitation de Cortez, &, le regardant d'un air affuré, il lui dit. Je suis seul coupable de toutes les hostilités qui se sont commises. Je pensois que les Espagnols vouloient soutenir les intérêts de Montezuma & des Culvas, dont les noms seuls me font horreur. Etant mieux informé, je viens me livrer aux vainqueurs, desirant d'obtenir, par cette soumission, le pardon de la République, au nom de laquelle je demande la paix, laissant les conditions à la volonté du Général Espagnol : je le supplie d'honorer la ville de sa présence. Il ajouta qu'il y trouveroit des logemens pour toute son armée, que les Tlascalans n'avoient jamais été obligés d'en ouvrir les portes ; qu'unique-ment jaloux de leur liberté, ils mennoient dans leurs montagnes une vie pauvre & laborieuse ; mais que l'expérience leur ayant fait connoître la valeur des Espagnols, ils ne vouloient pas tenter plus long-tems la fortune, & qu'ils leur demandoient seulement en grace d'épargner leurs Dieux, leurs enfans & leurs femmes,

Herrera, ch.

10. Solis,

chap. 21.

Cortez fut si touché de la grandeur d'ame qu'il trouvoit dans cet Indien , qu'il ne put s'empêcher de lui marquer de la considération. Il prit ensuite un air sévère , lui reprocha l'obstination avec laquelle il avoit voulu résister à ses armes , exagéra la grandeur du crime , pour faire valoir celle du pardon : il accorda ensuite la paix aux Tlascalans , sans aucune réserve , & ajouta qu'il feroit avertir le Sénat , lorsqu'il jugeroit à propos d'aller à Tlascala. Xicotencatl retourna à Tlascala pour annoncer la paix qui y fut célébrée par des réjouissances.

Les Ambassadeurs de Montezuma , qui étoient restés auprès de Cortez , firent l'impossible pour le détourner de conclure la paix. Voyant qu'ils ne pouvoient réussir , ils le prièrent de différer de six jours son entrée dans Tlascala , afin qu'ils eussent le tems de donner avis à Montezuma de ce qui se passoit , & de recevoir de ses nouvelles. Cortez leur accorda , sans difficulté , ce qu'ils lui demandoient. Ils se rendirent à la Cour de Montezuma , & revinrent au tems marqué avec six autres Seigneurs chargés de

nouveaux présens pour les Espagnols. Ils dirent à Cortez que l'Empereur du Mexique desirant de faire alliance avec le Monarque des Espagnols & d'obtenir son amitié , partageroit

Condition avec lui ses richesses & lui payeroit
auxquelles un tribut annuel , parce qu'il le révê-
Montezuma roit comme le fils du Soleil : mais qu'il
s'engage à roit comme le fils du Soleil : mais qu'il
payer tribut vouloit que ce traité fût précédé de
au Roi d'Es- deux conditions. La première étoit
pagne. que les Espagnols ne formassent au-
 cune alliance avec la République de
 Tlascala dont les sujets étoient ses
 ennemis déclarés : par la seconde il
 vouloit qu'ils abandonnassent le pro-
 jet qu'ils avoient formé d'aller à
 Mexico , parce que les loix & la
 religion de son pays ne lui permet-
 toient pas de se laisser voir aux
 étrangers.

Cortez vouloit d'un côté faire alliance avec les Tlascalans ; de l'autre il ne vouloit pas donner à Montezuma le tems de lever des troupes. Il répondit froidement aux Ambassadeurs qu'il vouloit leur laisser prendre un peu de repos avant de les congédier.

Cependant les Tlascalans , impatiens de voir Cortez dans leur ville , en-

voyerent dans son camp une partie des Sénateurs, parmi lesquels étoit un vieillard aveugle, mais respectable par son âge & par sa prudence. Il entra le premier, se fit placer auprès de Cortez, & lui tint un langage dont voici le précis. « Généreux Guerrier, » on croit que tu es de la race des » Immortels ; que ce soit la vérité ou » non, tu as maintenant dans ton pouvoir le Sénat de Tlascala ; il vient » te rendre ce dernier hommage de » son obéissance. Nous ne cherchons » point à excuser les fautes de notre » nation, nous nous en chargeons, » avec l'espérance d'appaîser ta colère » par notre sincérité. C'est nous qui » avons résolu de te faire la guerre ; » mais c'est nous qui avons résolu de » te demander la paix. Nous savons » que Montezuma fait tous ses efforts » pour te détourner de notre alliance. Ecoute-le comme notre ennemi, & comme un tyran qui veut » te persuader de faire une injustice. » Nous ne te demandons aucun secours » contre lui, nos seules forces nous » suffisent contre tout ce qui ne sera » pas toi : mais nous connoissons les at-

Le Sénat de
Tlascala se
rend au camp
de Cortez,
pour le prier
d'entrer dans
la ville.

» tifices. Pourquoi ne veux-tu pas nous
» honorer de ta présence? Nous venons
» pour obtenir ton amitié & ta confian-
» ce, ou mettre notre liberté entre tes
» mains : choisis celui de ces deux partis
» qui te fera le plus agréable. Nous vou-
» lons être tes amis ou tes esclaves ».

Il y entra.

Ces soumissions portoient un caractere de bonne foi si peu suspect, que Cortez n'y put résister. Il fit une réponse favorable aux Sénateurs & les pria de lui envoyer des Indiens pour la conduite de l'artillerie & le transport des bagages. Le lendemain il entra dans la ville aux acclamations du peuple qui étoit accouru pour le voir avec son armée. Les femmes qui s'étoient mêlées dans la foule, jettoient des fleurs sur les Espagnols. Ils trouverent des logemens fournis de toutes sortes de commodités dans un édifice si spacieux, que toute l'armée y fut logée sans aucun embarras. Cortez avoit amené les Ambassadeurs Mexiquains, malgré leur résistance : il leur fit donner un logement auprès du sien, pour les mettre sous sa protection.

Le Général Espagnol, ne croyant pas devoir donner toute sa confiance

aux Tlascalans , faisoit faire une garde exacte autour de son logement , & ne sortoit jamais sans être escorté d'une partie de ses gens qui portoient leurs armes à feu : il ne permettoit à ses soldats d'aller dans la ville qu'avec les mêmes précautions. Cette défiance affligea les Indiens , le Sénat en fit des plaintes. Cortez répondit qu'il ne doutoit nullement de la bonne foi des Tlascalans ; mais que l'exactitude des gardes étoit un usage de l'Europe , où les Soldats faisoient l'exercice de la guerre au milieu de la paix , pour conserver l'habitude de la vigilance & de la soumission , & que les armes qu'ils portoient sans cesse étoit une marque honorable de leur profession. Le Sénat parut satisfait de ces raisons , particulièrement Xicotencatl qui avoit l'ame naturellement guerrière.

Cortez sentant tout ce qu'il pouvoit espérer d'une nation si guerrière , n'épargna rien pour se l'attacher par l'estime & l'affection. Il fit élever un autel dans la plus belle salle du logement qui lui avoit été destiné , & ses aumôniers y célébrèrent la-Messe à la vue des principaux Indiens qui ob-

servoient un respectueux silence. Un des plus vieux Sénateurs demanda un jour à Cortez s'il étoit mortel ; vos actions, dit-il, paroissent surnaturelles : elles ont le caractère de la grandeur & de la bonté que nous attribuons aux

Discours d'un
Sénateur sur
la Religion
des Espagnols.

Dieux : mais je ne comprends pas ces cérémonies, par lesquelles il semble que vous rendez hommage à une divinité supérieure. L'appareil est un sacrifice, cependant on ne voit ni victimes ni offrandes. Cortez répondit que lui

Solis, liv.
3. chap. 3.

& ses soldats étoient mortels : mais il ajouta qu'étant nés sous un meilleur climat, ils avoient plus d'esprit, de vigueur & de force que les autres hommes. Voulant savoir quelles étoient les dispositions des Tlascalans, il dit au Sénateur, que non seulement ils connoissoient un supérieur au Ciel ; mais encore qu'ils se faisoient gloire d'être les sujets du plus grand Prince de la terre à qui les peuples de Tlascala obéissoient maintenant, comme étant les frères des Espagnols.

Le Sénateur & ceux qui l'accompagnoient ne marquerent aucun éloignement pour devenir sujets du Roi d'Espagne : mais ils étoient peu dis-

posés à changer de religion. Ils lui répondirent que le Dieu des Espagnols étoit peut-être au dessus des leurs ; mais que chaque pays devoit avoir les siens ; que leur République en avoit besoin d'un contre les tempêtes , d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moissons, d'un autre pour les assister à la guerre , enfin pour toutes les nécessités , parce qu'il étoit impossible qu'un seul fût capable de suffire à tant de soins. Cortez chargea un de ses aumôniers de réfuter leurs erreurs. Ils l'écoutèrent avec beaucoup d'attention : mais , lorsqu'il eut cessé de parler , ils prièrent le Général de ne pas permettre que cet entretien sur la Religion se répandit hors de son quartier ; parce que si leurs Dieux en étoient informés , ils appelleroient les tempêtes pour ruiner la Province.

Cortez , cédant à son zèle , vouloit faire briser les Idoles : mais l'aumônier lui représenta qu'il seroit dangereux de vouloir introduire la Religion Chrétienne par la violence parmi une nation aussi nombreuse & aussi guerrière. Les Sénateurs convinrent cependant que les sacrifices de sang hu-

Cortez délivra des Captifs destinés aux sacrifices.

main étoient contraires aux loix de la nature & les firent cesser. On délivra une multitude incroyable de captifs qui étoient destinés à servir de victimes aux jours des plus grandes fêtes. Les cages où on les engraissoit furent brisées en plein jour , & l'on força les Prêtres d'étouffer leurs murmures.

Le Général qui avoit retenu auprès de lui les Ambassadeurs de Montezuma ; leur donna audience de congé. Il leur fit dire , par la bouche de Marina , qu'ils pouvoient rapporter à leur Empereur ce qui s'étoit passé , & ajouta que les Tlascalans étant maintenant sous sa dépendance , il espéroit les faire rentrer dans leur devoir ; que c'étoit un des motifs de son voyage ; qu'il en avoit encore d'autres d'une plus grande importance , qui l'obligeroient de continuer sa route & d'aller solliciter de plus près les bontés de Montezuma , pour mériter ensuite son alliance & ses faveurs. Les Ambassadeurs comprenant ce que ce discours signifioit , ne purent dissimuler leur chagrin. A peine étoient-ils partis , que l'on vit arriver les députés de toutes les principales villes de la Province ;

Province, qui envoyoit leurs soumissions à Cortez au nom du Roi d'Espagne. La fortune s'étoit fait une loi de conduire Cortez à la conquête, du Mexique : elle faisoit servir à son projet les événemens les plus ordinaires.

De l'éminence où la ville de Tlascala étoit alors située, on découvre le Volcan de Papocatepou, au sommet d'une montagne qui en est à huit lieues, & qui s'élève considérablement au dessus des autres. Les Espagnols tirent avantage de la frayeur qu'un volcan cause aux Indiens.

Les Indiens accoutumés à voir sortir de cette montagne une fumée continuelle, tantôt plus, tantôt moins considérable, la regardoient sans effroi ; mais lorsqu'il paroissoit des flammes, ils étoient saisis de frayeur, & les prenoient pour le présage de quel-

que malheur qui devoit leur arriver, parce qu'ils s'étoient persuadés que les étincelles qui leur succédoient, étoient les ames des méchans que les Dieux mécontents envoyoit pour punir les habitans de la terre. On vit tout à coup cette montagne vomir des tourbillons de fumée qui montoient en l'air avec tant de force & de rapidité, qu'ils résistoient aux vents : étant arrivés à une certaine distance, ils se divisoient

Solis, liv. 4.
chap. 4.

& formoient des nuées de cendres & de vapeurs. Bientôt ces tourbillons parurent mêlés de flammes & de globes de feu qui se divisoient en une infinité d'étincelles. Les principaux Sénateurs, qui étoient alors rangés autour de Cortez, ne purent lui dérober leur effroi, & lui en exposèrent les motifs. Le Général Espagnol, voyant qu'ils avoient du moins quelque idée de l'immortalité des ames, tâcha de leur inspirer les craintes & les espérances qu'il croyoit utiles à ses vues. Toute la nation consternée accouroit en foule au camp des Espagnols, le regardant, pour ainsi dire, comme un asyle assuré contre les malheurs qui la menaçoient. Pendant que chacun annonçoit ses craintes par les cris & les gémissemens, un Officier Espagnol, nommé Diégo d'Ordaz, se présenta d'un air tranquille devant Cortez, & lui demanda la permission d'aller au haut de la montagne examiner le Volcan de près. Cette proposition fit trembler les Indiens : ils firent tous leurs efforts pour lui faire abandonner un projet aussi téméraire. Les plus braves Tlascalans n'avoient

jamais osé s'approcher du sommet de la montagne , où l'on entendoit quelquefois des mugissemens effroyables , & où l'on ne voyoit aucune trace de créature raisonnable. Les difficultés qu'on présentoit à d'Ordaz ne servoient qu'à augmenter sa hardiesse. Cortez sentit qu'il y avoit de la vanité dans la conduite de d'Ordaz ; mais il ne balança pas à lui accorder ce qu'il lui demandoit , afin que les Indiens connussent que ce qu'ils croyoient impossible , ne l'étoit pas à la valeur des Espagnols.

D'Ordaz partit avec deux soldats Espagnols & quelques nobles Indiens qui proposerent de le conduire jusqu'à la moitié de la montagne , où des Hermites de leurs Dieux avoient construit des Hermitages. D'Ordaz trouva que la premiere partie de la montagne étoit un pays charmant , couvert des plus beaux arbres du monde , qui formoient un ombrage délicieux : mais au delà des Hermitages , on ne trouvoit qu'un terrain stérile & couvert de cendres , qui paroissoient blanches comme la neige. Les Indiens s'arrêtèrent dans ce lieu , & lui firent encore plusieurs instances pour l'engager à ne

pas poursuivre son projet : mais il monta courageusement avec ses deux *ibid* Espagnols. Ils furent obligés de s'aider autant des pieds que des mains pour arriver au haut de la montagne. En approchant de l'ouverture, ils sentirent que la terre trembloit sous eux. Ils entendirent les mugissemens qu'on leur avoit annoncés : ils furent suivis d'un tourbillon accompagné d'un bruit encore plus horrible, de flammes enveloppées de cendres & d'une affreuse fumée. Les trois Espagnols furent dans l'instant couverts d'une prodigieuse quantité de cendres brûlantes : ils se mirent à couvert sous un rocher où ils avoient beaucoup de peine à respirer. Lorsque le tremblement eut cessé & que la fumée fut diminuée, d'Ordaz anima ses compagnons & monta jusqu'à la bouche du Volcan. Il remarqua au fond de cette ouverture une grande masse de feu qui lui parut s'élever en bouillons comme une matière liquide & fort brillante. La circonférence de cette horrible bouche, qui occupoit presque le sommet de la montagne, avoit au moins un quart de lieue. D'Ordaz revint tranquille,

ment après ces observations , & sa hardiesse fit l'étonnement des Indiens. Cortez en tira par la suite un fruit plus considérable que l'admiration des Indiens. Manquant de poudre dans une des plus importantes circonstances de son expédition , il se fouvint de ces bouillons de matiere liquide & enflammée que d'Ordaz avoit observés au fond du Volcan , & ne douta pas qu'il n'y eût une mine de soufre : il fit fouiller dans la montagne , où il en trouva assez pour la munition de toute l'armée.

Cortez , voulant continuer sa marche , fit les préparatifs pour son départ. Pendant qu'il y étoit occupé , on vit arriver des Ambassadeurs avec de nouveaux présens de la part de Montezuma. Leurs instructions ne porteroient plus de détourner Cortez d'aller à Mexico : ils lui dirent , au contraire , que l'Empereur ayant jugé qu'il prendroit le chemin de Cholula , lui avoit fait préparer un logement dans cette ville. Cortez étoit trop pénétrant pour ne pas sentir les motifs qui engageoient Montezuma à tenir cette conduite , si différente de celle qu'il avoit

Il continue
sa marche.

tenue jusqu'alors à l'égard des Espagnols. Loin de les détourner d'aller à Mexico , il prenoit lui-même soin de leur en faciliter les moyens. Cortez dit aux Tlascalans qu'il vouloit éprouver la sincérité de Montezuma , & qu'il sauroit punir sa perfidie & celle de ses complices. Les Tlascalans ne doutant pas que Montezuma ne lui rendît quelque embûche , lui proposerent un secours d'hommes considérable : mais il ne l'accepta pas. Voulant cependant leur donner des marques de confiance, il emmena avec lui six mille hommes de leur nation.

Lorsqu'il fut à la vue de Cholula , il fit faire alte à son armée , ne voulant pas entrer pendant la nuit dans une ville très-peuplée. Le jour suivant il continua sa marche , & ne voyant personne venir au devant de lui , ses soupçons se réveillèrent : il donna ordre à ses gens de se tenir prêts à combattre. A peu de distance des murs on vit cependant paroître les Caciques & les Sacrificateurs accompagnés d'un grand nombre d'Indiens déarmés. Ils donnèrent des marques de joie & de satisfaction : mais ils prièrent Cortez de

renvoyer les Tlascalans, ou de les faire demeurer à quelque distance des murs, parce qu'étant leurs ennemis, ils ne pouvoient les recevoir dans leurs murs. Cette proposition causa quelque embarras à Cortez. Il y trouvoit une apparence de justice, mais peu de sûreté pour lui-même. Ses Officiers, qu'il assembla aussi-tôt, furent d'avis de faire camper les Tlascalans hors de la ville, jusqu'à ce qu'on eût découvert les intentions des Caciques.

Fin du vingtieme Volume.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier , *les Tômes XIX & XX de l'Histoire Moderne , &c.* & n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce 21 Mars 1771.

DEGUIGNES.



TABLE

DES CHAPITRES

ET DES ARTICLES

Contenus dans le vingtieme Volume.



CHAPITRE IV.

N OUVELLE Espagne.	page 1
ARTICLE I. <i>Le Nouveau Mexique.</i>	2
§. I. <i>Le Nouveau Mexique, proprement dit.</i>	3
§. II. <i>Le Nouveau Léon.</i>	6
§. III. <i>La Nouvelle Navarre.</i>	ibid.
§. IV. <i>La Californie.</i>	8
ARTICLE II. <i>L'ancien Mexique.</i>	11
§. I. <i>Audience de Mexico.</i>	13
§. II. <i>Audience de Guadalajara.</i>	42

